
Le désir, de la parole aux actes ? Approche sociocritique du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem et du *Chant des paroxysmes* de Marcel Moreau

Auteur : Massin, Arnaud

Promoteur(s) : Demoulin, Laurent

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité spécialisée en édition et métiers du livre

Année académique : 2022-2023

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/16892>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



Faculté de Philosophie et Lettres

Département de Langues et Littératures françaises et romanes

Le désir, de la parole aux actes ?

Approche sociocritique du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem et du *Chant des paroxysmes* de Marcel Moreau

Mémoire présenté par

Arnaud MASSIN

en vue de l'obtention du grade de Master en Langues et lettres françaises et romanes,
orientation générale, à finalité spécialisée en Édition et métiers du livre

Sous la direction de

Messieurs **Laurent DEMOULIN** et **Benoît DENIS**

ANNÉE ACADÉMIQUE 2022–2023

REMERCIEMENTS

Le plus simplement et modestement du monde, je remercie Messieurs Benoît Denis et François Provenzano pour leurs inspirations. Je remercie également Monsieur Laurent Demoulin, pour son soutien et ses conseils.

On n'échappe pas au commerce américain.
(LOUIS-FERDINAND CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*)

Il faut faire de son discours, sans le cortège des arguments, la tentative d'une destruction.

(QUENTIN DUBOIS, *Le Monstre au cabinet*)

Il ne me suffit pas de lire que les sables des plages sont doux ; je veux que mes pieds nus le sentent.

(ANDRÉ GIDE, *Les Nourritures terrestres*)

TABLE DES MATIÈRES

I.	Introduction.....	1
II.	Biographies succinctes et Corpus	5
	1. Données biographiques	5
	2. Corpus	7
III.	État de l’art et Méthode d’analyse.....	11
	1. Replacer dans un contexte.....	12
	2. La sociologie de la littérature	13
	3. La sociocritique et le discours social.....	16
	4. La rhétorique	21
	5. Le pamphlet.....	23
	6. Conclusion.....	24
IV.	Un contexte idéologique et économique.....	27
	1. Mai 68, une insurrection petite-bourgeoise?.....	27
	2. Le libéralisme-libertaire	33
	3. Une nouvelle ère intellectuelle	41
	4. L’Internationale Situationniste	44
V.	Un héritage surréaliste	49
	1. Du romantisme et du surréalisme chez Moreau et Vaneigem.....	49
	2. La critique de Queneau	57
VI.	Une parole pamphlétaire <i>terroriste</i>	59
	1. Intertextualité	59
	2. Thématique et Sémantique	67
	3. Topique.....	73
	4. Rhétorique	77
	5. Conclusion.....	82
VII.	UNE POLITIQUE DU LANGAGE.....	87
	1. Marcel Moreau	89
	2. Vaneigem	93
	3. Un discours néolibéral?.....	95
VIII.	Conclusion	103
IX.	Bibliographie	111

1. Sources primaires	111
2. Sources secondaires.....	111
X. Annexes.....	119
1. Actualité éditoriale de Wilhelm Reich et Charles Fourier autour de 1968	119
2. Photos des éditions originales des ouvrages étudiés	121
2.1. 1 ^{re} de couverture <i>Le Chant des Paroxysmes</i>	121
2.2. 4 ^e de couverture <i>Le Chant des Paroxysmes</i>	122
2.3. 1 ^{re} de couverture <i>Traité</i>	123
2.4. Sommaire <i>Traité</i>	124
3. Résumés des ouvrages.....	126
4. Analyse des ouvrages : données complètes.....	139
4.1. Intertextualité interne citative-référentielle (Moreau)	139
4.2. Intertextualité interne allusive (Moreau)	139
4.3. Intertextualité interne citative-référentielle (Vaneigem)	140
4.4. Intertextualité interne allusive (Vaneigem)	143
4.5. Pronoms et segmentation du monde (Vaneigem).....	144
4.6. Pronoms et segmentation du monde (Moreau).....	145
4.7. Lieux communs (Vaneigem)	145
4.8. Lieux communs (Moreau)	147
4.9. Idéologèmes (Vaneigem).....	148
4.10. Idéologèmes (Moreau).....	150
4.11. Exemples, paraboles et anecdotes	150
4.12. Antimétaboles (Vaneigem).....	151
4.13. Majuscules et Essentialisations (Moreau)	152
4.14. Néologismes (Moreau)	152
4.15. Insultes (Vaneigem).....	152
4.16. Insultes (Moreau).....	153
4.17. Mots d'ordre et injonctions (Vaneigem)	154
4.18. Métaphores (Moreau)	155
4.19. La question du terrorisme et de la criminalité	156
5. Tableau récapitulatif et contextuel des grandes tendances des rôles et des statuts de l'intellectuel français depuis 1945 (et jusque dans les années quatre-vingts).....	161

I. INTRODUCTION

Il peut être difficile, voire éprouvant, de revenir sur des ouvrages qui, d'une manière ou d'une autre, à une époque donnée de la vie, ont marqué la sensibilité et produit leurs effets, tout du moins certains d'entre eux. La première difficulté tient aux illusions plus ou moins vaguement entretenues sur ces effets, et la volonté de ne pas renier ni remettre en question cet « héritage », de ne pas reconnaître des « erreurs », des « égarements », de ne pas interroger les mythes (personnels) qui constituent le grand récit de notre idéologie. La seconde difficulté tient à la subjectivité nécessairement engagée dans la *revisitation* de ce passé. S'il paraît difficile de mettre de côté cette subjectivité, et encore plus dans le cas de Raoul Vaneigem et de Marcel Moreau, qui ne sont pas des objets lointains flottant dans un temps historique révolu, mais des êtres de chair et d'os, çà et là rencontrés, connus et approchés par des anecdotes et des connaissances directes ou indirectes, c'est à la fois et en effet parce que ces lectures furent marquantes à titre individuel, et parce que ces relectures, une quinzaine d'années plus tard, trouvent à s'éclairer par cette même subjectivité *ayant évolué*. Une sorte de retour sur soi en même temps qu'une émergence d'affects enfouis (des galeries bien connues de pensées), voilà ce qui constitue la part subjective de ce travail, part difficilement isolable et oubliable puisqu'elle irrigue souterrainement ce qui va suivre et qu'il serait impossible non seulement de la définir très précisément, mais aussi de la tenir à l'écart, dans la recherche d'une posture d'objectivité un peu vaine. Elle est donc tout à fait assumée.

Est-ce à dire qu'il s'agirait ici d'une autobiographie masquée? Non, absolument pas. De la même manière que ce travail postule un refus clair et net du « biographisme » (en ce qui concerne Marcel Moreau et Raoul Vaneigem), il ne pourra absolument pas être question d'une lecture en quelque sorte « privée » de leurs œuvres, ce qui serait à peu près sans intérêt. Mais il faut, par cette part assumée de subjectivité (*part* qui est avant tout un *point de départ*), rendre justice à ce qui constitue, on le verra clairement, le cœur de leurs démarches : *produire des effets*. Ce qui va être tenté ici, c'est d'abord de dessiner une

« carte », un « paysage », dans lequel les deux auteurs trouveront à s'insérer¹. Si l'on voulait filer la métaphore, il faudrait considérer Moreau et Vaneigem comme deux « rivières », pas tout à fait distinctes (« lecture croisée »), mais prenant leurs sources à des endroits différents, traversant certaines régions, plus ou moins semblables, qui déterminent leur cours en même temps qu'ils l'affectent en retour, et se jetant dans le même fleuve. Cette spatialité se verra complétée d'une temporalité : jamais ne sera envisagée la possibilité selon laquelle leurs œuvres « tombent du ciel ». On pourrait considérer qu'une telle tâche de cartographie est nécessairement caricaturale (la carte n'est pas le territoire), voire grossière, et tout platement contextuelle, ce qui serait vraiment le degré zéro de la critique universitaire, entendue au sens le plus scientifique du terme. Il se fait pourtant que jamais ce travail n'a été fait, ce qui serait déjà une raison de l'entamer mais n'en justifierait certes pas encore l'intérêt, ni la qualité. Il se fait pourtant encore que Moreau et Vaneigem se placent eux-mêmes sur ce terrain du « contexte », en s'y opposant, en s'y ancrant, en en revendiquant certaines zones, en tentant d'y faire émerger d'autres, dans tous les cas en s'y situant. Il s'agissait donc d'y aller voir, sur ce terrain. En d'autres termes, et sans prétendre atteindre à un *Zeitgeist* (« esprit du temps ») ou à une *Stimmung* (« climat », « atmosphère » ou « tonalité de l'être ») définitifs, par trop généraux, voire réducteurs, et de toute manière inaccessibles à la modeste démarche que constitue ce travail, il s'agira ici de tenter de déterminer une partie de la *sensibilité d'une époque*. En cela, ce travail s'inscrit dans une « histoire des sensibilités² », qui se traduirait par une attention précise à deux mouvements. Le premier est mis en exergue par Norbert Elias dans *La Dynamique de l'Occident* (1975 [1939]) :

Toute recherche qui ne vise que la conscience des hommes, leur « ratio » ou leurs « idées », sans tenir compte aussi des structures pulsionnelles, de l'orientation et de la morphologie des émotions et des passions s'enferme d'emblée dans un champ de fécondité médiocre (MAZUREL 2014 : 25).

Le second est lui mis en évidence par Eva Illouz au tout début de son ouvrage *La Fin de l'amour* (2020) :

-
1. La notion de *cartographie cognitive* vient de Frederic Jameson. Elle consiste en « l'analyse des productions esthétiques culturelles [...] qui doit permettre de situer [une œuvre, un ensemble d'œuvres, un auteur, etc.] au sein de la totalité complexe, voire irréprésentable, du système de relations qui définit le capitalisme tardif à l'échelle du monde » (FISHER 2022 : 184).
 2. Prônée notamment par Hervé Mazurel (cf. MAZUREL 2014). « C'est peu dire que les textes apparaissent "sur fond d'histoire", leur signification et leur influence mêmes sont histoire » (ANGENOT 1989 : 1099).

La sociologie [...] veut montrer en particulier que les expériences psychologiques — pulsions, conflits intérieurs, désirs, angoisses — jouent et rejouent les drames non de l'enfance mais de la vie collective, et que notre expérience subjective est un reflet et un prolongement des structures sociales, incarnées et vécues au travers des émotions (ILLOUZ 2020 : 15).

« Les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leur père » (DEBORD 1992 : 35), en somme. Cette citation, à l'origine discutée (Marc Bloch?), éclaire la démarche de ce travail, que l'on pourrait sans doute un peu facilement rapprocher d'un certain déterminisme (marxiste qui plus est, avec le terme fâcheux utilisé par Illouz de *reflet*). Marcel Proust lui-même, bien évidemment non suspect de marxisme-léninisme, évoquait (dans un des tomes de la *Recherche*) le fait que, retombant sur d'anciennes publicités du XIX^e siècle, il pouvait en reconnaître parfaitement l'origine et la situation temporelle (le support, la rhétorique, le produit sont bien *de leur temps*, là aussi). Cela pour signaler cette « évidence » que, d'une manière ou d'une autre, et sans que cela soit toujours bien facile à démêler, un « temps » (une époque) agit comme un bain sur les individus, même sur les individus les plus rétifs à cet enveloppement, à cette imprégnation. Est-ce à dire dès lors qu'il s'agirait ici cette fois de faire « coller » des œuvres bien précises à des conditions de production (à des infrastructures économiques) déterminées ou à des origines de classe ? Non, pas tout à fait. Car même si la filiation de l'analyse proprement marxiste de la littérature peut sembler éclairante pour certaines catégories d'œuvres, il n'apparaît pas ici utile ni intéressant de tenter de mettre au jour un hypothétique lien (ou reflet) entre un auteur ou une œuvre et une détermination purement économique. En fait, il s'agira plutôt d'élargir le point de vue et de réinsérer Moreau et Vaneigem dans une dynamique (le « bain », considéré non comme un *donné*, mais comme un *construit*, un produit historique) et de saisir ensuite comment et dans quel but ils la modulent, l'expriment, la combattent, la promeuvent, la reformulent (la question de la perspective large sera ici d'une importance capitale : ils ne puisent en effet pas à n'importe quelles sources). Et d'ailleurs, si les questions des *effets* de la littérature (et même : du langage), de son rapport à la réalité, de sa volonté d'agir sur cette réalité (de la transformer) sont posées comme centrales chez ces deux auteurs (il a été expliqué de quel droit cela fut

posé), au moins pour les deux œuvres qui seront étudiées ici, cela s'explique aussi par le moment, par l'époque³, dans lesquels ils s'expriment.

Pour terminer cette introduction, il faut encore signaler une chose importante. S'il s'agit bien d'une « relecture croisée » évitant tout biographisme, il ne peut en aucun cas s'agir d'émettre de *jugement moral*, le danger étant grand de tomber d'un des deux côtés de l'opposition binaire⁴, fausse alternative dont est désormais coutumier le discours public contemporain, entre « soit la chape de plomb religieuse et répressive, soit la permissivité libérale » (ROSZAK 2021 : 92)⁵. Le but de ce travail, et en cela il apparaît assez original, est de fournir la tentative d'une *explication globale*. Explication non pas de texte, encore que la question du contenu (c'est-à-dire de ce qui est dit) et de la forme (c'est-à-dire comment cela est dit) revête une importance considérable ici⁶ (ils seront tous deux étudiés), mais d'un *projet* où le littéraire et l'extralittéraire trouvent à se confondre d'une manière très particulière. Pour le dire tout à fait clairement, et sans doute d'une manière qui paraîtra subitement moins modeste : les moyens d'analyse qui ont été mobilisés se sont adaptés à leur objet, en vue d'atteindre à l'*essence* de celui-ci.

3. Ils sont bien les « reflets d'une époque », pour prendre une expression *commune* qu'auraient honnie, à ce titre, Moreau et Vaneigem.

4. Bien aidée par la pénétration toujours plus profonde du langage *binnaire* informatique, ce dernier s'appliquant d'ailleurs également, comme par hasard, à modéliser et à informer les langages humains, mais bien aidée aussi, on le verra, par l'application rythmique d'un modèle *consommatoire pornographique* (solicitation-résolution / je veux-j'ai / je suis excité-je jouis).

5. « Non pas dénonciation du corps ou des nourritures terrestres, mais de l'*ultima ratio* du corps nietzschéen, du corps comme argument d'autorité » (NEGRONI 1985 : 9).

6. Le « contenu » sera toujours considéré comme redevable de sa « forme », celle-ci renforçant ou éclairant le sens de celui-là, les deux toujours indéfectiblement liés.

II. BIOGRAPHIES SUCCINCTES ET CORPUS

Ce chapitre consistera à présenter biographiquement les deux auteurs, en exposant les principales données plus ou moins indispensables pour bien les situer, dans l'espace et dans le temps, jusqu'à l'année 1968 à peu près. Cette exposition sera « sans relief », se contentant d'énumérer quelques faits par ailleurs relativement bien connus. Ce sera ensuite le corpus qui se verra présenté, et surtout justifié, en tant qu'objet d'étude de ce travail.

1. Données biographiques

Marcel Moreau est né à Boussu, en Belgique, dans le Borinage (connu pour ses charbonnages) en 1933. Ses parents, très modestes, sont respectivement ouvrier couvreur et mère au foyer. Son père étant mort en tombant d'un toit (Moreau n'a alors que quinze ans), il quitte l'école et commence à travailler dans une robinetterie. Il devient ensuite correcteur dans et pour les journaux, à Bruxelles d'abord, à Paris ensuite. Il se marie en 1957 (il aura deux enfants). La même année, il voyage en URSS, ce qui lui permet de se débarrasser de son « ouvriérisme » (et de son communisme stalinien). Il déménage en France en 1969 (il y est d'ailleurs mort en 2020) et est naturalisé français en 1974.

Raoul Vaneigem est né à Lessines, en Belgique également, dans le nord-ouest du Hainaut, près de la frontière linguistique flamande, en 1934. La ville est connue pour ses exploitations de porphyre et pour être le lieu de naissance de René Magritte (la fierté locale) et de Louis Scutenaire (ce dernier est né à Ollignies plus exactement, à cinq kilomètres de Lessines). Issu d'un milieu ouvrier (son père est employé à la SNCB), dont il vante la révolte et les bagarres, il fait des études supérieures en philologie romane à l'Université Libre de Bruxelles. Son mémoire porte sur Lautréamont. Il effectue ensuite son service militaire et est professeur dans l'enseignement secondaire jusqu'en 1964. Actif durant les grèves de l'hiver 1960–1961 en Belgique, il rencontre Guy Debord¹ et

1. Lettre (ô combien significative déjà) à Guy Debord du 24 janvier 1961 : « Nous vivons d'esthétique ou, mieux, les conventions esthétiques "nous vivent", nous animent à la façon des incubes. Nous sommes des bâtisseurs dont les tas de briques se gaussent. Quand saisirons-nous le réel à pleines mains, dans la praxis d'un bon technicien ? » (BERRÉBY et VANEIGEM 2014 : 94).

intègre l'Internationale Situationniste² (il participe au numéro 6 de la revue d'août 1961). Cette même année, il a son premier enfant; il en aura quatre en tout. Pendant presque dix ans, il effectuera des allers-retours entre Bruxelles (parfois le Hainaut) et Paris. La rupture avec l'IS sera consommée en 1972, lors de la parution, par Debord *et Cie* (c'est-à-dire au moins Gianfranco Sanguinetti, et peut-être certains autres anciens de l'IS), aux éditions Champ Libre, de *La Véritable Scission dans l'Internationale*.

Ils sont tous les deux considérés généralement comme des écrivains *belges*, alors que Moreau fut naturalisé français assez tôt, et que Vaneigem réside en Catalogne. Il est important dès lors d'aller un peu plus loin que la plate biographie et de préciser, avec ce qu'ils ont pu en dire, leur rapport à la Belgique. La période des années soixante à nos jours, dite « phase dialectique » de l'histoire littéraire belge, se caractériserait avant tout par la thématique de l'identité problématique (DENIS et KLINKENBERG 2005: 211). Il faut bien constater que ni Vaneigem ni Moreau ne procèdent à des affirmations identitaires ni ne se posent la question de cette identité déficitaire, ou d'une éventuelle « bâtardise³ ». Leur solitude à l'égard de tout groupe littéraire est assez caractéristique d'ailleurs (DENIS et KLINKENBERG 2005 : 244). Vaneigem a pour sa part toujours refusé le nationalisme, lui qui se disait « né par hasard en Belgique » (SIX 2004 : 11). Mais il n'a jamais caché pour autant son attachement au picard ni à la littérature « de terroir » (BERRÉBY et VANEIGEM 2014 : 10) et a très longtemps gardé un pied en Belgique malgré des épisodes parisiens, surtout dans les années soixante, et plus récemment, on l'a dit, principalement catalans. Si Vaneigem refusa⁴ de donner suite à l'invitation qui lui était faite de participer à l'ouvrage collectif mené par Jacques Sojcher en 1980, *La Belgique malgré tout*, Moreau s'y trouve à répéter ce qui se trouvait déjà dans *La Nukai* en 1967⁵. Sous le titre de « belgopathie compensée », il décrit son attraction ambiguë pour la France : seul refuge contre l'« étroitesse belge », son « exigüité d'esprit » (MOREAU 1980 : 356), « [l]a France, c'était l'Écriture même » (MOREAU 1980 : 355), mais en même temps le lieu le plus normatif et classique qui soit (une sorte de « Terreur rationnelle »). Moreau y voit un

2. Dorénavant siglée en « IS ».

3. Moreau se reconnaît franchement d'origine « barbare » (LAHOUSTE 2018 (1)) et, quand il parle de ses racines hennuyères de mineur ou de *gueule noire*, c'est pour mieux vanter la richesse enfouie du pulsionnel humain.

4. « Pour lui, il n'y a pas d'écrivains belges. Il y a seulement une écriture à vocation internationale. » (SIX 2004 : 11). Position typique de l'internationalisme prolétarien.

5. Outre son « Je suis un écrivain apatride d'expression française » (MOREAU 1967 : 140).

ennemi à sa mesure, qui le poussera à se dépasser. Son déménagement en France en 1969, c'est alors habiter dans le corps de l'ennemi (« entrisme géographique », cf. *infra* VII.1) et s'émanciper d'un milieu belge absolument médiocre et castrateur. Mais c'est aussi, dès lors, renier ses origines et promouvoir une très abstraite (et hors-sol) « patrie réelle de l'Écriture ». On verra que ces deux « visions », l'une internationaliste et l'autre entriste, auront leur importance.

2. Corpus

« Il faut comparer ce qui est comparable », pour user d'une lapalissade pourtant bien pratique. Or, Raoul Vaneigem n'a jamais écrit que des essais⁶ et, dans la période ciblée (la fin des années soixante), un seul essai, dit « littéraire-philosophique », son plus connu sans doute, le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*⁷. Marcel Moreau quant à lui, à la même époque, a publié trois « romans » et, justement, un premier essai (« méditation lyrique » selon ses propres mots sur la quatrième de couverture, cf. X.2.2), *Le Chant des Paroxysmes*⁸. Pour ces deux premiers essais (si l'on peut dire), une même date de publication : 1967. Une même édition parisienne aussi, respectivement Gallimard et Buchet-Chastel, qui se justifie d'abord parce cela permet à des essais visant une situation contemporaine (c'est bien le cas des deux ouvrages) de circuler immédiatement et de toucher un public étendu (VRYDAGHS 2003 : 473) et ensuite par le fait que

[I]a France [soit] devenue [après 1945] une terre d'accueil pour les essayistes belges. Les raisons en sont institutionnelles. Depuis la fin de la guerre, le système éditorial belge n'est plus celui vers lequel se tourne la majorité des écrivains. Outre l'importance pour les néoclassiques d'être publiés à Paris, il faut voir là, pour des essayistes éloignés de cette problématique, la suprématie de l'édition française dans ce domaine : Gallimard, Minuit possèdent des collections consacrées à ce genre (VRYDAGHS 2003 : 473).

Même si nous n'étudierons pas ici Vaneigem et Moreau sous le prisme de leurs choix stratégiques, il faut tout de même souligner l'importance de cette dimension, à nouveau pour des questions de contexte, mais aussi d'influence(s). Il existe également un autre

6. Seule exception peut-être, puisqu'il s'agit d'une sorte de « récit utopique », son *Voyage à Oarystis* (Estuaire, 2004).

7. Dorénavant abrégé en *Traité*. Les citations et extraits tirés de cet ouvrage seront suivis de la mention du numéro de page (exemple de la page 62 de celui-ci) exprimée de la manière suivante : (*Traité* : 62).

8. Dorénavant abrégé en *Chant*. Les citations et extraits tirés de cet ouvrage seront suivis de la mention du numéro de page (exemple de la page 34 de celui-ci), exprimée de la manière suivante : (*Chant* : 34).

critère qui nous les fait choisir : Moreau et Vaneigem sont de la même génération. Ce qui implique qu'ils ont vécu un « même contexte historique, politique, social, intellectuel et culturel » (DENIS et KLINKENBERG 2005 : 243) mais aussi qu'ils ont le même « âge artistique » (leur activité « littéraire » commence en effet vers 1961–1962).

Peu de détails sont disponibles quant à la genèse du *Chant*, outre ce qu'en dit Moreau lui-même dans son ouvrage⁹. On sait, en revanche, que Vaneigem envoya le manuscrit du *Traité* en octobre 1965 (le livre fut rédigé de 1963 à 1965), que ce manuscrit fut refusé par treize éditeurs (dont Gallimard, chez qui il n'avait le soutien que des seuls Raymond Queneau et Louis-René des Forêts sur les dix-huit membres du comité de lecture). Par suite d'une actualité ayant quelque peu exposé médiatiquement l'IS¹⁰, Queneau rappela Vaneigem pour lui dire que, finalement, Gallimard allait publier le *Traité*, ce qui fut fait le 30 novembre 1967 (BERRÉBY et VANEIGEM 2014 : 219).

Il existe encore un autre point commun entre les deux auteurs, nettement moins évident celui-là, point commun qui d'une certaine manière aura constitué un deuxième point de départ à ce travail (outre l'aspect « contextuel » donc, et qui se verra abordé dans le chapitre VI). Les différents critiques parlent généralement de Marcel Moreau comme ayant été salué, pour ses premiers livres¹¹, par Jean Paulhan (BERGEN 2019, notamment). Cette reprise quelque peu légendaire du « salut par Paulhan » serait, semble-t-il, exprimée plus vraisemblablement ainsi : « *Quintes*, le premier roman de Marcel Moreau, paraît fragmentairement dans *La Nouvelle Revue Française* sous le parrainage de Simone de Beauvoir et de Jean Paulhan » (BAJOMÉE 1984 : 241). De même, concernant Vaneigem, revient souvent le fait (bien établi) que son principal soutien dans le comité de lecture

9. « Voilà donc écrites des dizaines de pages d'un ouvrage auquel j'avais rêvé de donner la forme d'un essai, d'un essai sur la démesure. Je me suis efforcé jusqu'ici et je m'y efforcerai encore, de conférer à mes phrases une allure telle qu'elles puissent être lues par ceux-là mêmes qui rejettent le débridement en littérature. Pendant de longs jours et de tout aussi longues nuits, je me suis imposé une discipline terrible, une *autre* intransigeance que celle à laquelle j'obéis d'ordinaire. Mais au fur et à mesure que s'assemblent ainsi des mots selon des normes qui ne correspondent pas exactement à mes rythmes, je sens très bien que se forment entre deux répressions verbales, une autre œuvre, plus délirante, plus violente que ce que je n'ai jamais écrit. Je ne crois pas me tromper en disant que toutes les lignes qui précèdent sont chacune l'*œuf* d'une ligne qui ne leur ressemble pas, qui va plus loin qu'elles. Je ne serais donc nullement étonné de voir cet "essai" tôt ou tard dégénérer en anti-essai » (*Chant* : 76 note 1).

10. Le *Figaro Littéraire*, dans un article de 1966 « Derrière les provos, les Situationnistes », mentionnait en effet l'influence de l'IS. « À la suite [de cet article], Queneau était allé voir Gaston Gallimard : "Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On va, une fois de plus, rater quelque chose ?" Gaston a accepté » (BERRÉBY et VANEIGEM 2014 : 219).

11. *Quintes* (Buchet-Chastel, 1962), *Bannière de Bave* (Gallimard, 1966), *La Terre infestée d'hommes* (Buchet-Chastel, 1966). Dans ces années soixante se vérifie donc encore une fois l'« accueil plus large et plus favorable [en France] aux productions de la périphérie » (DENIS et KLINKENBERG 2005 : 223).

Gallimard était Raymond Queneau, qui l'a en effet défendu et a permis la publication du *Traité*. Or, il se fait que ces mêmes Paulhan et Queneau se trouvent avoir écrit l'un et l'autre (dans les années quarante, plus précisément en 1941 pour Paulhan et en 1939 puis 1945 pour Queneau) des critiques¹² des mouvements respectivement « rhétoriques-terroristes » et « voyous » de la littérature¹³, auxquels Moreau et Vaneigem appartiennent à leur manière (cf. *infra* chapitre VI). C'est donc également à la confrontation de ces thèses que ce travail va s'attarder : comment qualifier la rhétorique de nos deux auteurs ? Comment la comprendre et la situer précisément ? Quelles sont les conditions qui la permettent ? À quoi servirait une telle rhétorique ?

Pour toutes ces raisons, les essais sélectionnés semblent les plus adaptés (seule restriction peut-être, mais marginale, la critique de Paulhan ne s'adresse pas précisément au genre de l'« essai »). Il aurait pu être intéressant, et c'était à vrai dire la première option envisagée pour ce travail, d'analyser les deux œuvres « complètes » depuis 1967 et jusqu'au début des années quatre-vingts, puisque certains infléchissements s'opèrent chez les deux auteurs à ce moment-là. Un « repli sensualiste » chez Vaneigem puisque la « séparation » principale (terme important, sur lequel il faudra revenir, cf. *infra*) est désormais entre le corps et l'intellect, et que la solution collective révolutionnaire pour mettre fin à cette séparation — l'autogestion généralisée, prônée encore cinq ans plus tôt — mise de côté¹⁴. Chez Moreau s'observe la reconnaissance (même momentanée, et s'il faut en exclure les derniers feux de *Kamalalam* en 1982) de l'échec de son projet *puissamment volontariste* et un strict repli¹⁵ sur l'écriture, en tant qu'elle n'a plus rien à faire avec une réalité décevante¹⁶. Mais il a semblé plus intéressant, et sans doute plus *ordonné*, de commencer par les commencements. Le point X.3 ci-dessous présente les résumés (fidèles et linéaires, c'est-à-dire sans distance avec les écrits originaux) des deux ouvrages « sélectionnés ». On s'y reportera de préférence avant de lire ce qui va suivre.

12. Ces critiques seront exposées ci-dessous (cf. V).

13. « 19 mai 1945 – On n'a pas besoin des guerres, dit Jean Paulhan dans un article des *Lettres Françaises*, pour savoir que l'homme est capable, pour peu qu'on l'y pousse, d'immondes raffinements dans la cruauté. Il suffisait pour cela de lire les bons auteurs » (QUENEAU 1965 : 188).

14. Voir à ce sujet *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée* (sous le pseudonyme de Ratgeb, en 1974), *Le Livre des plaisirs* (1979), ou même *Le Mouvement du Libre-Esprit* (1986).

15. Déjà sensible en 1967 : « Le démesuré se referme sur lui-même » (*Chant* : 28).

16. « [...] *À dos de Dieu* (1979), *Orgambide, scènes de la vie perdante* (1980) et quelques autres *Issues sans issue* (1986) dans les goulots desquelles Moreau, qui se flatte subitement de vouloir "s'émerveiller de ses effondrements" en faisant "mou et dégradé", entend écrire [...] "l'opéra de sa décrépitude" » (GODIN 2012 : 518).

III. ÉTAT DE L'ART ET MÉTHODE D'ANALYSE

Très peu d'études ont été réalisées sur nos deux auteurs. Marcel Moreau est le plus « favorisé » des deux, au moins quantitativement : de nombreuses critiques journalistiques (sans intérêt pour ce travail, et en général hagiographiques¹, tout comme sa biographie²), des travaux universitaires (deux mémoires, mais thématiques et finalement plutôt généralistes³), deux thèses (dont l'une qui ne lui est que partiellement consacrée⁴, et qui n'en reste *in fine* qu'au stade esthétique, alors que tout l'enjeu serait plutôt son dépassement extralittéraire), des articles universitaires (ceux de Corentin Lahouste et de Danielle Bajomée, qui seront utilisés et commentés ci-après). Pour Raoul Vaneigem, outre les articles journalistiques au demeurant fort peu nombreux et qui subiront le même sort, dans ce travail, que ceux sur Marcel Moreau, rien de réellement universitaire ni d'une relative ampleur, mais bien des ouvrages biographiques ou d'entretiens (un seul article universitaire, dont l'apport est très relatif — cf. TAMINIAUX 2019).

Les travaux qui seront utilisés sont les « Lectures » qu'en ont fait Danielle Bajomée et Pol Charles (respectivement pour Moreau et pour Vaneigem) dans les rééditions d'*Incandescences*⁵ et du *Livre des Plaisirs* dans la collection « Espace Nord ». Ces « Lectures », par leur attention à certaines caractéristiques formelles, et bien que leur démarche, qui semble éviter soigneusement de prendre les textes au pied de la lettre et en abstrait donc le propos⁶, ne soit pas celle de ce travail. Il faut encore préciser que, au-delà

-
1. Sans intérêt car elles ne creusent aucune des questions qui le seront dans ce travail (BERGEN 2019, par exemple, qui s'occupait d'ailleurs plutôt du « second Moreau », celui qui ne mise plus que sur l'écriture, en tant qu'elle serait « verbe chair-sang-matière ») et qu'il ne sera pas question ici de la « réception » de nos deux auteurs.
 2. Les « biographies » de Moreau et Vaneigem, parues chez Luce Wilquin, sont en fait, il faut bien le dire, des éloges assez peu réflexifs (cf. SIX 2004 et VAN ROSSOM 2004).
 3. Par exemple le « mysticisme athée » ou « l'abîme du moi » (respectivement REMY 1985 et MARTIN 1993).
 4. Celle de Corentin Lahouste (cf. LAHOUSTE 2021). On mentionnera encore ici celle d'Antoine Jobard, qui n'aura pas été lue en vue de ce travail, *Poétique du vivant et du mythe chez Marcel Moreau. La voix de l'étrangeté : de l'organique au mythologique* (2016).
 5. *Incandescences* est à vrai dire un assemblage d'œuvres diverses parues séparément : une *Égobiographie tordue* et des extraits de *Quintes*, son premier roman.
 6. Pol Charles avait pourtant assez bien vu, dans son *Vaneigem l'insatiable*, que les écrits de Vaneigem étaient des « pousse-à-vivre », mais pas du tout, toujours selon lui, des « pousse-au-crime » (CHARLES 2002), ce que ce travail va œuvrer à déterminer plus précisément.

de la relecture du *Traité* et du *Chant*, la première étape pratique de ce travail a consisté à lire relativement abondamment. À ce sujet, il importe d'indiquer ici que la bibliographie (cf. *infra* IX) est bien plus qu'indicative ou superficielle. Tous les livres ou articles indiqués ont été lus, parfois il y a longtemps (*La Société du Spectacle*, le recueil intégral de la revue *Internationale Situationniste* et *Fourier* de Pascal Bruckner), parfois partiellement seulement. C'est le cas des ouvrages suivants : *Le Dieu caché et Épistémologie et philosophie politique* (de Lucien Goldmann), *Rhétorique générale* (du Groupe μ), *La mélancolie des Misérables* (de Pierre Popovic), *1889. Un état du discours social* (de Marc Angenot), *Éros et Civilisation* (d'Herbert Marcuse), *La révolution sexuelle* (de Wilhelm Reich). Nous signalons ceci par souci d'honnêteté intellectuelle.

1. Replacer dans un contexte

Il s'agira ici, première étape du travail, d'établir et de montrer une corrélation entre faits sociaux et faits littéraires. Cette *contextualisation*, également historique (le Chapitre V ainsi que, plus partiellement, le Chapitre VI s'occuperont de déterminer les différents « héritages » des discours de Moreau et de Vaneigem), fait office de récit explicatif « faisant voir les liens de cause à effet » et permettant l'intelligence des événements (DENIS et KLINKENBERG 2005 : 12). Il peut paraître vain, et même ridiculement réducteur, d'évoquer de manière généraliste des événements historiques ou des références culturelles dans un but de pure érudition. Or, ici, le projet est plus précis : comprendre les significations philosophiques et littéraires (esthétiques, mais aussi *éthiques*, on le verra) d'œuvres en tant que faits culturels et aboutissements idéologiques. La notion de *contexte* ayant été remise en question, il faudra d'abord en définir précisément le sens (en plus d'en justifier le choix). On doit à Claude Duchet le concept de *sociotexte*, défini comme l'adjonction d'un texte et d'un cotexte, soit « ce qui dans le texte renvoie à un extérieur ou joue à le faire » (MAURUS 2016). Le « contexte » n'étant pas fixe ni prédéfini (à chaque sociotexte son contexte, à chaque lecture son contexte, sans mentionner encore le fait qu'il y ait plusieurs contextes, celui de la production et celui de la réception notamment), il est considéré par Duchet comme trop « sociologique » et finalement peu explicatif. La socialité du texte, qui est d'une certaine manière l'objet de ce travail (l'objet, ou tout du moins un des objets, qu'on tente de saisir), est moins, selon Duchet, cité par Patrick Maurus, « la socialité affichée, instrumentalisée

en discours ou [en] figures explicites, que la socialité secrète, implicite, voire inconsciente, comme les *Mythologies* que venait d'écrire Roland Barthes » (MAURUS 2016). Ce qui existe entre les textes et les discours⁷, ce sont des relations cotextuelles (un texte *et* un « espace des références », large et mouvant, qui permet de maintenir une frontière entre le texte et le réel) : « [...] il n'existe pas pour la sociocritique d'intertexte proprement dit, soit de relation directe de texte à texte » (MAURUS 2016). Un texte (un *sociotexte* pour Duchet) est ainsi toujours plus qu'un texte, ce qui permet à la fois de dépasser ou de ne pas tomber dans la « clôture du texte » et en même temps de se refuser une trop facile interprétation *idéologique* ou *sociologisante*. L'utilisation, dans ce cadre, du concept de *contexte* peut sembler paradoxale et pourtant c'est celle qui est revendiquée : le contexte est en effet plus qu'une extériorité du texte, mais il est également et en partie prédéfini et objectivable (c'est le « bain », cf. *supra* I). Voilà pourquoi « contexte » sera malgré tout préféré à « cotexte », et sera défini comme « l'ensemble des rapports qu'un texte entretient à la fois avec son temps et avec d'autres textes, ces rapports étant soit directs soit indirects, soit conscients soit inconscients »⁸. C'est dans l'étude de ces rapports, qui ne peuvent être déterminés *a priori* et de manière universelle, que consiste l'originalité de la sociocritique (telle qu'entendue ici, cf. *infra* III.3), qui s'attache à montrer des liens généralement ignorés entre des textes et des *discours* (au sens très large).

2. La sociologie de la littérature

Les travaux de Lucien Goldmann (et notamment son ouvrage *Pour une sociologie du roman*) constituent la première source théorique de ce travail, mais les « problèmes » rencontrés lors de leur lecture sont pourtant nombreux et il faut ici les exposer, tout du moins les plus importants. Lucien Goldmann avait (déjà) affronté la critique de la « théorie du reflet » marxiste, soit le lien supposé direct entre l'infrastructure économique d'une société et les productions artistiques (la superstructure « mentalitaire ») qui en émanent, à la fois du point de vue de la forme et du contenu, en parlant plutôt de « corrélation » et en médiatisant ce lien via deux concepts. Le premier est la *vision du monde*, qu'il définissait de la sorte : « [u]ne vision du monde, c'est précisément cet

7. La notion de « discours », entendue ici comme « discours social », se verra développée ci-dessous, cf. III.3.

8. Cette définition est originale.

ensemble d'aspirations, de sentiments et d'idées qui réunit les membres d'un groupe (le plus souvent, d'une classe sociale), et les oppose aux autres groupes » (GOLDMANN 1955 : 26). Le second est l'*homologie*, c'est-à-dire

une relation intelligible entre les structures de la conscience collective et les structures des œuvres culturelles qui expriment un univers unitaire et cohérent, étant bien entendu que deux structures rigoureusement homologues peuvent avoir un contenu entièrement différent (GOLDMANN 2016 : 31).

Si cette théorie du « reflet médiatisé » s'appliquait pour Goldmann aux « chefs-d'œuvre » littéraires, on évoque plus rarement sa vision de ce qu'il a appelé des « œuvres de niveau moyen ». S'y manifestaient selon lui des relations (des *corrélations*) entre la « conscience collective » et les « contenus [de ces] œuvres littéraires » (GOLDMANN 1986 : 348). Pour le dire à peine autrement, mais de manière plus franche, cette « conscience collective » se reflèterait, avec toutes les précautions de distanciation déjà signalées, dans le contenu (et non plus dans la forme) des œuvres dites « moyennes »⁹. Le « structuralisme génétique » de Goldmann se voulait ainsi le dépassement à la fois du formalisme (par l'injection de l'Histoire, c'est-à-dire du *contexte*, dans un structuralisme qui en rejetait généralement l'existence) et du biographisme¹⁰.

Son ouvrage fondamental précité, *Pour une sociologie du roman*, ne s'occupait qu'assez peu de la forme « essai » (objet de ce travail), mais plutôt de la forme « roman », qu'il considérait comme « la transposition sur le plan littéraire de la vie quotidienne dans la société individualiste née de la production pour le marché » (GOLDMANN 1986 : 36). La reprise de Georges Lukács est tout à fait flagrante chez Goldmann : « individu problématique » ou « dégradé », en proie à la « réification » (sa réduction à une valeur d'échange), mais porteur et symbole de l'« authentique ». Ainsi, par exemple, caractérisait-il le Nouveau Roman¹¹ : le voyage est fini sans que le chemin soit jamais commencé ; plus de héros et plus d'histoire (ou de quête) non plus ; l'homme acquérant la propriété des objets inertes (la valeur d'échange, soit un *prix*) ; une opposition affective non conceptualisée à la société bourgeoise ; une « disparition plus ou moins radicale du

9. Les essais ici étudiés peuvent être considérés comme « moyens » si l'on considère leur notoriété et leur public de destination (la classe moyenne cultivée, les franges déclassées de cette classe moyenne).

10. C'est, modestement, le projet même de ce mémoire.

11. Cet exemple est aussi mentionné ici car il est tout à fait opposé au projet « esthétique » de Moreau et Vaneigem, comme on le verra au chapitre VII.

personnage et [un] renforcement corrélatif non moins considérable de l'autonomie des objets » (GOLDMANN 1986 : 288). Tout ceci prenant une forme romanesque générique, forme pourtant retardataire¹² sur l'état de la société. Il paraît impossible, s'agissant d'essais (et qui plus est d'auteurs « mineurs ») d'atteindre à des schémas si généraux¹³. Il est également difficile d'identifier, à travers Vaneigem et Moreau, un *groupe social*, même réduit, du type courant intellectuel déterminé, « surréaliste » ou « anarchiste » par exemple, et bien que les traits qu'ils y empruntent soient nombreux. En effet, prenant effectivement le relais d'intellectuels historiques (assimilables à peu près aux « avant-gardes artistiques »), c'est surtout leur « subjectivité » qu'ils affichent. De plus, et bien que porteurs, à leur manière, de certaines valeurs de la classe historiquement montante (la « classe moyenne », cf. IV.1), il est également impossible de les réduire à ce rôle de représentants d'une classe sociale.

À tous ces « problèmes », et surtout à cette méthode d'analyse difficilement applicable aux deux essais de Moreau et Vaneigem, un début de « solution » est apporté par Michaël Löwy et Robert Sayre. Dans leur ouvrage *Révolte et mélancolie : le romantisme à contrecourant de la modernité*, ils reprennent en effet les contestations apportées à l'homologie goldmannienne entre la « structure du roman » et celle la société moderne. Cette notion garderait encore trop de traces d'un certain « mécanisme » marxiste (elle en était pourtant un relatif adoucissement). Cependant, et ce sera tout l'objet de leur livre, ils se proposent de tenter de mettre au jour des « microstructures typiques », généralement organisées autour d'une structure significative. Cette structure axiale, définie comme « un ensemble d'éléments articulés selon une logique [...], une totalité organisée autour d'un axe, d'une charpente » (LÖWY et SAYRE 2005 : 30–31), correspondrait à une vision du monde¹⁴ (soit une structure mentale et collective qui aurait creusé un « sillon » historique), dont l'élément central, « celui dont dépendent tous les autres, est une contradiction, ou opposition, entre deux systèmes de valeurs » (LÖWY et

12. Encore une médiation mise en avant par Goldman : la non-coïncidence temporelle entre « infrastructure économique » et « superstructure » (les formes artistiques).

13. Même si nos deux auteurs (deux « je ») se mettent en scène eux aussi comme les dépositaires de l'authentique dans un monde généralement inauthentique, un authentique dont l'objectif serait de parvenir à la « vie particulière individuelle » désentravée.

14. Cette vision du monde ayant aussi des implications formelles, mais indirectes : « Si on ne peut sans doute pas expliquer tous les aspects formels d'une œuvre romantique directement par référence à une vision du monde, il n'en est pas moins vrai que l'artiste romantique mène sa bataille contre la modernité [capitaliste] aussi au niveau de la forme » (LÖWY et SAYRE 2005 : 43).

SAYRE 2005 : 31). Dans le cas du romantisme, cet élément central consiste dans l'opposition à la modernité¹⁵, entendue comme « la civilisation moderne engendrée par la civilisation industrielle et la généralisation de l'économie de marché » (LÖWY et SAYRE 2005 : 31). Selon les deux auteurs, cette opposition, structurelle et structurante, permettrait de faire plus facilement rentrer des auteurs par ailleurs très opposés politiquement dans cette catégorie de « romantisme » : à la fois des romantiques de droite à la Chateaubriand et à la Baudelaire, *antimodernes* en effet, et des romantiques de gauche voire libertaires, à la Charles Fourier ou à la Gustav Landauer.

Autre aporie goldmannienne, l'identification d'individus créateurs (écrivains, etc.) à un « groupe social » qui leur correspondrait, dont ils se feraient les porte-paroles, même inconscients. Löwy et Sayre préfèrent parler de « position commune dans le processus de production de la culture pour un groupe composé d'individus aux origines sociales diverses et à l'unité relative » (LÖWY et SAYRE 2005 : 118). Ce qui évite les catégorisations vagues et dénigrantes habituelles en « petits-bourgeois », catégorisations qui ne sont d'ailleurs pas toujours fausses ni grossières (certains surréalistes, par exemple, en relèvent effectivement), mais qui justement ne permettent pas de mettre au jour la bigarrure de ces mouvements, ni même, surtout, leur *profondeur*. À ce stade, il est donc intéressant de retenir les notions suivantes : *conscience collective* de Goldman (qui sera relativisée, cf. *infra* III.3); *corrélations* de cette conscience collective avec les contenus d'œuvres « moyennes » ou « mineures »; *vision du monde* romantique (structure mentale collective, autrement dit) structurée par une *opposition conflictuelle* de Löwy et Sayre (oppositions qui seront caractérisées au chapitre VI).

3. La sociocritique et le discours social

Dans un article panoramique, Pierre Popovic établissait que

[la sociocritique] n'isole ni ne prélève pas des « contenus ». Sa logique épistémologique n'est pas une logique de la preuve, mais une logique de la découverte appliquée aux procès de sens engagés par les textes (POPOVIC 2011).

Un « textualisme » en somme. Une « étude immanente des textes ». Allergique au vocabulaire hérité de la tradition critique marxiste (à commencer par la notion

15. Ce que Hegel, contemporain du romantisme « officiel » des années 1820–1830 (puisque qu'il existe évidemment un héritage, une filiation romantique jusqu'à nos jours, cf. *infra* V), appela la « conscience malheureuse ».

d'« idéologie », à laquelle il préfère « discours » ou « langage »), Popovic reproche à cette mouvance

cette mauvaise habitude [...] voulant que ce soit toujours quelque chose (le démon, l'idéologie dominante, la classe sociale, une institution, etc.) qui parle à travers quelqu'un que ce quelque chose agit et manipule (POPOVIC 2011).

Le postulat plus ou moins anti déterministe peut éventuellement s'entendre, mais il ne sera pourtant jamais envisagé ici, et encore moins aujourd'hui qu'il y a soixante ou cent ans, qu'il puisse exister quelque part en Occident, dans son sens étendu d'« ensemble de pays soumis au “spectaculaire intégré” (DEBORD 1992) », c'est-à-dire à un capitalisme technologique néolibéral externalisant au maximum les activités de production et ayant dépassé, ou soi-disant dépassé, les conflits idéologiques plus ou moins dérivés de la Guerre Froide en accordant le bien-être matériel à tous¹⁶, un « spectateur émancipé »¹⁷. De toute manière, ce mémoire ne postule pas une telle vision déterministe, puisqu'il tente de montrer justement le « dialogue » ou, si l'on préfère, l'« interaction » entre tout un système complexe *d'imaginaires sociaux* et une activité d'élaboration littéraire qui peut bien être en partie non déterminée (soit l'interdiscursivité entre un entour idéologique-sémiotique et une production littéraire). Il serait ridicule, si pas dangereux (surtout dans le cas de Moreau et de Vaneigem), de faire abstraction des contenus de manière si unilatérale, comme si le texte était d'abord et avant tout une mise en forme, et les « discours sociaux » juste là pour expliquer les « thématizations, contradictions, apories, dérives sémantiques, polysémie, etc. [des textes] » (POPOVIC 2011). Cette posture d'écoute non investie de la « rumeur sociale » qui sort des textes, laissant venir à soi (sourdre, littéralement) un peu miraculeusement le discours social (ou la « sémosis sociale ») de ceux-ci paraît devoir rester relativement improductive pour le présent travail, sans parler de son abstraction un peu figée (et parfois figeante¹⁸). Il est vrai aussi

16. Debord concevait le « spectaculaire intégré » comme la fusion du « spectaculaire concentré » (du type soviétique, soit un capitalisme d'État répressif) et du « spectaculaire diffus » (du type américain, soit un capitalisme de la séduction). Il le caractérisait par « l'effet combiné de cinq traits principaux, qui sont : le renouvellement technologique incessant ; la fusion économique-étatique ; le secret généralisé ; le faux sans réplique ; un secret perpétuel » (DEBORD 1992 : 25).

17. Alors surtout que le plus banal dispositif, par exemple le grand magasin en tant qu'excitant commercial, est conçu pour qu'en son cœur « les badauds n'agissent pas, mais [soient] agis par des désirs pulsionnels » (GALLUZZO 2023 : 48). Ce sujet sera longuement traité ci-après, cf. *infra* IV.

18. La deuxième étape de sa méthode est ainsi décrite : « éversion inductive du texte vers ses altérités langagières constitutives » (POPOVIC 2011).

que cette étude *popovicienne* est sans doute plus adaptée à la forme romanesque, mais il faut bien, cela a déjà été signalé, adapter la méthode à l'objet étudié (ici l'essai-pamphlet d'une époque bien précise). Le postulat de Popovic, à savoir « une intersémiotique généralisée qui connecte toutes les productions culturelles de la sémiologie sociale d'une époque », n'est certes pas tellement éloigné de la vision des choses ici promue (ni de celle d'Angenot, bien que celui-ci parlerait plutôt d'« interdiscursivité »), mais il s'agissait de marquer une opposition assez nette bien que circonstanciée à cette première vision : la démarche de ce travail est clairement, et de manière assumée, hypothético-déductive, mais on verra comment cette « subjectivité » viendra à être relativisée¹⁹. Il faut pourtant répéter que, d'une certaine manière, les buts sont les mêmes : procéder à une « herméneutique sociale des textes » ou autrement dit « dégager la socialité des textes » (POPOVIC 2011).

Du côté de Marc Angenot, les présupposés sont semble-t-il plus clairs et moins « bloquants », lui qui postule, on l'a déjà évoqué, une « approche intertextuelle et interdiscursive généralisée » et, citant Mikhaïl Bakhtine (et la proposition inaugurale de *Marxisme et philosophie du langage*), le fait que « [l]e domaine de l'idéologie coïncide avec celui des signes : ils se correspondent mutuellement ; là où l'on trouve du signe, on trouve aussi l'idéologie » (ANGENOT et PROVENZANO 2014). Parlant de la méthode et des fins de la sociocritique, Angenot ne saurait mieux résumer le travail que l'on s'apprête à lire²⁰ :

L'étude synchronique se met d'abord en quête de présupposés et de valeurs communes, de fétiches et de tabous, de « cadres » qui s'imposent à toute pensée, de paradigmes élémentaires répandus qui vont permettre de décrire une coexistence et en quelque sorte un *enfermement* des discours dans un état du pensable et du dicible. Elle cherche à montrer, en dépit de leur autonomie apparente et de la diversité de leurs objets, l'appartenance des idées, des systèmes d'idées à leur époque, à l'époque qui les a vues « naître » et prospérer (ANGENOT et PROVENZANO 2014).

19. Angenot peut déjà être utilisé comme justification de la démarche : « Le sens d'un texte est inséparable du fait qu'il a une fonction sociale et qu'il est le vecteur de forces sociales » (ANGENOT 1989 : 1099).

20. Tout comme fut aussi retenu, un peu facilement, certes, son conseil de « bricolage éclectique » en guise de méthode.

Si l'on accepte d'élargir la vision de l'étude à la diachronie (la question de l'héritage, de la reprise, de l'emprunt), il s'agit exactement de la méthode « subjective » exposée depuis l'Introduction.

La sociocritique établit ainsi le lien des textes avec « les imaginaires sociaux qui l'informent, avec les savoirs qui circulent au moment où l'écrivain publie son texte, aux implicites qui le traversent » (PINSON 2016 (1)). Il faut tout de suite remarquer que le terme d'« imaginaire social » contient intrinsèquement les notions d'intertextualité, d'interdiscursivité et de dialogisme. L' intertextualité est d'ailleurs un des « fondamentaux » de Moreau et de Vaneigem (cf. *infra* VI.1). Elle sera considérée ici à la fois comme l'établissement de la socialité affichée et explicite (intertextualité « pure ») et comme l'établissement de la socialité secrète, implicite, voire inconsciente (intertextualité « impure », soit en fait l'interdiscursivité et le dialogisme) des textes. Cette « intertextualité générale » sera donc établie par les étapes de « contextualisation » et d'« héritage » puis par l'étape d'« intertextualité pure ». Autrement dit, c'est un « imaginaire social » situé en un moment bien précis de discours sociaux (« interdiscursivité », au sens strict) et étant le produit d'une histoire (cette histoire, cet héritage qui seront mis au jour constituent justement le « dialogisme »), qu'il faudra établir. Il s'agira donc de saisir une partie des discours sociaux d'un état de société, en relevant dans les textes les références intertextuelles et en les connectant avec une matrice d'idéologèmes²¹ plus amples, ce qui permettra de faire le lien avec la Rhétorique (cf. chapitre VI). Le *discours social* est en fait un immense ensemble, reprenant la totalité des discours d'une époque donnée. Il ne s'agit pas ici de prétendre le représenter en entier, mais seulement *une partie* (un discours social étant lui-même composé de discours sociaux ou, mieux, d'« imaginaires sociaux »²²), d'en appréhender un, considéré comme particulièrement « productif ». Si, en effet, le terme de *discours social* est trop effrayant (par son ampleur, sa volonté totalisante), le terme de « mécanisme discursif typique »

21. Ce terme sera défini et explicité ci-dessous (cf. *infra* III.4).

22. Pierre Popovic, cité par Guillaume Pinson : « L'imaginaire social est ce rêve éveillé que les membres d'une société font, à partir de ce qu'ils voient, lisent, entendent, et qui leur sert de matériau et d'horizon de référence pour tenter d'appréhender, d'évaluer et de comprendre ce qu'ils vivent; autrement dit : il est ce que ses membres appellent la réalité » (PINSON 2016 (2)). L'imaginaire social est ainsi le lieu d'une « littérisation » générale (il est productif de discours, autrement dit). Il faut tout de même préciser qu'un imaginaire social s'impose difficilement à une société entière, mais peut être relativement majoritaire ou minoritaire.

pourrait s'y substituer. Ce terme a le mérite de signaler à la fois un agencement rhétorique et un discours remarquable.

Il faut encore préciser qu'il ne s'agira pas de prétendre dégager un discours social « hégémonique », d'abord parce qu'il paraît impossible de mesurer cette hégémonie et ensuite, tout simplement, parce qu'il ne semble pas que le « discours » mis en exergue (cf. IV.2) ait jamais été hégémonique (même s'il a pu, éventuellement, servir l'hégémonie, cf. VII.2). Cette « hégémonie » est par ailleurs définie par Marc Angenot comme « la dominance interdiscursive qui serait le propre d'une société et qui régulerait/transcenderait la division des discours sociaux » (ANGENOT 1989 : 20), sans que cette domination dans le jeu des idéologies, ces « idées à la mode » (ANGENOT 1989 : 24), soient d'ailleurs totalitaires, ni homogènes, et sans que cette « idéologie dominante » soit non plus celle de la seule « classe dominante »²³.

En conclusion provisoire, ce travail se veut donc (et d'abord) une tentative moins globalisante (c'est-à-dire en effet plus modeste) de ce qu'Angenot entreprit dans sa somme *1889. Un état du discours social*, mais qui en reprendrait les présupposés. Il faut ici les rappeler. D'abord, une préoccupation qui s'attache non pas à faire émerger le discours social d'une époque, mais une partie congrue de celui-ci, une tranche de cette « vaste rumeur sociale » (ANGENOT 1989 : 14). Ceci pour deux raisons principales, *primo* le fait que le corpus soit réduit à seulement deux œuvres (et même si, en effet, nombre de lectures ont été effectuées) et *deuxio* le fait qu'il soit impossible de mesurer précisément l'importance relative de l'imaginaire social qui sera mis au jour. Il ne faut dès lors pas entendre, dans ce cas-ci, l'« interdiscursivité » comme ce qui se retrouverait à l'échelle du discours social. C'est pourquoi sera préférée la notion englobante d'« intertextualité », conçue comme la « circulation et [la] transformation d'idéologèmes, c'est-à-dire de petites unités signifiantes dotées d'acceptabilité diffuse dans une doxa donnée » (ANGENOT 1989 : 17). Après en avoir décrit la « circulation et la transformation », les caractéristiques qu'Angenot attribuait au « discours social »²⁴ seront appliquées à l'imaginaire social dégagé (cf. *infra* VI), celui-ci comme celui-là pouvant « s'aborder [...] comme étant vectoriellement : – ontique (représenter et identifier), – axiologique

23. « L'hégémonie est "sociale" en ceci qu'elle produit en discours la société en totalité. Elle n'est pas la propriété d'une classe » (ANGENOT 1989 : 27).

24. « Imaginaire social » sera préféré à « discours social » en tant que ce dernier peut être assimilé à l'entité surplombante qui agrège tous les discours (« imaginaires » donc, plutôt) sociaux.

(valoriser et légitimer), – et pragmatique, proairétique (suggérer, faire agir) » (ANGENOT 1989 : 1094).

4. La rhétorique

L'imaginaire social qui sera ici mis au jour peut aussi être considéré comme une « doxa particulière ». La *doxa* est définie comme « ce qui va de soi, ne prêche que des convertis » (ANGENOT 1989 : 29). Ces convertis forment un groupe social inconscient de lui-même (même si, dans le cas présent, ce groupe est assimilable *grosso modo* à une « avant-garde intellectuelle et artistique » plus ou moins déterminée²⁵). Cette doxa particulière est organisée à partir de *schématisations* sur un support langagier « formant la précondition des jugements (de valeur, de choix) » (ANGENOT 1989 : 30) et mises en action dans un discours selon un « romanesque général »²⁶ (ANGENOT 1989 : 30). Le chapitre VI s'occupera de déterminer ces « schématisations » et ce « romanesque général », qui peuvent être regroupés sous le terme plus général de « rhétorique ».

Il importe d'abord de procéder à quelques éclaircissements terminologiques. Angenot a en effet précisé (en les séparant) les termes généralement rassemblés sous celui, plus vaste et englobant, de « lieu commun ». Il distingue quant à lui trois niveaux. Le premier niveau est celui du « présupposé », soit l'implicite commun aux deux personnes du dialogue : « le présupposé, comme le posé, fait partie de la signification littérale des énoncés » (ANGENOT 1977 : 11). Trop élémentaire, *a priori* sans portée idéologique, il ne sera pas utilisé dans ce travail. Le deuxième niveau est celui du « topos » ou « lieu commun », erronément vu comme un « répertoire de thèmes destinés à alléger la mémoire et à stimuler la recherche de la preuve » (ANGENOT 1977 : 13), alors qu'il s'agit en fait des « vérités probables sous leur forme la plus générale considérée comme éléments constitutifs de tout raisonnement dialectique » (ANGENOT 1977 : 14). Ce répertoire est en quelque sorte la catalogue du prêt-à-penser vraisemblable et acceptable sans démonstration par tout homme raisonnable à une époque donnée²⁷, par exemple le « lieu

25. Au confluent des deux « rivières » du surréalisme et de l'*individualisme surhumain* (Friedrich Nietzsche, Max Stirner, cf. *infra* VI.1).

26. Terme employé par Angenot et qui n'est pas totalement satisfaisant, puisqu'il est d'abord et avant tout une rhétorique et qu'il s'oppose, *in fine*, on le verra, au *romanesque*.

27. Ici, la frontière est mince entre ce qui serait idéologique ou ne le serait pas, puisque, par exemple, tel éloge de la tempérance par Aristote (cf. *infra*) pourrait s'entendre de manière historique et déterminée. C'est toute la question de l'universalisation légitime ou illégitime des lieux communs.

des contraires », dont Aristote (dans sa *Topique*) donne un exemple : « Être tempérant est bon, s'il est nuisible d'être intempérant » (ANGENOT 1977 : 16). Le troisième niveau est celui de l'« enthymème »²⁸, soit, pour Aristote, « toute proposition probable affleurant au niveau littéral du discours, dont le statut opinable dérive d'un "lieu" en lequel elle s'appuie » (ANGENOT 1977 : 17) ou bien « tout énoncé qui, portant sur un sujet quelconque, pose un *jugement* [...] celui-ci relevant d'un principe général présupposé; ces principes généraux déterminant la production du discours sont nommés *lieux* ou *topoi* » (ANGENOT 1982 : 31). Surgit à ce niveau l'« implicite idéologique » du discours (son code intertextuel sous-jacent, autrement dit), par rétroaction en quelque sorte, puisque c'est la notion même de « présupposition » qui se trouve élargie jusqu'à y inclure déjà de l'idéologie : ce qui était pris pour du neutre, de l'universel raisonnable, était en fait déjà de l'*idéologique*. Les lieux communs et les enthymèmes seraient donc des maximes idéologiques, mais en tant que « propositions régulatrices sous-jacentes aux énoncés » (ANGENOT 1977 : 18). Il y aurait dès lors un intérêt à dégager ces propositions matricielles faisant tout dériver d'elles (cf. notamment *infra* VI.3), autrement appelées « idéologèmes » par Angenot, non sans poser un problème d'ailleurs, puisque les enthymèmes se trouvent ainsi plus ou moins assimilés aux idéologèmes, qui sont clairement définis comme

toute maxime idéologique conférant autorité et cohérence à un discours social, maxime sous-jacente à un énoncé, dont le sujet circonscrit un champ de pertinence particulier (que ce soit « la valeur morale », « le Juif », « la mission de la France » ou « l'instinct maternel ») (ANGENOT 1977 : 24).

Dans ce travail, l'idéologème sera donc plutôt conçu comme un quatrième niveau du lieu commun en général, non plus sous-jacent ou implicite, mais plus ou moins clairement exprimé et valorisé (et en même temps toujours plus particulier). Une différence nette est ainsi posée entre le présupposé idéologique (« lieu » ou « enthymème », relativement généraux) et la maxime idéologique (« idéologème », plus particulière), puisqu'il faut ici considérer, contrairement à ce qu'Angenot propose, qu'une maxime idéologique puisse également trouver à se réaliser superficiellement, tout en gardant son caractère d'évidence non démontrée, comme pour les lieux et enthymèmes. Il s'agira donc de dégager un ensemble d'axiomes-clés (à vrai dire assez peu nombreux) qui forment le noyau d'un

28. L'essai et le pamphlet sont ainsi des discours enthymématiques.

système particulier de croyances au service d'une formation idéologique donnée. Ensuite, ce sera l'assemblage de ces axiomes (leur formalisation, leur mise en scène, leur agencement proprement *littéraire*) qui se verra caractérisé.

5. Le pamphlet

Marc Angenot a également proposé une analyse et une caractérisation de ce qu'il a appelé la « parole pamphlétaire ». Il ne s'agit pas ici de refaire la démonstration définitoire *angenotienne* qui consiste à séparer formellement le « pamphlet », caractérisé par la polémique et un ton combatif-subjectif (soit une position à mi-chemin entre la théorisation axiomatique et l'expression directe du vécu), de l'« essai », caractérisé plutôt par « le choix d'un certain ton apodictique [d'évidence], une manière de signifier l'objectivité et la rigueur et une assurance d'érudit » (ANGENOT 1982 : 379), qui ne serait donc en fait qu'un discours doxologique *non polémique*. Les deux œuvres étudiées dans ce travail sont considérées directement²⁹ comme des « pamphlets » pour permettre d'analyser plus en détail leur fonctionnement interne (cette analyse venant confirmer la catégorisation *a priori*, cf. *infra* VI).

Il faut tout de même présenter rapidement la caractérisation typologique du pamphlet (ANGENOT 1982 : 40–43), c'est-à-dire l'ensemble des traits qui se retrouveront dans les deux ouvrages étudiés³⁰ : exotopie de la parole pamphlétaire (un locuteur problématique et la vérité absente du monde empirique³¹); allocutaire problématique (l'espoir hasardeux d'atteindre un public favorable); sentiment de spoliation lexicale du pamphlétaire (reconquête du langage pris en otage); argumentation ambivalente (à la fois nécessaire dans le cadre d'un discours enthymématique mais allant puiser à des ressources autres que l'exposition rationnelle, comme par exemple le recours au « vécu »); au-delà de l'argumentation, un discours perlocutoire (persuader et décider à agir) et des modalités déontiques (une obligation morale à *faire quelque chose*), exhortatives³² et jussives (soit des injonctions) poussant encore et toujours à l'action; figure omniprésente du

29. Angenot plaçait de toute manière lui-même le *Traité* dans son corpus bibliographique de pamphlets.

30. Outre le chapitre VI précité, le chapitre VII sera le deuxième lieu de *déplément* de ces quelques traits.

31. Ce qui rejoint la théorie *lukàcsienne*. Angenot reconnaissait de toute manière une « [h]omologie de structure entre ce que nous avons nommé la position imaginaire que s'attribue le pamphlétaire et la situation "exotopie" du héros de roman, tel que défini par G. Lukàcs et réinterprété par L. Goldmann » (ANGENOT 1982 : 346).

32. « L'*exhortation* est une figure de rhétorique consistant à susciter, par des mouvements oratoires, des sentiments déterminés, une émotion, une action. » (DUBOIS *et al.* 2012 : 190).

renversement (un discours doxologique contre la doxa, une doxa à retourner en son contraire); « maximalisme » (les problèmes sont globalisés, c'est du monde entier qu'il est question); genre pathétique voire viscéral.

6. Conclusion

La méthode adoptée consistera donc à rassembler, en un seul tenant, toutes les données dites contextuelles, à mettre au jour les héritages revendiqués ou non (via l'intertextualité notamment) des deux auteurs et de leurs textes, à dégager les microstructures typiques de l'axe considéré comme structurant, à dégager pour ce faire des moyens et des techniques proprement littéraires directement au service de ces microstructures (c'est-à-dire à la fois à l'origine et comme résultat de ces microstructures, voire de cet « axe structurant »), donc à « référer la forme à ce dont elle est l'expression (une vision du monde va forcément s'exprimer dans une forme littéraire appropriée) » (VÉRON 2019). La méthode, voulue par Goldmann et explicitée, voire recommandée par Véron, soit d'« adopter une démarche sémasiologique, c'est-à-dire d'abord noter les traits stylistiques récurrents/pertinents, les stylèmes, pour ensuite essayer de voir en quoi ils traduisent une structure signifiante » (VÉRON 2019), ne sera pas respectée ici, puisque trois entorses lui seront faites. La première, le choix *a priori* de l'« axe structurant » : celui-ci sera en effet déduit non pas de l'accumulation de traces textuelles, mais du contexte historique et social et du contenu littéral des deux textes (la saisie, dans le champ intertextuel du discours social, d'un « air du temps »)³³. La deuxième, l'attention, plus qu'à la stylistique, à la rhétorique des deux textes : à la fois parce que cela permet de tracer une généalogie plus large (une lignée portant un projet poétique historique bien précis) et parce que, s'agissant ici de deux essais, c'est bien plutôt à la rhétorique (entendue au sens général d'« art de la persuasion ») que sera associé le soutien de ce projet « poétique »³⁴. La troisième, le rejet du concept de « structure signifiante » pour y préférer, quitte à forger un nouveau concept, celui de « noyau³⁵ structurant ». En

33. Démarche apparemment subjective donc mais dont il faut à nouveau répéter la justification : elle aurait tout aussi bien pu être confirmée *a posteriori* par l'accumulation de ces traces textuelles signifiantes et culminant en un « imaginaire social ». En d'autres termes, ce qui fut prédéterminé aurait pu être, tout aussi bien, *postdéterminé*. À ce sujet, il faut aussi justifier cette « accumulation de preuves », qui n'est ici que la monstration de la densité des traits et de leur systématité.

34. Entre guillemets, puisqu'il sera établi que ce projet déborde en fait le simple champ poétique.

35. « Noyau » au sens où celui-ci a une activité productive proliférante, *radioactive* pourrait-on dire.

revanche, sera reprise (et « revivifiée », via Angenot), la théorie *goldmannienne* de « reflet de la conscience collective » pour les œuvres de niveau moyen. Le concept d'« homologie » est ainsi également abandonné, puisqu'il signalait une homologie de structure (et pas une égalité de contenu). Lui sera préférée la relation d'« analogie » (analogies entre une « idéologie » et son expression discursive, soit des rapports de détermination bien établis mais clairement parcellaires). Il faut donc également répéter l'antienne *idéologique* :

À tous les moments de la présente étude [*La parole pamphlétaire*], les traits génériques, les mécanismes sémantiques, les règles dialectiques et les modalités rhétoriques dominantes ont été reçus comme des phénomènes pleinement idéologiques (ANGENOT 1982 : 348).

En quoi, moins que d'appliquer une vision caricaturale ou réductrice à des objets littéraires, il s'agissait avant tout d'adapter une méthode à ces objets littéraires en quelque sorte « présitués ».

IV. UN CONTEXTE IDÉOLOGIQUE ET ÉCONOMIQUE

Nous sommes punis de nos refus. Tout élan que nous nous efforçons d'étouffer pèse sur notre esprit, et nous empoisonne.
(OSCAR WILDE, *Le Portrait de Dorian Gray*)

Non seulement l'amour d'une personne mais l'instinct animal, le désir simple et indifférencié : c'était la force qui mettrait le Parti en pièces.
(GEORGE ORWELL, *1984*)

Ce chapitre présentera une généalogie de Mai 68 (du Mai 68 français et étudiant plus particulièrement) considéré comme un évènement « logique », ou à tout le moins explicable. Au-delà des polémiques contemporaines (permissivité, pédophilie, etc.), il sera plutôt question des enjeux au cœur cet évènement (la Séduction, le Désir, le Corps), de voir ensuite ce que ces enjeux trahissaient à la fois de l'infrastructure économique et des superstructures mentales et de déterminer enfin ce que cette excroissance évènementielle a pu constituer à la fois comme symbole et comme tournant pour le « néo-capitalisme ». Il s'agira entre autres, concernant Moreau et Vaneigem, de répondre à la question suivante : « Qu'est-ce qui leur permet de dire cela à ce moment-là ? »

1. Mai 68, une insurrection petite-bourgeoise ?

Lucien Goldmann a fait, schématiquement, l'histoire des grandes périodes du capitalisme occidental au XIX^e et au XX^e siècle : d'abord un capitalisme libéral (1850–1912) dont l'essor était « lié à la possibilité d'une expansion coloniale prolongée et continue » (GOLDMANN 1986 : 240); ensuite la grande crise structurelle du capitalisme occidental (1912–1945) caractérisée par deux guerres mondiales, le fascisme italien, la crise économique de 1929–1933 et le national-socialisme (l'effondrement du capitalisme concurrentiel libéral); enfin « [l]' avènement, depuis la seconde guerre mondiale, d'une

société capitaliste avancée [...]» (GOLDMANN 1986 : 273), appelée « capitalisme monopoliste d'État » et caractérisée à la fois par un interventionnisme régulateur étatique — qu'on pense aux institutions permises en France par le Conseil National de la Résistance dès après 1945, notamment via Ambroise Croizat, député communiste et Ministre du Travail, qui mit en place le régime de la sécurité sociale, et aux différents efforts étatiques d'industrialisation — et par l'afflux de capitaux américains (le « Plan Marshall »). Il importe de retracer l'« histoire longue » de ce Plan Marshall. Les années vingt, aux États-Unis, sont une période qui voit apparaître le « fordisme » (c'est-à-dire une taylorisation absolue de la production) et la « surproduction » en tant que stratégie industrielle permise par le fordisme. Il s'agit là de ce que John-Kenneth Galbraith appela la « filière inversée », c'est-à-dire le fait que ce soient dorénavant les producteurs (les industriels) qui imposent des produits aux consommateurs (COLON 2021 : 43). Cette « filière inversée » a deux avantages : étendre le marché (les marchés) d'abord et calmer les revendications ouvrières (pacification des sociétés industrielles et réponse à la concurrence du communisme) ensuite. Au début des années trente (la crise de 1929 est toute fraîche) est fondé le NAM (*National Association for Manufacturers*),

lobby farouchement opposé aux syndicats et aux idées socialistes, [qui] va conduire une vaste campagne de conquête de l'opinion, en tentant de vendre l'American way of life au peuple américain via notamment la glorification de l'industrie¹ (GALLUZZO 2023 : 155).

En 1937, est fondée l'*American Marketing Association*, dont l'objectif est le suivant :

Il s'agit de lutter contre l'esprit d'épargne en encourageant chez les consommateurs américains une attitude égocentrique, individualiste, présentant la richesse et la consommation ostentatoire comme des marques de réussite et le signe d'une forme de liberté individuelle (COLON 2021 : 48).

Le véritable décollage de ce modèle économique a lieu juste après la Seconde Guerre mondiale : obsession de la vente et révolution définitive du marché en suscitant de toutes pièces, par la publicité², des besoins chez les consommateurs (COLON 2021 : 53). Les

-
1. « Présentée comme la source du progrès et du bonheur, [elle est] l'institution qui permet aux familles américaines d'avoir accès à l'abondance, à un niveau de vie célébré comme le plus élevé au monde » (GALLUZZO 2023 : 156).
 2. En 1955, ce ne sont pas moins de 9 milliards de dollars qui sont dépensés annuellement en publicité commerciale aux États-Unis, soit 33% de plus qu'en 1950 (COLON 2021 : 53).

efforts de la NAM continuent d'ailleurs après 1945, puisqu'elle organisera notamment une « campagne de 100 millions de dollars, 7 millions de messages publicitaires et 2,5 milliards de passages radio » (GALLUZZO 2023 : 156). En 1948, toujours aux États-Unis, est mis en place le projet Smith-Mundt pour « promouvoir une meilleure compréhension des États-Unis à l'étranger » (COLON 2021 : 54) via la création d'un Bureau de l'information internationale et d'un Bureau des échanges éducatifs (livres, films, expositions, etc. faisant « rayonner » la société américaine et ses valeurs). Cette même année 1948 voit aussi la mise en place du Plan Marshall³, du nom d'un général américain, qui se donne pour objectif à la fois d'aider les pays européens à élever le niveau de vie de leurs populations (un mélange de « philanthropie », d'intérêt commercial et de réponse, toujours, à la menace communiste⁴). Cette aide financière américaine (13,3 milliards de dollars entre 1948 et 1951) est répartie par l'Organisation Européenne de Coopération Économique (qui deviendra l'OCDE...) créée à l'occasion. Les conditions (ou contreparties) de cette aide sont, pour les pays européens, d'acheter des produits d'importation américaine, de réaliser des investissements industriels (biens de consommation et logements surtout) et d'aider, au moins informellement, à étendre en Europe la zone d'influence du capitalisme libéral⁵. Une autre condition importante était, pour la France, de respecter un certain quota de films américains dans les cinémas⁶ (COLON 2021 : 55).

Mai 68, en tant qu'évènement à double face (« mai ouvrier » et « mai étudiant », tous les deux poreux) ne surgit donc pas par hasard. Aboutissement desdites « Trente Glorieuses », soit la période de déploiement du Plan Marshall en Europe, elle est aussi le couronnement des classes moyennes⁷. Celles-ci se composent des enfants du *baby-boom*, majoritairement scolarisés, et qui revendiquent de nouveaux genres de vie⁸ (DENIS et

3. Il est aussi (beaucoup moins) connu sous le nom de « European Recovery Program ».

4. Will Clayton, Secrétaire Adjoint à l'Économie américaine, en 1948 : « Disons, sans tourner autour du pot, que nos objectifs ont pour arrière-plan les besoins et les intérêts des États-Unis. Nous avons besoin de marchés, de gros marchés, pour y acheter et pour y vendre » (CASSEN 1992 : 4).

5. « Une partie des fonds du Plan Marshall est utilisée pour aider les États bénéficiaires à renforcer la stabilité financière de leurs empires coloniaux respectifs » (HANSEN et JONSSON 2022 : 49). Si le Plan Marshall promouvait aussi la nourriture américaine (sans oublier les « fertilisants » : l'agriculture aussi devient industrielle), il faut noter que, pourtant, « [Coca-Cola] échoua à convaincre le gouvernement de son propre pays de l'intégrer au Plan Marshall » (WALVIN 2022 : 254).

6. Cf. *infra* IV.2.1.

7. On parle parfois, pour Mai 68, de « 1789 des classes moyennes » (cf. CLOUSCARD 2014).

8. Il est important de distinguer « niveau de vie » (dépendant des revenus) et « genre de vie » (qui relève d'un choix). Ainsi, un haut bourgeois peut très bien être un consommateur ascétique, ou bien un fils de

KLINKENBERG 2005 : 214). Il faut dire que l'enfance est la cible parfaite de la séduction marchande : « [l]es publicitaires ne s'y trompent pas, dès les années 1920 aux États-Unis, ils investissent les pages des magazines pour enfants, afin de faire connaître leurs marques et leurs produits » (GALLUZZO 2023 : 199).

L'enfant est ainsi vu comme « un facteur de vente direct », un « relais publicitaire très réceptif » faisant preuve de « plasticité mentale » et ayant une très appréciable « propension à mémoriser et à répéter les jingles et les slogans commerciaux » (GALLUZZO 2023 : 199–200). À partir des années cinquante, les enfants constituent à la fois un marché primaire (quand ils sont dotés d'argent de poche) et une communauté imaginée, puisqu'ils possèdent une culture et une conscience collectives (les marchandises tendent à constituer leur langue commune). Évidemment, l'enfance est intéressante à plus d'un titre si l'on se place du point de vue du marché du désir, puisqu'il n'y a aucune vieille habitude, réticence ou sclérose chez elle, qu'elle est une « terre vierge » et même « la chambre d'écho et le prospecteur zélé » (GALLUZZO 2023 : 201) de ce même marché, qui lui fournit « de façon continue et croissante, les outils de [sa] sécession, de [sa] socialisation à distance et de [sa] “fraternité consommatoire” » (GALLUZZO 2023 : 204).

Ces nouvelles couches de population accédant aux études forment ce que l'on appelle également la *petite bourgeoisie*, c'est-à-dire la cohorte de cadres moyens et d'employés d'un secteur tertiaire en complète explosion (DENIS et KLINKENBERG 2005 : 214). Cette classe « est un *mixte* entre le prolétariat (production de services) et les classes réellement profiteuses (consommation de signes) » (CLOUSCARD 2017 : 48). Le développement technologique spectaculaire et la production en série induisent à la fois des nouveaux modes de consommation et des désirs d'utopie (DENIS et KLINKENBERG 2005 : 215), soit « la collaboration, la réciprocité de l'infrastructure économique et de la pulsion libidinale pour faire une société de consommation⁹ : la “civilisation capitaliste” » (CLOUSCARD 2014 : 220). Il existe ainsi, à l'époque, un « décalage similaire, en France et aux États-

bourgeois peut quant à lui choisir de devenir hippie contre-culturel (il s'agit bien là de « genres de vie », permis par un certain « niveau de vie »). Cf. CLOUSCARD 2017 à ce sujet.

9. « L'expression “société de consommation” désigne un système où chacun s'entoure d'objets qu'il n'a pas produits ou vu produire » (GALLUZZO 2023 : 7). Dans cette société de consommation, « les identités ne se construisent plus selon les cadres étroits de la communauté autarcique et productive, mais via de multiples expériences et produits colportés par le marché et par ses médiations » (GALLUZZO 2023 : 117).

Unis, entre l'infrastructure économique en pleine mutation et sa codification, sociale et morale, qui retarde d'un demi-siècle » (ROSZAK 2021 : 107) :

Les *sixties* ont en somme entériné l'étalonnage [...] de la superstructure mentalitaire sur l'infrastructure économique. Cette superstructure mentalitaire sera désormais double : elle comportera un versant rigoriste et rationnel, dont dépendent les relations de production et l'industrie, et un versant romantique et pulsionnel, qui soutient l'expression de soi par la consommation (GALLUZZO 2023 : 218).

Les années soixante sont ainsi le premier moment de l'histoire du monde où le « principe de réalité » peut¹⁰ être battu (automation, production en série, relatif bien-être économique) par le « principe de plaisir », soit, autrement dit, le passage de l'*homo laborans* à l'*homo ludens*. Cette explosion occidentale (la mise en place d'une économie libidinale et technologique du capitalisme) permise par le soutien très important donné à l'industrie (non seulement soutien à la production mais surtout encouragement à la consommation) a encore pourtant une autre condition d'existence : l'externalisation (ou « délocalisation ») de la main d'œuvre, mouvement relativement puissant dans les années soixante et septante¹¹ (SMITH 2019 : 65). Cette externalisation est en fait à double sens : d'abord le « transfert global de la production vers les pays à bas salaires » (SMITH 2019 : 48), permettant un « taux d'exploitation supérieur dans ces pays périphériques » (SMITH 2019 : 309) et la venue, dans les pays du Nord, de travailleurs des pays du Sud (de l'Italie et du Portugal à l'Afrique)¹². Cette donnée fondamentale du capitalisme mondialisé, après l'accumulation « primitive » permise par l'exploitation des colonies (capitalisme « post-impérialiste », pourrait-on dire), permet dès lors à l'Occident, par

[la] baisse des prix des vêtements, de la nourriture, et des autres biens de consommation [de protéger] le niveau de consommation de la baisse des salaires et [d'amplifier] les effets de l'augmentation des salaires (SMITH 2019 : 65).

Cette générale inconscience de l'externalisation est éminemment actuelle pourtant :

Nul ou presque ne fait le lien entre ce qu'il reçoit comme avantage en tant que consommateur et ce qu'il souffre de sujétions supplémentaires en tant que salarié — et

10. Effectivement pas pour tout le monde. Cette « société d'abondance » est à relativiser absolument, à la fois de manière interne (il y a des classes exploitées) et externe (il y a une surexploitation hors de l'Occident).

11. Juste après la « fin » de la colonisation, comme on le voit.

12. « On pourrait presque dire que le travailleur étranger est à l'industrie du loisir et du plaisir ce que l'esclave était à l'épicurisme » (CLOUSCARD 2014 : 300).

ceci notamment du fait que les objets consommés ont été produits par d'autres, ignorés et trop éloignés pour que leurs sujétions salariales viennent à la conscience du consommateur et puisse faire écho aux siennes propres (LORDON 2010 : 51).

Cette externalisation se trouve confirmée¹³ (si pas dévoilée) également, en ce qui concerne les pays européens, dans le livre de Peo Hansen et Stefan Jonsson intitulé *Eurafrique*. L'Afrique a selon eux *toujours* été pour l'Europe la voie vers le statut de superpuissance (c'est-à-dire que son bien-être, relatif, est dû aussi à l'exploitation coloniale). Si la colonisation « officielle » dure en effet jusqu'en 1918, elle se voit ensuite euphémisée dans les années vingt en « Eurafrique », c'est-à-dire, en tant que *Lebensraum* indispensable et « remède aux maux européens » (HANSEN et JONSSON 2022 : 43), comme un ensemble de « potentialités [il s'agit ici des territoires et ressources africains] à réaliser par l'union de toutes les nations colonisatrices » (HANSEN et JONSSON 2022 : 43). Après 1945, et jusqu'en 1957, date du Traité de Rome¹⁴, l'Eurafrique prétend à un changement de contenu : il ne s'agit plus de coloniser, ni de réaliser des « potentialités », mais d'associer au marché commun les territoires coloniaux des états-membres (ceux de la CEE¹⁵). Cette ingérence intéressée a été perpétuée ensuite par l'aide au développement et le soutien diplomatique (dès la Convention de Yaoundé en 1963, juste après les « indépendances »), ce qui prolonge *de facto* le colonialisme tout en le dépassant.

Il faut cependant encore relativiser le terme de « consommation », puisque cette « consommation du travail des autres » (CLOUSCARD 2017) est d'abord et avant tout réservée à certaines classes (elle est inégalement répartie en tout cas), et puisque, pour consommer, il faut nécessairement en avoir les moyens (marchandise « relativement permissive » donc¹⁶, plutôt qu'« absolument permissive »). Ce qui n'empêche évidem-

13. Confirmation aussi de l'« invisibilisation de la main d'œuvre, du travail, du monde productif », « [l]a célébration du consommateur actif, dynamique et facétieux ne [faisant] qu'épaissir le voile posé sur l'exploitation et les conditions matérielles de production » (GALLUZZO 2023 : 237).

14. « “Le *Traité* de Rome peut être comparé au *Traité* issu de la Conférence de Berlin en 1885”, résume Kwame Nkrumah [président ghanéen, en mai 1961]. “Ce dernier établissait l'emprise incontestée du colonialisme en Afrique, [...] tandis que le premier marque l'avènement du néocolonialisme en Afrique” » (HANSEN et JONSSON 2022 : 352).

15. La CEE, Communauté Économique Européenne, est créée cette même année 1957 (elle comprend l'Allemagne de l'Ouest, la Belgique, la France, l'Italie, le Luxembourg et les Pays-Bas). « En un mot, l'UE n'aurait pas vu le jour à ce moment de l'histoire si elle n'avait pas été conçue comme une entreprise permettant d'eupéaniser le colonialisme [auparavant national] » (HANSEN et JONSSON 2022 : 44).

16. Sans parler de la question, qui ne sera pas tranchée ici, de savoir si l'on consomme aussi une route, un chemin de fer ou un frigo (assimilables dans ce cas à des biens d'équipement, et non de consommation).

ment pas que *généralement* tous rêvent de consommer, ou que la consommation soit *dans toutes les têtes*¹⁷. Ce qui n'empêche pas non plus, dans un tout autre registre, et pour relativiser cet « universalisme libertaire » de la marchandise (ou soi-disant tel, on l'aura compris), qu'après la crise de 1973, la marchandise se fasse plus ou moins autoritaire¹⁸.

2. Le libéralisme-libertaire

Est lancé un mythe de la libération sexuelle qui est seulement un éloge du dévergondage, la création d'une nouvelle couche de consommateurs pour une nouvelle marchandise, le sexe capitaliste pourrait-on dire. Ainsi l'économie étend-elle son empire autant qu'elle peut, et fait son domaine de territoires exigus, notamment à présent de la Nature (écologie, sexe).

(JEAN-PATRICK MANCHETTE, *Journal*)

Le terme est controversé¹⁹, mais consiste théoriquement en la jointure du marché capitaliste (« libéralisme ») et de la permissivité consummatrice (« libertaire »). Des traces claires de cette alliance sont en tout cas observables : l'advenue d'un marché du sexe (cf. *infra* ILLOUZ 2020 et ROSZAK 2021), d'une esthétique « rock » transgressive et émancipatrice (et combien lucrative, jusque dans la mode), d'une société du ludique et des loisirs. Il est important, à nouveau, de faire la distinction entre l'« idéologie » et le « mode de production », celle-là procédant de celui-ci²⁰ et fusionnant en une entité où le naturel le dispute à l'indémêlable :

[...] il a suffi que les populations se découvrent les besoins précis que la société organisée, désormais à même de les satisfaire, avait su définir, pour que disparaisse tout

17. Jean-François Lyotard cité par Mark Fisher : « Le prolétariat veut des pâtes à saucisse exactement de la même manière qu'il veut des Levi's » (FISHER 2022 : 318). Pour Lyotard l'ouvrier est même masochiste, il a un désir de capitalisme, ça lui plait, au fond (FISCHER 2022 : 291–292).

18. C'est en tout cas la thèse d'un libéralisme autoritaire qui est soutenue généralement par l'« ultra-gauche » jusqu'à Tiqqun, plus récemment, qui y voyait ce moment où la perfection du dispositif de surveillance (autoritaire) réside précisément dans l'absence de surveillant (TIQQUN 2000).

19. Cf. notamment *La société ingouvernable. Une généalogie du libéralisme autoritaire* de Grégoire Chamayou (La Fabrique, 2018).

20. Au risque de passer pour du marxisme vulgaire, c'est en effet comme cela que s'explique la nouvelle idéologie ici décrite : passant d'une économie de la rareté (un régime répressif pour les producteurs) à une économie de l'abondance (après 1945), le capitalisme doit briser, on l'a dit, des structures mentales arriérées ou simplement traditionnelles (économie du don, épargne, austérité, sérieux etc.) ; la promotion idéologique de la « consommation transgressive » en sera le vecteur.

ce qui devait en conséquence disparaître, sans que soit envisagée un instant la possibilité d'un choix contraire (SEMPRUN 2005 : 17).

2.1. Une sensibilité conditionnée

La *psyché*, plus haut produit de la *praxis*, et correspondant à l'intériorité du sujet, est donc, dans cette optique, le résultat de rapports de production. L'idéologie est alors considérée comme la représentation mentale de cet agrégat apparemment confus de psyché et de praxis (la justification intellectuelle de cet ensemble) et en même temps comme le ressort de conversion mentale à cette vision du monde. L'idéologie est ainsi performative²¹ : agissant sur la psyché par des signes (quand elle ne serait encore que de la pensée, que dire alors quand il s'agit d'éléments de langage conçus à cet effet...), elle en modifie les mobiles (à la fois les actions et les représentations du monde²²). Il n'est pas trop fort de parler dans ce cadre de « colonisation des esprits »²³ (ILLOUZ 2020), de « capture des âmes » (GALLUZZO 2022), de « dressage anthropologique » (CLOUSCARD 2014) ou de « dressage à la consommation », comme le dit Baudrillard (COLON 2021 : 48), selon de nouveaux modèles culturels (dont quelques-uns furent présentés en IV.1). Un exemple de modèle culturel ayant beaucoup servi en tant que « romanesque général » de la période (la fin des années soixante) est celui qui consiste en la réduction de la réalité oppressive (nécessairement oppressive) à un père bourgeois entravant la consommation libertaire du fils²⁴. Ce canevas romanesque, ce scénario, cette mise en scène²⁵, sont très sensibles au cinéma et évidemment dans le *rock-and-roll*. Mais cela englobe également, par dérivation du modèle, la sexualité, via l'opposition « sexe-péché / sexe-plaisir », qui se verrait d'ailleurs balayée à cette occasion, en faveur du second terme. Cette mise en scène est typiquement *reichienne*, c'est-à-dire inspirée de Wilhelm

21. « On a qualifié de *performatifs* ceux des énoncés illocutionnaires qui signifient qu'on essaie d'imposer par la parole un certain comportement [...] » (DUBOIS *et al.* 2012 : 354). « [O]n qualifie d'*illocutoire* tout acte de parole réalisant ou tendant à réaliser l'action dénommée [...] » (DUBOIS *et al.* 2012 : 240). « On donne le nom de *perlocutoires* [...] aux fonctions du langage qui ne sont pas inscrites directement dans l'énoncé mais qui ont un effet indirect sur l'interlocuteur ("flatter", "faire plaisir", "faire peur") » (DUBOIS *et al.* 2012 : 355).

22. On a même vu la psyché nier l'existence de la praxis... (voir ci-dessus l'« invisibilisation de la production », cette dernière n'étant peut-être *même plus* un inconscient, puisque toute réalité lui est déniée).

23. Pour paraphraser un ouvrage bien connu : *La colonisation des âmes, stade suprême de l'impérialisme*.

24. Le fameux « non du père » de Michel Foucault (FISHER 2022 : 131).

25. Remplaçant, avec d'autres oppositions mythiques structurantes (du type « jeunes/vieux »), les « contradictions de classe de la nouvelle société [néocapitaliste] » (CLOUSCARD 2017 : 50).

Reich, dont la pensée et les écrits reçoivent à l'époque un généreux accueil (cf. *infra* IV.2.2 et X.1). En effet, « malgré sa critique de la psychanalyse freudienne, Reich est resté comme Freud focalisé sur le conflit patriarcal tendant à réprimer la libido²⁶ » (BOURLIER 2021 : 117). Ce dressage *romanesque* à la consommation (à base d'oppositions mythiques) commence en fait dès l'enfance (CLOUSCARD 2017 : 11), comme cela a déjà été signalé (jouets, dessins animés, stars, sportifs, messages publicitaires directement adressés aux enfants, etc.), et marque ainsi un *pli* dans la psyché : l'ennemi, qu'il soit le père ou toute instance répressive, jusqu'au producteur en grève, et qui empêcherait ainsi la « jouissance », est toujours détesté.

Frédéric Lordon ira encore plus loin, jusqu'à parler de « rechapage des individus et [de] leur transformation en robots affectifs » (LORDON 2010 : 112). Cet « individu autonome » (ou soi-disant tel), une fois qu'il a « contracté ce désir [désir entendu ici au sens le plus général et ontologique²⁷ du terme], évidemment fait sur mesure pour l'organisation mais devenu absolument sien, [...] consent. Et, de lui-même, il se meut joyeusement » (LORDON 2010 : 105). Mais qui fabrique ce désir du désir, ces désirs sur mesure ? Et comment ? C'est le moment de revenir plus en détail sur l'américanisation²⁸ culturelle (culturelle au sens large, permise par le Plan Marshall, cf. *supra* IV.1). Il paraît intéressant d'en énumérer quelques figures typiques apparues entre 1950 et 1970 : le drugstore, qui marque en fait le début officiel du *fast-food* (des fameux frères Mc Donald), rendant disponible les hamburgers et autres salades à l'américaine (CURTIS 1978 : 167); les revues « érotiques » comme *Playboy* (Hugh Hefner), *Esquire* ou *Penthouse*²⁹; le cinéma d'action (après le western, les séries B fantastiques ou héroïques, teintées d'érotisme voire de sadisme, qu'on pense seulement aux premiers *James Bond*, dont l'auteur est certes anglais, mais les adaptations cinématographique bel et bien

26. « [...] et il n'a pas pris la mesure de l'autre tendance morale qui progressait avec le développement industriel, qui est non de refouler mais de *planifier le désir* et de *prescrire la satisfaction* » (BOURLIER 2021 : 117).

27. Par ontologie, il faut entendre cette « [p]artie de la métaphysique qui s'applique à l'être en tant qu'être, indépendamment de ses déterminations particulières. » (*Le Petit Robert* 2011 : 1744).

28. « Le mot "américanisation" a été créé à la fin du XIX^e siècle comme terme péjoratif absolu » (Angenot 1982 : 106). Il n'empêche que ce mot, sans doute beaucoup moins péjoratif aujourd'hui, recouvre une réalité objectivable. Il est utilisé ici en connaissance de cause.

29. « On y flatte indéfiniment et exclusivement ces deux passions : la sensualité et la vanité. Le sexe et le chiqué » (CURTIS 1967 : 177).

américaines³⁰); le jeu et la drogue; le rock-and-roll (Elvis Presley, dans les années 50); le pavillon de banlieue (William Levitt); la grande surface et le *shopping-center* (Eugene Ferkauf); la pilule contraceptive (Gregory Pincus); les rapports Kinsey sur la sexualité entre 1948 et 1953 (DUFOUR 2009 : 201–202). Les stratégies de l’impérialisme américain sont ainsi, généralement et pour schématiser caricaturalement, de deux ordres : l’intervention et la terreur militaire (pour le tiers-monde et les pays du Sud) et la séduction culturelle³¹ (l’américanisation du genre de vie, le plus souvent, et avant tout, pour les pays industrialisés-développés occidentaux). Il s’agit pour le second ordre d’un mouvement amorcé bien avant l’« américanisation » proprement dite, mouvement qui se voit appelé ici « curialisation du désir », c’est-à-dire ce rêve de reprise (voire de reprise effective), pour une part grandissante de la population, du modèle de consommation bourgeois (repris lui-même du modèle « aristocrate »), modèle du *faire faire* (et donc, bien entendu, de consommer le travail des autres).

2.2. L’idéologie du désir

L’hypothèse de ce travail est donc la suivante : les essais étudiés de Moreau³² et Vaneigem relèveraient de « l’idéologie du désir ». Autrement dit, leur *Stimmung*, leur « tonalité affective déterminée », « qui donne consistance et possibilité à leur être » (TIQQUN 2000 : 24 et 50), serait ce Désir. Ce concept d’« idéologie » n’est pas ici disqualifiant ni péjoratif, puisqu’entendu dans le sens suivant :

dans la division du discours social, [l’idéologie est] une topique (un “sujet” et un cortège de prédicats³³) qui *peut* se systématiser dans un genre discursif *ad hoc* [...] mais qui a une diffusion plus large, qui broche sur plusieurs genres déterminés, qui vient

30. Les deux films fondateurs de la sensibilité « rebelle » américaine dans les années 50, aux titres originaux évocateurs : *L’Équipée sauvage* (*The Wild One* en 1953 et son héros motard joué par Marlon Brando) et *La Fureur de vivre* (*Rebel Without a Cause* en 1955 et son héros rebelle représentant de la jeunesse en crise issue des classes moyennes joué par James Dean).

31. Une « émancipation par la transgression » qui passe par la « promotion des valeurs de la consommation, du gaspillage, de la fête, de la libidinalité » (CLOUSCARD 2017 : 60).

32. Ses commentateurs ne s’y sont pas trompés qui parlent ainsi toujours de Moreau comme d’un « parfait jouisseur de la vie désentravée » (LAHOUSTE 2018 (1) : 103). Lui-même : « Il m’est impossible, en état d’érection, de faire si peu que ce soit l’éloge écrit de la chasteté. Mon écriture vit, meurt et renaît dans le désir » (MOREAU 1967 : 154).

33. « À l’origine, il y a le désir » ou bien « Le désir seul est naturel et le naturel seul est désirable » ou bien « Le désir est constructeur », etc.

s'inscrire en des versions successives dans la politique, le journalisme, la littérature, les sciences... (ANGENOT 1989 : 100).

Le « désir » dont ils seraient les porte-paroles est un désir, on l'a dit, *ontologique*, un désir *sub specie aeternitatis*, un désir à la provenance pure et primitive, c'est-à-dire d'une région non aliénée. Cette question du « désir », posée comme très présente à l'époque, n'est évidemment pourtant pas nouvelle, et il ne s'agit pas ici d'en retracer l'histoire. Ce désir pourrait tout de même être défini comme l'ensemble formé par l'« instinct » (biologique et anatomique, soit naturel) et par la « pulsion » (historico-plastique, érotico-sexuelle et en proie à la répression qui fonde la civilisation)³⁴. L'utilisation marchande de ce désir, en tant que forme du mobile humain dominant (sans contenu prédéterminé, c'est-à-dire réduit à une pure forme vide) est cependant situable et située : à partir, à peu près, de la fin des années vingt³⁵. Cette marchandisation du « désir » devient centrale à l'époque de Mai 68. Il n'est pas un « médiateur évanescent » au sens de Frederic Jameson, c'est-à-dire un vecteur de changement mentalitaire voué à la disparition en tant qu'intermédiaire — comme le fut le protestantisme pour les structures religieuses médiévales, entre le christianisme féodal et la société sécularisée moderne — puisque le désir n'a pas aujourd'hui disparu en tant que ressort humain majoritaire, bien au contraire. Il s'agira donc de cette hypothèse : Mai 68 vient couronner une période de curialisation du désir, à la fois dans le monde de la marchandise, mais aussi et surtout dans les milieux intellectuels. Deux figures irriguent littéralement cette époque³⁶ : Wilhelm Reich (dans

34. Sans que jamais d'ailleurs l'on ne puisse démêler l'un de l'autre. Quoi qu'il en soit, et c'est aussi le propos de ce travail, « le sujet sexuel, problématisé par Sigmund Freud comme un faisceau de pulsions inconscientes, a par la suite transformé ces pulsions en vérité du désir, qui s'accomplit dans les valeurs, les images, les histoires et les idéaux du bien-vivre encouragés par le marché de la consommation » (ILLOUZ 2020 : 179).

35. On en retrouve des traces chez les communistes dès cette époque en effet. « En 1928, il [Antonio Gramsci] écrivait que le capitalisme fordiste menait une “révolution passive” et utilisait le freudisme pour atteindre ses objectifs en exploitant de façon industrielle les domaines sexuels et pulsionnels » (DUFOUR 2009 : 192).

36. Il y en a d'autres (Sade, notamment ; il faudra y revenir). L'annexe X.1 consiste en l'exposition de la présence « massive », éditorialement parlant, de ces deux auteurs aux alentours de l'année 1968. Fourier étant présent en amont de l'évènement, Reich en aval.

une moindre mesure son « héritier », Herbert Marcuse³⁷⁾ et Charles Fourier³⁸⁾. Or, ces deux auteurs sont justement deux « idéologues » du désir.

Reich d'abord, dont la ligne générale de la pensée est qu'il y a un inconscient socialement constitué, un inconscient « idéologique », et que celui-ci, comme toute construction idéologique, possède des bases physiques (BROWN 1960 : 110). Pour Reich,

[I]es névroses ne sont pas des problèmes individuels, elles sont produites par des pratiques sociales et des valeurs morales contraires aux impératifs biologiques. Leurs causes principales sont l'éducation rigide s'opposant à la spontanéité biologique et libidinale des enfants, puis la répression de la sexualité des adolescents (BOURLIER 2021 : 18)

Reich est la figure intellectuelle dissidente qui réconcilie la puissance poétique de l'inconscient (principalement la sexualité génitale et le *défolement* du désir, opposés au surmoi), faisant valoir des exigences *biologiques naturelles*³⁹⁾, et la nécessaire organisation politique qui permettra à celle-ci de trouver à se réaliser (Reich est *grosso modo* communiste). Cela correspond, il faut déjà le souligner, au vieux rêve surréaliste de « changer la vie » (Rimbaud) et « transformer le monde » (Marx).

Fourier ensuite, dont toutes les « utopies » consistent à intégrer dans leur fonctionnement deux moteurs principaux : l'attraction passionnée (c'est-à-dire le désir le plus naturel qui soit dans son versant « positif ») et les passions « mauvaises » (à rebours du refoulement donc, permettre le défolement de ces passions généralement condamnées, comme la scatophilie infantine, la passion de l'argent, la gourmandise, etc.). Fourier relève en fait de la tradition libérale française la plus orthodoxe (Bernard de Mandeville, notamment), qui voyait dans les passions, même mauvaises (les « vices

37. Marcuse, « après Reich, le premier qui envisage à nouveau la possibilité de supprimer le refoulement » (BROWN 1960 : 11) ou bien qui envisage « la suppression progressive des entraves mises au développement instinctuel » (ANSALDI 2017 : 5). Son élève précité, Norman Brown, ne dira lui aussi jamais autre chose : « L'essence de la société est le refoulement de l'individu et l'essence de l'individu est le refoulement de lui-même » (BROWN 1960 : 15). Il importe donc, pour Marcuse ou brown, de se débarrasser de ce refoulement.

38. Conrad Detrez, revenant du Brésil, et arrivant à Paris pendant les *événements* de 68 : « Engagé sans trop le vouloir, par distraction, puis me prenant au jeu je m'étais souvent retrouvé dans les meetings, les manifestations avec des garçons et des filles qui m'avaient instruit de la vie et des luttes menées par des personnages mal connus et pour qui le pain donné à tous, même gratuitement, restait amer si, dans le même temps, l'amour, toutes les amours qu'ils désiraient étaient refusées à ceux qui mangeaient. Ces jeunes révoltés, poètes autant que politiques, m'avaient exposé les idées d'un certain Bakounine et d'un certain Fourier » (DETREZ 1978 : 214). La rupture de Detrez avec l'orthodoxie marxiste-léniniste ne tardera plus...

39. Des termes marqués très importants : le « corps » et la « nature ».

privés »), un mobile puissant et stimulant, sans doute le meilleur qui soit, pour l'enrichissement général. Le *désir* premier, originel, ne peut pourtant se contenter d'être brandi en étendard théorique, il doit également s'accompagner (ce sera tout l'objet ou le sujet de nos deux auteurs) de la *jouissance*, qui est la *réalisation effective* du désir. Peu importe que cette réalisation soit retardée, gauchie, embellie, esthétisée éventuellement, elle ne peut pas être frustrée. Ces deux pans d'une *vision du monde* sont à l'œuvre chez nos deux auteurs, et l'influence de Reich et de Fourier maintes fois mise en avant chez Vaneigem en particulier (cf. *infra* VII.1 et X.3).

Les années soixante et septante sont parfois (elles le seront en tout cas dans ce travail) considérées comme les années d'avènement de la soi-disant « liberté sexuelle » (non seulement désirer donc, mais aussi jouir), réduite en fait à la « liberté de *consommation* sexuelle » (ILLOUZ 2020 et ROSZAK 2021). La rupture avec les années cinquante et le début des années soixante, majoritairement imprégnées d'un « ordre normatif réglé », c'est-à-dire des restrictions sexuelles imposées par la famille et la religion, un encadrement des rituels aussi, notamment celui de la « cour amoureuse » et du mariage (ILLOUZ 2020 : 86), est à cet égard totale, au moins en apparence. La « libération » des mœurs cache, ou cacherait, ainsi, derrière un masque progressiste, « [l]a commercialisation de la vie sociale⁴⁰ [visant] à sauver le capitalisme du spectre des marchés saturés » (ILLOUZ 2020 : 94). Cette extension du libéralisme au domaine sexuel (réglé par les compétences, les statuts et les performances des individus) a des effets assez simples à décrire : déni de l'autre (vu comme abstraction interchangeable et objet sexuel, matière pratiquement inerte), affaiblissement des règles de réciprocité, désir autocentré et dissociation de l'activité sexuelle des émotions, des sentiments moraux et des normes sociales (ILLOUZ 2020 : 165–173). Cette idée sera exprimée, très frontalement, par Michel Clouscard : « “L'idéologie du désir” n'aura servi qu'à débloquer les “marchés du désir” entérinés par le Plan Marshall, pour mieux réduire le désir au marché » (CLOUSCARD 2014 : 7). Les années septante sont ainsi *logiquement* les années du *boom* de la pornographie, gigantesque marché mondial, « une des premières marchandises consommées mondialement » (ROSZAK 2021 : 85), puisqu'elle occuperait entre 15 et 35% de la bande passante mondiale et représentait près de 100 milliards de dollars de

40. Le moi, la vie intime, les sentiments, en sus de la sexualité, tous « structurés à partir de la grammaire et de la sémantique du marché » (ILLOUZ 2020 : 174).

chiffre d'affaires en 2006⁴¹ (ROSZAK 2021 : 85–86). L'ouvrage de Romain Roszak, *La séduction de la pornographie*, est précisément l'histoire de cette massification de la pornographie qui est, sans doute, un des effets clairs de Mai 68 (en tant que mouvement large et non pas sporadique, mais révélateur, ou fixateur, de tendances nombreuses en expansion). Roszak en retrace plusieurs temps, mettant au jour un « réseau confus de prescripteurs et de diffuseurs » (ROSZAK 2021 : 100). Les premiers⁴² de ceux-ci seraient les surréalistes, et notamment André Breton⁴³, Louis Aragon et Benjamin Péret (et spécialement leur 1929), qui, « par une synecdoque promise à un bel avenir » (ROSZAK 2021 : 103), assimilent la liberté de publier des écrits et des images obscènes à la liberté tout court. Ensuite, la Beat Generation américaine, qui fait le lien entre Reich (émigré et exilé aux États-Unis) et les surréalistes via l'éditeur franco-américain Maurice Kahane (*alias* Maurice Girodias), installé à Paris et créateur des éditions Olympia Press et des éditions du Chêne, qui diffusent en France Henry Miller, William Burroughs, Gregory Corso, Allen Ginsberg ou Valérie Solanas, tout en publiant, également et entre autres, de nombreux romans érotiques, les premiers numéros de la revue *Critique* de Georges Bataille, les œuvres de Sade,... et, enfin, Herbert Marcuse, qui « pénètre » en France au début des années soixante (*Éros et Civilisation* est traduit en français en 1958) et qui continuera lui aussi (avec d'autres, il faut encore citer le mouvement *yippie* américain de Jerry Rubin et Abbie Hoffman) à creuser le sillon « Wilhelm Reich », dont le succès français est surtout situé après Mai 68 (cf. *infra* X.1). Quoi qu'il en soit, les marchandises pornographiques s'échangent systématiquement, dans un marché relativement ouvert et prévu à cet effet, dès le milieu des années septante (ROSZAK 2021 : 170). Le désir tel qu'il est propagé dans ces marchandises est promis à un bel avenir, si l'on peut dire, figurant assez réalistement les rapports sociaux du néocapitalisme et que Roszak caractérise comme essentiellement *sadiques* (cf. *infra* VI.1), c'est-à-dire au minimum toujours basés sur la souffrance d'autrui. C'est le statut de cette souffrance dans la conscience du sujet à la recherche du plaisir qui va déterminer le degré de sadisme : la minoration (la souffrance

41. C'étaient 60 milliards de dollars quatre ans plus tôt. Internet a bien évidemment fait exploser, si l'on peut dire, le secteur au début des années 2000. Il faut aussi signaler que 90% de la production de contenu *porno* sont détenus par la mafia (ROSZAK 2021 : 86).

42. Certes pas *absolument* les premiers.

43. Celui-ci, cité par Roszak : « Tous les moyens doivent être bons à employer pour ruiner les idées de famille, de patrie, de religion, à commencer par l'arme à longue portée du cynisme sexuel » (ROSZAK 2021 : 103).

d'autrui reste inaperçue, alors qu'elle est la condition de mon plaisir — degré le plus répandu en Occident), l'indifférence ou l'ignorance volontaire (ROSZAK 2021 : 310). Il est en revanche fatal que tout retard à la jouissance, déjà violente en soi (en tant que *fin* recherchée et si l'on veut bien imaginer comment la pornographie participe d'un « façonnage anthropologique » plutôt inédit), mène dès lors à la frustration, voire à l'esprit revancharde⁴⁴. Quelques critiques d'extrême-gauche⁴⁵ se sont attaqués à Sade en tant qu'il annonçait et s'était fait l'apologète du « capitalisme en train de se défaire de toutes les limites traditionnelles » (JAPPE 2012), d'instaurer, dans tous les domaines de la vie humaine, la guerre de tous contre tous et « délivrer inlassablement [ce message] : tout est permis, et tout est permis aux plus forts » (JAPPE 2012). Les Chapitres VI et VII reviendront sur cette figure de Sade et son importance pour Moreau et Vaneigem, qui en revendiquent l'héritage.

3. Une nouvelle ère intellectuelle

Dans un essai de 1985, *Le savoir-vivre intellectuel*, François de Negroni applique cette clé de lecture *libérale-libertaire* au milieu intellectuel français, y ajoute une étude sociologique diachronique (la lutte pour le pouvoir mondain prescriptif avec le milieu artistique, dont le champ littéraire se fait le parfait représentant) et tente d'en dégager à la fois les rôles hégémoniques et les valeurs qui y sont attachées. Il semblait important d'en exposer les idées-forces, afin d'approfondir la situation contextuelle entamée dans ce chapitre. Si le rôle intellectuel joué par Moreau et Vaneigem n'est certes pas de tout premier plan (mais plutôt en second rideau), on verra qu'ils viennent justement se situer dans cette évolution des prescripteurs et de leurs « objets prescrits ».

Selon Negroni, l'ère bourgeoise-industrielle-républicaine, qui débute schématiquement en France en 1848, procède à la construction antinomique de deux stéréotypes, l'« intellectuel » et l'« artiste ». La construction en est achevée selon lui vers 1880. C'est

44. Il ne s'agit pas ici de débattre des bienfaits ou des méfaits de la pornographie, mais de signaler des traces (Sade) et un contexte (économique, sociologique, anthropologique même) nettement influent sur des conditions que d'aucuns (de Pasolini à Houellebecq, même si c'est très complaisamment pour ce dernier) appelleraient une « nouvelle guerre de tous contre tous » (une « guerre civile sexuelle », si on veut, en tant que centre structurant du psychisme occidental soumis au néo-capitalisme). On peut, bien sûr, être opposé à cette vision de la pornographie, ou tout du moins moduler cette critique.

45. Pier-Paolo Pasolini (voir son film *Salò ou les 120 journées de Sodome* en 1975) et Anselm Jappe, notamment. Il faut déjà noter que, selon Moreau, Sade ne pouvait aucunement être associé au nazisme (ou au fascisme, c'est tout le propos du film de Pasolini) ou au stalinisme puisque « [dans un cas comme dans l'autre], c'est l'esprit scientifique qui a présidé à l'holocauste » (MOREAU 1977 : 16).

alors la bourgeoisie, possédant des liens organiques avec ces deux champs stéréotypiques, qui procède à l'administration de leur division dans le mondain (NEGRONI 1985 : 29). À partir de 1880, trois périodes⁴⁶ se succèdent. La première (« le métier de vivre 1880–1930 »), dont les figures emblématiques seraient Émile Durkheim et Henri Bergson dans le camp intellectuel (le camp le plus légitime mais en même temps sans pouvoir mondain, celui-ci appartenant en propre à l'artiste), se caractérise par un ascétisme et une inadaptation au monde du clerc, entièrement voué aux œuvres de l'esprit. L'intellectuel, absent des potins mondains, est voué au « repliement social, à la convivialité corporative, à l'endogamie, à la modernité close des sociétés savantes, des académies, des colloques, des honneurs officiels et des annuaires » (NEGRONI 1985 : 55). La deuxième période (« L'entrée dans la vie 1930–1960 »), voit apparaître le nouveau modèle culturel d'un intellectuel « qui a troqué la solitude aigre du cabinet pour l'épaisse promiscuité du café » (NEGRONI 1985 : 75) et trouve en Sartre sa figure tutélaire. Ce dernier, cumulant « les mœurs de l'artiste et le discours du professeur » (NEGRONI 1985 : 75), suit une trajectoire mondaine exceptionnelle. Descendant au peuple,

il se dessale et se livre aux « travaux pratiques de l'authenticité » : fréquentation des ouvriers d'une usine autogérée près de Porto pour Sartre, marijuana dans une chambre du Plaza avec des bohèmes de Greenwich pour Beauvoir (NEGRONI 1985 : 78).

Prosaïquement, il s'adjoit des valeurs et des signes typiques de pouvoir (de pouvoir *mondain*) : « éthyliste appliqué et opiniâtre » (NEGRONI 1985 : 92), sens de la fête et fiestas médiatisées (le tout exposé dans des journaux intimes), « travail boosté par le dopage (crydrane, orthédrine) » (NEGRONI 1985 : 97),... Le clerc connaît alors une nette ascension mondaine et joue du coude-à-coude avec l'élite artistique (et littéraire⁴⁷). La troisième période (« Vivre pour vivre 1960–1975 ») aura comme représentants

46. En fait quatre, mais cette quatrième (qui commence en 1980), n'a pas d'intérêt ici. Elle consiste en l'avènement des « nouveaux philosophes », devenant à la fois producteurs et prescripteurs des signes mondains (le triomphe de l'intellectuel en somme : il a la toute-puissance de codifier l'ordre du désir), et se caractérise par l'anticommunisme (renové en « antitotalitarisme », notamment chez Bernard-Henri Lévy et André Glucksmann), la réussite commerciale, la dénonciation automandatée des iniquités, l'omniprésence médiatique, l'humanitarisme, la condition historique de donneurs de leçons, le retour critique sur Mai 68 et ses excès hédonistes (repli sur un festif raisonnable, sur un plaisir contrôlé), etc. (NEGRONI 1985 : 171–206).

47. L'époque voit ainsi éclore « une catégorie charnière dont Artaud, Bataille, Blanchot, Caillois, Klossowski, etc., préposés à l'échange des signes et des femmes, représentent les plus beaux fleurons » (NEGRONI : 104)

principaux Edgar Morin, Jean Duvignaud et Georges Lapassade⁴⁸. S’y ressent un « hiatus entre le potentiel de permissivité offert par la société et ce qui se dévoile maintenant comme moralisateur, brimant, frustrant et castrateur dans l’engagement sartrien » (NEGRONI 1985 : 117). Ainsi, « d’abord voué traditionnellement à la spéculation pure, parvenant ensuite avec Sartre à articuler la réflexion et l’action, [l’intellectuel] donne à présent aux actes une valeur souveraine et les charge de sommer la pensée » (NEGRONI 1985 : 118). L’intellectuel, qui se targue « d’opposer l’authenticité du désir à la prolifération des faux besoins » (NEGRONI 1985 : 120), connaît alors une période de décrispation totale⁴⁹ : défonce, extase sexuelle⁵⁰, trances (drogues douces et alcool), pensée magique, règne du tutoiement généralisé, mise en avant du corps vu comme « chaos dionysiaque⁵¹ », passion pour la cuisine et la « bonne bouffe », lutte libertine contre les « blocages » et les interdits,...

En allant au réel, le clerc de la génération précédente [Sartre] accédait progressivement à une reconnaissance du corps, et il faisait de l’apprentissage de la sensualité un moyen dans son combat contre les préjugés et les oppressions. Cette conception est dépassée : le corps est à présent posé et ressenti comme machine désirante, violence, cri, nudité, il constitue sa propre fin, une faim jamais rassasiée (NEGRONI 1985 : 126).

Mais cette pratique du désir peut à l’occasion être contrebalancée par la « mise en scène du désarroi spleenétique, à l’égal de la souffrance des artistes » (NEGRONI 1985 : 148). Se confirme ainsi la percée mondaine de l’intellectuel : « les stars les plus huppées du *show-business*, de la politique et de la culture se produisent dans ses Mémoires » (NEGRONI 1985 : 154–155). L’intellectuel est désormais lui-même une *star* : ses « Cours », ses « Séminaires », déplacent les foules, traduisant son emprise sur

48. Contributeurs à la revue *Arguments*, « qui fut entre 1956 et 1962 le laboratoire de la “nouvelle gauche” à la française » (MARCOLINI 2012 : 140). Cette revue publia notamment *Histoire et conscience de classe* de Georg Lukàcs en 1957, qui devait inspirer durablement Guy Debord. Il aurait fallu citer également Michel Foucault, qui donna lui aussi dans l’hallucination, le psychédéisme et l’extase californiennes (LSD aidant), cf. *Foucault en Californie* de Simeon Wade (Zones, 2021).

49. Negroni cite ainsi Henri Lefebvre, intellectuel à cheval sur les deuxième et troisième périodes (et grand inspirateur de Debord et des situationnistes, notamment pour ses théories sur la « vie quotidienne ») : « Dans une large mesure, je puis dire que mon œuvre, ma seule œuvre, c’est ma vie, mon “vivre”... » (NEGRONI 1985 : 81).

50. Jean Duvignaud en 1976, cité par Negroni : « Qui n’a senti la relation troublante entre l’éros et la parole, entre la sexualité et la pensée, ignore ce qu’est la pensée » (NEGRONI 1985 : 128).

51. Edgar Morin dans son *Journal de Californie*, cité par Negroni : « Danses, musique, amour, foutre, religion, la fête, la grande fête » (NEGRONI 1985 : 142).

les appareils de diffusion culturelle et son omniprésence médiatique. Pourtant, cette intégration mondaine doit faire l'objet d'une mauvaise conscience, voire d'une hypocrisie fondamentale : l'intellectuel devra ainsi s'afficher contre les tabous, les conventions, les répressions bourgeoises, l'ordre étatique, la morale puritaine et l'obscurantisme pour garder (c'est déjà ainsi qu'il l'avait obtenue) son aura subversive (NEGRONI 1985 : 208). Son triomphe, concomitant à l'ascendance des « couches moyennes⁵² », se dote ainsi d'un « discours libertaire », qui « s'organise selon une réciprocité quasi constitutive avec les modèles culturels de rupture et de consommation transgressive que propose à présent l'idéologie du néo-capitalisme⁵³ » (NEGRONI 1985 : 208–209).

4. L'Internationale Situationniste

Même si Marcel Moreau y est étranger, lui qui ne se place certes pas sur le plan d'une pensée « collective », mais plutôt sur celui d'illustres prédécesseurs eux-mêmes isolés, selon le mythe romantique du génie créateur solitaire, il faut bien voir l'importance qu'elle eut pour Raoul Vaneigem, qui en fit partie jusqu'en 1972. Son importance n'est sans doute pas très grande à l'époque (la revue reste tout de même fort confidentielle), mais grandira avec le temps (et avec la légende). Il est intéressant d'en faire une rapide histoire pour en marquer les influences, saisir ici encore un « air du temps » et ajouter ainsi une couche de contexte supplémentaire.

L'IS apparaît dès le début des années cinquante (pas encore sous sa forme achevée, bien sûr), dans l'immédiat après-guerre donc, qui voit en Europe la victoire sur le fascisme, soutenue et permise par les Américains et par les Soviétiques, de la Résistance et l'apparition, en France, d'un CNR (Conseil National de la Résistance) gaullo-communiste. La période est aussi marquée par la fin (relative) de la succession des courants d'avant-garde, le retour du classicisme en poésie (celle issue de la Résistance, honnie par Breton et Péret⁵⁴), l'amorce du déclin de l'existentialisme, la médiocrité des réalismes socialistes (MARCOLINI 2012 : 17–18). L'époque connaît ainsi un « double blocage révolutionnaire » : celui du stalinisme sur le plan politique et celui de la répétition

52. Terme utilisé par Michel Clouscard pour signifier la stratification de la « nouvelle classe moyenne » et stigmatiser leur rôle « tampon » entre la « bourgeoisie » et le « prolétariat ». Negroni reprend ce terme.

53. Processus de mutation des mentalités et des mœurs précisément orchestré par la bourgeoisie (NEGRONI 1985 : 209). Il faudrait relativiser l'unilatéralité de ce mouvement, précisément parce qu'il est relativement consenti.

54. Cf. *Le déshonneur des poètes* de Benjamin Péret, publié en 1945.

stérile avant-gardiste ou de la restauration classique sur le plan artistique (MARCOLINI 2012 : 18–19). Apparaissent alors une multitude de petits courants artistiques marginaux dont le MIBI (Mouvement International pour un Bauhaus Imaginiste⁵⁵) et l'Internationale Lettriste, dont les membres (notamment Guy Debord) pratiquent une poésie « bruitiste » ou « phonétique » et prônent la négativité dadaïste envers le cinéma (jusqu'à la disparition de l'image et du son). Apparaissent également, sur le plan politique, de nombreux mouvements dits d'« ultragauche », c'est-à-dire d'opposition au stalinisme (trotskisme, anarchisme, bordiguisme⁵⁶) voire au léninisme (le « communisme de conseils »), dont *Socialisme ou Barbarie*, qui comptera dans ses rangs des gens comme Cornelius Castoriadis, Claude Lefort, Jean-François Lyotard et Gérard Genette. Ces deux courants, marxisme plus ou moins hétérodoxe et critique de l'art, vont alors en quelque sorte se rejoindre pour former l'IS et dessiner son projet : la construction de « situations », c'est-à-dire la création collective et consciente de moments passionnés⁵⁷ dans lesquels les désirs sont centraux, les « situations n'étant que des champs d'activité temporaire favorables à ces désirs » (MARCOLINI 2012 : 64). Ainsi, par exemple,

[c]e que les situationnistes privilégient dans l'amour, ce n'est certainement pas la fidélité du couple ou la pureté des émotions, mais le *désir*, attaché à une personne donnée à un moment donné, qui résume en lui toutes les formes d'aspiration à une vie plus riche, plus intense (MARCOLINI 2012 : 64).

Le moment est ainsi venu, par et grâce à « l'action dissolvante du développement matériel sur les mœurs anciennes » (MARCOLINI 2012 : 39), de créer de nouveaux comportements, de construire des « styles de vie ». Il faut encore rappeler que la montée de l'avant-garde situationniste a lieu dans un contexte (cf. *supra* IV.1 et IV.2) d'avènement d'une civilisation des loisirs, tout du moins dans l'Occident développé : le projet de l'avant-garde est ainsi de ne rien faire d'utile socialement (les machines s'en chargeront⁵⁸) tout en promouvant des « formes de vie poétiques, attachées à vivre

55. Fondé en 1953 par Asger Jorn, futur membre de l'IS (qui est donc le résultat de la fusion du MIBI et de l'Internationale Lettriste) et membre de Cobra (avec Christian Dotremont et Constant Nieuwenhuys), et dont une des reprises du surréalisme était « l'infléchissement de l'automatisme psychique des surréalistes, jugé idéaliste, vers une spontanéité matérialiste guidée par les désirs » (MARCOLINI 2012 : 21).

56. D'Amedeo Bordiga (1889-1970), dissident du Parti Communiste Italien.

57. Ce qui, d'ailleurs, fait furieusement penser aux « agencements » de Gilles Deleuze (cf. *infra* VII.3).

58. Les situationnistes sont ainsi les grands soutiens de l'automation (permise par la cybernétique, fondée par l'américain Norbert Wiener, et qui aboutira à l'ordinateur et à la micro-informatique), non pas certes

immédiatement et intensément les situations que représentent à distance la poésie ou l'art [voire la philosophie] » (MARCOLINI 2012 : 80).

Vaneigem, qui fréquenta Guy Debord pendant toutes les années soixante au sein de l'IS, a évidemment été nourri des thèses qui aboutiront en 1967 au livre de Debord *La Société du Spectacle*. Ce concept de *spectacle*, d'ailleurs généralement et erronément réduit à la production mass-médiatique télévisuelle⁵⁹, est central dans la vision du monde de Vaneigem. Cette vision du monde, à la fois manichéenne et dialectique (comme cela sera montré *infra*, cf. VI.2), pose en effet le « Spectacle » en tant qu'organisation ennemie à abattre et à dépasser, et le définit à coups de nombreuses périphrases⁶⁰ (ce qui aidera à mieux faire comprendre la *profondeur* du concept) : « absence du pouvoir réel de contrôle », « représentations aliénantes », « images du non-vécu », « désirs engorgés » et « mirages culturels de la réalisation subjective » (DUPUIS-VANEIGEM 1977). Ce règne de la *représentation* (terme polysémique typiquement situationniste) est en effet à la fois à entendre dans le champ culturel⁶¹ (le spectateur y possède ces caractéristiques : non-intervention, passivité, identification, projection, « vie » par procuration) et dans le champ social (le spectateur y fait l'expérience de la pseudo-communication, du rôle aliénant, de la pauvreté de son vécu réel), mais il faut également le faire porter jusque dans la séparation du travailleur avec son produit (le « travail aliéné » marxiste). Debord peut ainsi commencer *La Société du Spectacle* de cette manière (il s'agit de la dernière phrase de sa première thèse) : « Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. » Mais il faudrait également parler du « spectaculaire existentiel », là où la conscience sépare effectivement le sujet du monde. Il serait très facile de citer un Cioran (quoiqu'il soit absolument réactionnaire), par exemple, à ce propos, mais aussi,

à des fins de gouverner l'homme à l'instar des machines automatiques, mais plutôt en ce qu'elle permettrait de libérer l'homme du travail (MARCOLINI 2012 : 195). Avec l'automation, c'est en effet la « promesse » d'être délivré de la malédiction historique d'avoir à travailler qui devient la raison d'être et la justification de tout le système technologique.

59. Même chez certains des lecteurs les plus attentifs de l'IS, tels Jean-Patrick Manchette : « Tout ce qui fait tenir le système, ce sont les dérivatifs. Que ce soit le H, ou plus simplement la soirée que l'individu consacre aux libations et au survoltage. La représentation est le substitut de l'acte » (MANCHETTE 2008 : 344 et 503).

60. Debord l'a défini assez simplement dans ses *Commentaires* : « Ce que le spectacle moderne était [en 1967] déjà essentiellement : le règne autocratique de l'économie marchande ayant accédé à un statut de souveraineté irresponsable, et l'ensemble des nouvelles techniques de gouvernement qui accompagnent ce règne » (DEBORD 1992 : 14).

61. « Le vécu a moins d'importance que sa représentation, que son image : toute l'aliénation de la vie par la culture est là » (DUPUIS-VANEIGEM 1977 : 113).

dans un cadre moins ontologique que contextuellement déterminé par la technologie, un *suivant* du situationnisme et de Debord (le Debord « deuxième manière » des années quatre-vingts, qui porte une critique plus ou moins opposée au règne de la *technique*), Jaime Semprun :

Nous ne participons plus de la vie obscure des lieux, des paysages et des formes de la nature : les sensations qu'ils nous procurent sont éventuellement esthétiques, lorsque nous nous avisons qu'ils méritent la photographie, mais nous restent toujours de quelque façon extérieures (SEMPRUN 2005 : 78).

C'est ce « spectaculaire existentiel » qui est également combattu par un proche du surréalisme, René Daumal, qui dénonçait la « pensée séparée du corps, désincarnée et analytique : un sujet autonome et rationnel surplombant ses objets dévitalisés » (DAUMAL 2018 : 10) et définissait son projet *éthique* de la manière suivante : « Le fait de vouloir en finir avec cette coupure entre l'esprit et le corps, entre ce qu'on pense et ce qu'on vit n'est pas tant un décret, qu'un tournant, et une aventure » (DAUMAL 2018 : 12). On verra que ce projet éthique est au cœur des propos de Vaneigem, sans aucun doute, mais aussi de Moreau.

Quoi qu'il en soit, la jonction de l'IS avec le mouvement ouvrier (d'avant-garde) ne se fera jamais vraiment, malgré la « purge » des éléments trop purement « artistes » (Asger Jorn au premier chef, mais aussi Giuseppe Pinot-Gallizio) de l'IS dès 1961 et malgré les tentatives de rapprochement tentées notamment lors de la grande⁶² grève générale de l'hiver 1960–1961 en Belgique. L'IS sera opposée durant les années 60 au « gauchisme » et à ses variantes, souventes fois moquées, du maoïsme et du castrisme (cf. les détournements de films de René Riesel, comme *La dialectique peut-elle casser des briques ?*). L'opposition au communisme (et au marxisme) orthodoxes est une autre caractéristique de l'IS⁶³. Les éditions Champ Libre, créées par Gérard Lebovici en 1969, en proie par ailleurs à l'influence de Gérard Guégan puis de Guy Debord, seront l'incarnation éditoriale du « succès » des idées situationnistes et de leur

62. « 1 mois entier, 1 million de travailleurs. Certaines régions comme le Borinage connaissent même une situation quasi-insurrectionnelle » (MARCOLINI 2012 : 134–135).

63. Mais aussi de Moreau qui met exemplairement en scène dans son roman *Julie ou la dissolution* (1971) deux figures opposées de la « révolution » (en préférant bien sûr la deuxième) : la révolution marxiste de la syndicaliste Yvette et la révolution du défolement pulsionnel de Julie. On pourrait encore y relever des références à Bakounine et à Voline, deux penseurs anarchistes s'étant opposés respectivement à Marx et aux Soviets léninistes.

anticommunisme⁶⁴. Le parallèle anticommuniste avec les surréalistes (Breton et ses suiveurs, en tout cas) est assez clair comme le montre *Le Surréalisme contre la Révolution* de Roger Vailland, qui le dénonce ouvertement, démarquant d'ailleurs significativement le titre de la revue surréaliste *Le Surréalisme au service de la Révolution* (cf. *infra* V).

64. Sur les 230 livres publiés par Champ Libre, il faut citer, sur cette ligne « marxienne », « anarcho-communiste » ou communiste de conseils, tout à fait antistalinienne : le tout premier livre de la maison, le « best-seller » antistalinien de Nikita KHROUCHTCHEV *Rapport Secret sur Staline au XX^e Congrès du P.C. Soviétique* (1970); le grand classique antimaoïste de Simon LEYS (alias Pierre Ryckmans) *Les Habits neufs du Président Mao* (1971); Boris PILNIAK, *Conte de la lune non-éteinte* (1972); Bruno RIZZI, *L'U.R.S.S. : Collectivisme bureaucratique. La bureaucratisation du monde* (1977); Ante CILINGA, *Dix ans au pays du mensonge déconcertant* (1977); Boris SOUVARINE, *Aperçu historique du bolchevisme* (1978); Walter G. KRIVITSKY, *J'étais un agent de Staline* (1979) et Boris SOUVARINE encore, *Autour du Congrès de tours* (1981). Les éditions Ivrea, qui reprendront les éditions Champ Libre à la suite de l'assassinat de Gérard Lebovici en 1984, continueront à publier des ouvrages de cette veine.

V. UN HÉRITAGE SURREALISTE

Ce chapitre va s'occuper d'établir la filiation, à la fois revendiquée et indirecte, entre le surréalisme et l'idéologie de Marcel Moreau et Raoul Vaneigem, en remontant d'ailleurs aux sources romantiques de cette filiation continuée. Cet héritage est capital pour bien saisir les implications éthiques du projet essentiel des deux auteurs, et donc le déplacement du lieu de la littérature qu'ils opèrent, voire leur aspiration à sa complète désintégration.

1. Du romantisme et du surréalisme chez Moreau et Vaneigem

Michaël Löwy et Robert Sayre (cf. *supra* III.2) font remonter le romantisme à une opposition à la modernité capitaliste et l'identifient (le font perdurer) encore au XX^e siècle (les surréalistes¹, entre autres) et jusqu'à nos jours. Marcel Moreau et Raoul Vaneigem sont en ce sens eux aussi des romantiques, c'est-à-dire qu'ils relèvent de cette opposition « primitive ». Cette opposition étant structurante (et il ne s'agit généralement pas d'une opposition pacifique, mais bien d'une véritable lutte), des « valeurs positives » et des « valeurs négatives », relevant typiquement de ces oppositions romantiques, seront relevées chez Moreau et Vaneigem (cf. *infra* VI.2). Il faut déjà en relever certaines, certes encore très générales, mais qui se verront développées dans les chapitres suivants. D'abord la valeur positive de la *subjectivité*, ou plus précisément de ce que Georg Simmel appelle l'« individualisme qualitatif », soit « le caractère unique et incomparable de chaque personnalité » (LÖWY et SAYRE 2005 : 41). Autre trait distinctif et typiquement romantique (bien qu'ambivalent, puisqu'il peut être à la fois prospectif ou rétrospectif), la *nostalgie*, c'est-à-dire la référence (ou la croyance) en un *Âge d'Or*. Cette nostalgie peut prendre plusieurs voies² : soit la voie réactionnaire « traditionnelle » (le monde d'avant la Révolution Française, le monde unitaire monarchique, le monde de l'Ordre, le

-
1. « De tous les mouvements d'avant-garde du XX^e siècle, le *surréalisme* est sans doute celui qui a porté à sa plus haute expression l'aspiration romantique à réenchanter le monde. Il est aussi celui qui a incarné de la façon la plus radicale la dimension révolutionnaire du romantisme » (LÖWY et SAYRE 2005 : 216).
 2. Ces « voies » nostalgiques sont toujours pertinentes et valables aujourd'hui : Houellebecq par exemple cumule la voie du retour à l'Ordre (il ne cache pas son regret d'une Autorité perdue) et celle de la régression (dans ses poésies notamment).

monde de la Verticalité, le temps du Père, le monde d'avant la Révolution Industrielle, un anticapitalisme passéiste ou médiéval, un temps d'avant le règne de la bourgeoisie, une Athènes ou une Florence mythiques...); soit la voie « régressiste » (le retour à un temps primitif indistinct, à un état préconscient, au fœtus³); soit la voie « utopiste » ou « révolutionnaire » (l'Âge d'Or possiblement recréé dans le futur, voire dans le futur très immédiat, ici et maintenant, tout de suite). Cette dernière voie est clairement celle de Vaneigem. Selon lui, la société tout entière est à la recherche d'un « liant » unitaire, d'un « mythe ancien irrémédiablement perdu et toujours recherché » (VANEIGEM 1972 : 12), et cet « unitarisme » doit être le fait d'une révolution collective (soit peu ou prou la position des surréalistes). Cette réaction romantique est en même temps « une réaction contre l'abstraction et en faveur de l'organisme sensuel complet, le corps humain » (BROWN 1960 : 373). Marcel Moreau, qui partage cette aversion pour l'abstraction, ne croit certes pas à la solution collective, et relèverait plutôt de la première voie, une sorte de « réactionnariat » barbare, primitif, aristocratique et criminel (en effet basé sur le Corps) :

Sommairement, on peut dire que ceux qui croient que l'unité de l'homme est à ses commencements fous sont des démesurés, et que ceux qui la cherchent en avant d'eux, dans des avenir égaux, sont des mesurés (*Chant* : 61).

Différence de taille, donc, qu'il convient de signaler dès à présent : leur anticapitalisme, s'il peut parfois connaître certaines intersections, est très différent.

Du côté des valeurs négatives cette fois, la modernité capitaliste, toujours selon Löwy et Sayre, est identifiée par cinq caractéristiques principales, caractéristiques auxquelles tout romantique s'oppose : le désenchantement du monde, la quantification du monde (ou « esprit de calcul rationnel »), la mécanisation du monde, l'abstraction rationaliste et la dissolution des liens sociaux (ou la « communauté perdue »). L'opposition à tous ces traits se retrouvera, à des degrés divers, à la fois chez les surréalistes et chez Moreau et Vaneigem (cf. *infra* VI.2.2). Derrière les rodomontades staliniennes (cf. *supra* IV.4) de

3. « C'était mieux Adam », pour en résumer plaisamment la teneur. Ce serait le cas, typiquement, de Cioran, mais aussi de nombreux hérétiques, dont les Frères du Libre Esprit (Vaneigem, comme par hasard, écrira un livre à leur sujet, paru en 1986 et réédité en 2005, *Le Mouvement du Libre-Esprit*). Il faut citer, comme théoricien de cette voie, Sándor Ferenczi et son « mouvement régressif thalassal » (BROWN 1960 : 280) qui ramène le désir sexuel et sa jouissance orgastique à une nostalgie de la vie intra-utérine et aquatique des origines (cf. *Thalassa. Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, édité et réédité en français aux éditions Payot).

Roger Vailland (les reproches adressés au surréalisme dans son pamphlet précité le sont au nom de l'orthodoxie du PCF), il faut reconnaître une certaine lucidité du jugement, et nombre de traits (déjà mentionnés chez Löwy et Sayre) que l'on a déjà trouvés et que l'on retrouvera, à nouveau, chez Marcel Moreau et Raoul Vaneigem : favorisation de la révolte plutôt que de la Révolution ; érection de l'irrespect en système ; repli final sur des positions artistiques privées et intérieures ; universelle dérision de tout ; marginalité⁴ affichée ; inutilité sociale revendiquée ; culte de l'enfance (« La pureté, apanage exclusif de l'enfant, de l'adolescent et du primitif » (VAILLAND 2007 : 77)) ; opposition au rationalisme et au machinisme ; mise en avant du désir comme clé⁵ qui ouvrira toutes les portes (et notamment celle de la libération des mœurs) ; détestation des penseurs de système⁶ ; culte de l'aventure⁷ ; anti-intellectualisme affiché et revendiqué.

Outre la typologie critique établie par Vailland, plutôt utile, et qui confirme les traits déjà dégagés (pour le romantisme, certes) par Löwy et Sayre, il faut encore mentionner plusieurs autres traits caractéristiques. D'abord la fascination pour le lumpenprolétariat⁸, c'est-à-dire, très grossièrement, les « classes dangereuses » (voleurs, bandits, meurtriers, déserteurs, fugueurs mineurs, etc.), lieu commun du romantisme au surréalisme, en passant même par le symbolisme (entendu au sens large, de Jean Lorrain à Georges Eekhoud par exemple, cf. *Voyous de velours*). Cette fascination entraîne à leur

-
4. Dans les années 60, « [l]es nouveaux héros sont des marginaux. [...] Le hors-la-loi, le voyou, le délinquant inspirent autant les rockers américains imitant Marlon Brando que les anarcho-situationnistes français célébrant la mémoire de Cartouche et de la bande à Bonnot » (GALLUZZO 2023 : 212). Les éditions Champ Libre (à ce moment devenues les éditions Gérard Lebovici) publieront en 1984 (deuxième édition, après celle de Jean-Claude Lattès en 1977) *L'instinct de mort* de Jacques Mesrine, figure mythique du « voyou révolté ».
 5. Interview d'André Breton dans le *Figaro* du 12 octobre 1946 : « – Est-ce sur le désir que vous appuyez l'action ? – AB : Le désir, oui, toujours. C'est à lui seul que nous puissions nous en remettre comme au grand porteur de clés [...] Même sous l'aspect éperdu qu'il revêt chez Sade, nous reconnaissons pour l'honorer à sa grandeur le désir pleinement *dignifié*. – Pouvez-vous fonder là-dessus une morale ? – AB : Oui, du moins dans une autre société conçue précisément en fonction de cette certitude que toutes les passions sont bonnes » (VAILLAND 2007 : 44–46).
 6. Il faut tout de même en remarquer la relativité : Hegel et Marx sont assez prisés des surréalistes et des situationnistes (donc de Vaneigem, mais le chapitre VI montrera tout de même la préférence accordée aux penseurs dits « antisystème »).
 7. « Aventurisme petit-bourgeois » sous la plume de Vailland, bien entendu. « Les surréalistes furent tentés par le combat communiste comme les enfants sont tentés par les métiers héroïques (ou qu'ils imaginent tels), par les *combats* du marin, de l'aviateur, du chauffeur de locomotive » (VAILLAND 2007 : 87–88).
 8. En lien bien sûr avec la « marginalité affichée » déjà dénoncée par Vailland. Il s'agit par ailleurs aussi d'un trait assumé par les freudo-marxistes, tel Marcuse, qui ne croyait plus dans le potentiel révolutionnaire du prolétariat et fondait ses espoirs de « révolution » sur les déclassés.

fréquentation (cafés, caboulots, personnages hauts en couleurs⁹) et à leur consécration en tant que « modèles éthiques » (même si ceux-ci restent toujours inaccessibles en pratique, puisque l'« inculture » est avant tout une posture). Ensuite, la « Femme » ontologique, vue comme la « grande prêtresse dionysienne des excès » (VAN ROSSOM 2004 : 49) et l'érotisme, « l'acte subversif par excellence » (VAN ROSSOM 2004 : 70)¹⁰, qui constituent les deux piliers de la vision « révolutionnaire » de la sexualité romantico-surréaliste. Le *scandalisme* plus ou moins canularique est également une habitude ou une revendication (il est plus « sérieux » chez les surréalistes), même s'il faut, pour sa version situationniste (lettres d'insultes, changements des noms de rue dans un sens « révolutionnaire », remise sur pied de la statue de Charles Fourier), plutôt y reconnaître une influence des membres belges de la revue *Les Lèvres Nues*. C'est Debord d'ailleurs qui est encore la meilleure preuve de cette proximité des surréalistes et des situationnistes, puisqu'il fit littéralement le lien entre les deux en fréquentant les surréalistes belges actifs dans cette fameuse revue *Les Lèvres Nues* (Marcel Mariën, Paul Nougé entre autres, avec qui Debord correspondit¹¹). Parallèlement à cette revue (publiée de 1954 à 1958 à Bruxelles), Debord est actif avec la revue *Potlatch* (1954–1957) avant de s'investir totalement dans la revue *Internationale Situationniste* à partir de 1958. Paul Nougé, c'est une hypothèse assumée, aurait, par certains de ses écrits (*La Poésie transfigurée*, *La Solution de continuité* et *Notes sur la poésie* (NOUGÉ 1995 : 189–193)), inspiré la pensée de Debord (et donc celle de l'IS, et donc celle de Vaneigem) sur le sujet de la dialectique *art-vie* et de son dépassement. Dans *La Solution de continuité*, par exemple, Nougé avance son idée centrale, celle de l'« action », seule possibilité de connaissance, seule manière d'être (voire d'exister) :

Mais on peut supposer des esprits qui placent l'essentiel dans l'activité, qui n'imaginent comme fondement, comme ressort de leurs démarches que cette possibilité de l'action, ce désir de l'action, cette volonté de l'action. Pour eux l'action est la condition essentielle de la « vie ». Il s'agit de vivre – donc d'agir. J'agis – donc je suis (NOUGÉ 1995 : 39).

9. Par exemple Alexander Trocchi pour les situationnistes.

10. Ou bien : « les enjeux proprement révolutionnaires de l'érotisme » (VAN ROSSOM 2004 : 74).

11. « Nougé, Mariën et Debord furent d'accord au moins sur un point : littérature et esthétique ne sont rien si elles ne se confondent pas avec le ferme projet de changer, dans un même mouvement, le monde et le moi » (SCHMITT 2016 : 27).

L'opposition entre les surréalismes belge (variante bruxelloise) et français serait peut-être d'ailleurs à relativiser, et elle peut aussi avoir été utilisée par Debord plus tard pour se démarquer de son principal opposant sur la scène avant-gardiste¹² (le surréalisme de Breton¹³), tout en prenant soin de se débarrasser de ces sources nougésiennes¹⁴. Dans *La Poésie transfigurée*, défendant *Front Rouge* et Aragon (contre Breton qui se repliait sur le terrain de la liberté de l'art pour peu qu'il se contente de *n'être que de l'art*), Nougé attaque la contemplation esthétique et promeut l'action politique (la poésie vraiment subversive serait donc bien une *action* politique, un moyen d'intervention révolutionnaire, sans qu'elle soit dans la ligne d'un quelconque parti d'ailleurs). Un pas est encore franchi dans *Notes sur la Poésie* :

Il n'est pas de moyens qui puissent aider à cet accomplissement [l'accomplissement de l'homme et de l'univers] et qui ne se confondent avec l'action et l'aventure. L'expérience poétique ne saurait être sans risque et sans danger (Nougé 1995 : 193).

Plus qu'un moyen d'intervention il s'agit ici de hisser la poésie jusqu'à la vie (la *réalité*), d'en faire une « poésie de l'expérience ». Cette science expérimentale qui rapproche « engagement de l'être et goût du risque » fait tout de même fort penser à la création de situations promues par les situationnistes à partir de 1957. De fait, les lettristes rencontrèrent Nougé à Paris en 1954 et Marcel Mariën envoya à Debord les écrits de Nougé¹⁵ cette même année.

Autre point commun entre les surréalistes et les situationnistes, l'activité de « prescripteurs de lecture ». Ceux-ci sont de grands *exhumateurs* (notamment de Lautréamont, Rimbaud, Georges Darien, Sade etc.) et des faiseurs d'opinion dont les prescriptions trouveront à se publier dans quelques maisons d'édition « spécialisées »¹⁶. Les situationnistes prendront le relais dès après 1968, avec la maison d'édition Champ

12. Cf. DUWA, Jérôme. 2008. *Surréalistes et situationnistes, vies parallèles*, Paris : Éditions Dilecta.

13. Breton, grand manitou de l'avant-garde surréaliste, qui devait mourir en 1966, est l'homme à abattre (le mâle dominant vieillissant, le *père*) pour la nouvelle avant-garde : les situationnistes s'y emploieront notablement, via de nombreuses attaques directes dès l'Internationale Lettriste (Debord, au début des années cinquante : « Nous porterons plus loin la libération éthique de Breton » (MARCOLINI 2012 : 104)). Les situationnistes feront d'ailleurs de même avec Henri Lefebvre, leur « maître à penser », en 1963. Tactique, en ce qui concerne Debord, qui vise à la fois à faire place nette pour les « jeunes » et à attaquer le Breton du monde de l'art et ses dépendances pour le dépasser sur son propre terrain.

14. Sous le prétexte de stalinisme.

15. Inédits encore en France, et sans doute quasiment inconnus à cette époque.

16. Qu'on pense seulement à Jean-Jacques Pauvert et Éric Losfeld.

Libre, déjà mentionnée, qui permet de sortir de l'oubli des « classiques de la subversion » (relativement anarchistes) : Zo d'Axa, Anselme Bellegarrigue, Ernest Coeurderoy, Georges Darien (pour le recueil de ses articles dans *L'Ennemi du Peuple*¹⁷), Joseph Déjacque, les œuvres complètes de Mikhaïl Bakounine, le marxisme théorique hétérodoxe (Anton Pannekoek, Karl Korsch), l'anti-stalinisme (cf. *infra*, IV.4 note 62), la stratégie militaire (Napoléon et Clausewitz, mais aussi la Fraction Armée Rouge) et Guy Debord¹⁸, bien sûr, qui se voit ainsi dument et durablement exposé.

Outre toutes ces lignes parallèles¹⁹, Moreau et Vaneigem sont justement revenus sur le surréalisme dans deux essais parus dans les années septante. C'est ici le lieu, et le moment, d'exposer ce rapport (cet « héritage assumé » donc) en le clarifiant. Marcel Moreau, dans un ouvrage intitulé *Les arts viscéraux* (1975), consacre une vingtaine de pages (son premier chapitre) au « Suranné surréalisme », comme il l'appelle (titre significatif, qui, d'emblée, traduit une dette et oblige à un dépassement). Les reproches et critiques principaux s'énumèrent comme suit : le surréalisme « était de toute façon trop cultivé » (MOREAU 1975 : 12), pas assez dionysiaque (« Il souffrit d'une grande pénurie d'entrailles » (MOREAU 1975 : 13)), trop frivole ou pas assez sérieux (simple recherche « d'étrangeté déridante » (MOREAU 1975 : 17)). Moreau ne renie pourtant pas le surréalisme, puisqu'il en confirme à la fois l'ennemi (le réalisme, cette « malédiction du banal » (MOREAU 1975 : 16)), et l'origine (le désir²⁰). Le dépassement du surréalisme que Moreau propose est appelé « viscéralisme », c'est-à-dire la « restauration sauvage de notre identité » (MOREAU 1975 : 28), l'« accord soudainement parfait entre le désir le plus violent et les formes orgiastiques surgies pour lui donner un sens » (MOREAU 1975 : 14). Dès lors, pour Moreau, la littérature (ou plutôt le langage, le *style*), chose respectée et

17. Le roman de Darien *Le Voleur*, publié dans l'indifférence quasi-générale en 1897 chez Stock, verra un gros travail de promotion surréaliste pour sa réédition chez Pauvert en 1955 : préface d'André Breton (« Darien le maudit ») et article de Benjamin Péret dans *Arts* (11–17 mai 1955). Il a été réédité plusieurs fois par Gallimard dans la collection « Folio Classique ».

18. Champ Libre publiera de Debord *La Société du Spectacle* (2^e édition, 1971), *La Véritable Scission dans l'Internationale* (1972) et ses *Œuvres cinématographiques complètes* (1978).

19. Il aura pu sembler que cela en excluait d'autant mieux Moreau qu'il n'est pas un proche de l'IS et donc que cela le met à l'écart de certains traits (ce qui est vrai, dans une certaine mesure) mais on verra ci-après et dans le chapitre VI que ce n'est pas tout à fait le cas.

20. Un désir « offensif » chez Moreau cependant, lui qui reproche aux surréalistes à la fois leur nature joueuse (éloge du cocasse, de l'imprévu, du rêve, du merveilleux, du reflux sur le songe) et leur « crainte du monde redoutable du désir » (MOREAU 1975 : 21). « [Le surréalisme] fut une aubaine pour les natures inconsistantes, celles-là mêmes auxquelles il importe de jouer, de jongler, quand c'est au viol et à l'orgie que nous invite l'état de la société » (MOREAU 1975 : 17).

respectable, devrait être à la fois le moyen et la fin de ce déploiement du désir. Tentative ambiguë de mettre fin à l’embargo surréaliste sur la réalisation de ces fameux désirs, puisqu’elle est elle-même *toujours-déjà* un repli sur l’écriture²¹. Moreau persiste cependant à radicaliser le surréalisme vers la vie en niant l’existence naturelle du rêve (« [...] j’ai l’impression, oui, que les primitifs ne rêvaient pas » (MOREAU 1975 : 22)) et en en dénonçant le repli confortable et bourgeois (« Le surréalisme a réduit la portée du désir, il l’a en quelque sorte amolli en l’appariant au rêve » (MOREAU 1975 : 24)). Il semble difficile d’être plus clair que dans l’appel impératif par lequel Moreau termine son chapitre, qui exprime définitivement ce qui est le cœur même de son projet :

Le surréalisme doit donc être dépassé avec rage et confiance. Il ne répond plus à l’appel des nouvelles énergies. C’est que des signes péremptoires d’une tout autre revendication apparaissent un peu partout. La palpitation irrationnelle des jeunes en est un. La mise en question de la culture et du savoir s’articulant sur de farouches redécouvertes du corps en est une autre (MOREAU 1975 : 30).

Raoul Vaneigem, dans son *Histoire désinvolte du surréalisme* (écrite en 1970, tandis qu’il fait toujours partie de l’IS, et publiée en 1977, sous pseudonyme), fait le bilan d’une aventure surréaliste qui aura fortement influencé son propre parcours intellectuel. Tout comme chez Moreau, les critiques pleuvent. Ainsi, par exemple, si les surréalistes défendirent bel et bien Violette Nozières la parricide, dans laquelle ils voyaient le symbole de la résistance à l’oppression familiale, Vaneigem s’étonne du silence autour des Sœurs Papin (réalisatrices *in vivo*, selon lui, des *Conseils aux domestiques* de Jonathan Swift, puisqu’elles avaient tué leur maîtresse de maison et sa fille). Le surréalisme aurait dû également baser son projet sur la « tristesse de la vie quotidienne » (DUPUIS-VANEIGEM 1977 : 50). Nombre d’entre eux également se sont cantonnés à la littérature : « Ces révolutionnaires de cœur n’auront fait que des coups d’État dans le royaume de l’esprit » (DUPUIS-VANEIGEM 1977 : 66). Comme chez Moreau²², et de

21. « [...] c’est des sueurs et des halètements d’un style obsédé de beauté, procédant par accélérations brutales et répétées dans les voies du Vrai, du Beau, de l’Absolu, que je fais partir toute révolution verbale » (MOREAU 1975 : 20).

22. Marcel Moreau : « Le rêve, je m’en méfie en tant qu’il est situation subie, non produit de la volonté, son objet pouvant être “cultivé”, “accru”, “enragé” au moment où je le reçois. [...] Il entend m’informer de mon inconscient mais, sur celui-ci, je préfère agir, peser de toute ma force éveillée, débridée. Le surréaliste prétend traduire une richesse scandaleuse du rêve. Mais ce rêve-là m’importe peu au regard du désir déployé, aveuglant de puissance (*Les Arts viscéraux*) » (GODIN 1988 : 514).

manière tout à fait logique d'ailleurs, on retrouve la critique du rêve, vu comme « repli spectaculaire » :

On [les surréalistes] se contente de puiser dans le rêve le renouvellement des jeux d'images sans s'apercevoir que c'est là une façon autre de le récupérer au profit des mécanismes dominants du mensonge et de fascination (cf. ce qu'en tirent la publicité et les fabricants de « majorité silencieuse ») (DUPUIS-VANEIGEM 1977 : 80).

Cette récupération est d'ailleurs tout à fait normale et logique, puisque le surréalisme, « passif dans les luttes réelles, admettait la hiérarchie et était d'essence *culturelle* » (DUPUIS-VANEIGEM 1977 : 101–102). La posture radicale de Vaneigem l'amène même à accuser André Breton d'avoir travaillé, involontairement certes, pour le pouvoir²³ :

[...] décréter que « les mots jouent, les mots font l'amour » revient, sous le prétexte illusoire de combattre la langue du pouvoir, à le renouveler, à le moderniser, à lui donner une nouvelle apparence de vie (DUPUIS-VANEIGEM 1977 : 109).

Le repli final des surréalistes *bretonisants* vers le mysticisme, l'ésotérisme, l'hermétisme (le monde fumeux et imaginaire du rêve, de la vie intérieure ; les critiques de Vaneigem rejoignent celles de Moreau²⁴) est également stigmatisé. Vaneigem, plutôt qu'à un dépassement strict, en appelle dès lors plutôt à la poursuite « logique » du projet porté par certains surréalistes (sa continuation persévérante, si l'on préfère) : « Les surréalistes, certains du moins, avaient compris que le seul dépassement valable de l'art était dans le vécu : une œuvre qu'aucune idéologie ne récupère dans la cohérence de son mensonge » (*Traité* : 149). Si le surréalisme « collecte et vulgarise les grandes espérances sans découvrir que sont déjà présentes leurs conditions de réalisation » (DUPUIS-VANEIGEM 1977 : 15), rien n'empêche de les pousser à bout. Il cite ainsi les grands inspirateurs du surréalisme, « tous ceux dont l'œuvre appelle à son propre dépassement dans la vie » (DUPUIS-VANEIGEM 1977 : 17) : Sade, Lautréamont, Fourier, Marx. Il cite également ceux des surréalistes qui ont porté ce « projet de réalisation pratique », et notamment Benjamin Péret²⁵. Il s'agirait donc de reprendre le projet surréaliste *politisé*

23. Exactement le reproche qui pourra être fait à Vaneigem et aux situationnistes (cf. *infra* VII.2).

24. Ce sont celles déjà que l'on peut lire dans le n° 2 de décembre 1958 de la revue *Internationale Situationniste* : « Le rôle du rêve que les surréalistes ont tant vanté est de permettre de continuer à dormir ».

25. Notamment pour son *Je ne mange pas de ce pain-là* (1936), « où la poésie cherche véritablement sa pratique, en incitant à la liquidation de l'armée, de la police, des prêtres, des patrons, de l'argent, du travail et de toutes les autres forces d'abrutissement » (DUPUIS-VANEIGEM 1977 : 40).

et de résoudre enfin le « problème de l'homme total et de sa réalisation dans le règne de la liberté » (DUPUIS-VANEIGEM 1977 : 159).

2. La critique de Queneau

Il paraît intéressant d'exposer ici la critique que Raymond Queneau adressa aux surréalistes (plutôt indirectement, en fait²⁶), pour deux raisons. La première est que Queneau joua un grand rôle (cf. *supra* II.2) dans la publication du *Traité* (alors qu'il y était sévèrement attaqué d'ailleurs, notamment au travers des insultes de Vaneigem sur la « secte des pataphysiciens », cf. *infra* VII.4) et la seconde, paradoxale, qui tient dans la question suivante : pourquoi Queneau a-t-il fait publier un auteur « voyou » ailleurs dénoncé ? Ce paradoxe est également tangible dans l'attitude de Paulhan, qui promeut effectivement une rhétorique assumée, un langage commun (donc fait de lieux communs) à rebours des « terroristes » (dont indubitablement Moreau fait partie, cf. *infra* VI)²⁷. Ce que Queneau dénonce dans le « voyoutisme » surréaliste (le « surréalisme scandaleux », comme il l'appelle), c'est une attitude d'origine petite-bourgeoise²⁸ assimilable au... nazisme²⁹. Il importe de le citer *in extenso* :

Il nous [Queneau et les surréalistes] paraissait extrêmement recommandable — pourquoi le cacher ? — de bousculer les mutilés, de cracher sur les bébés, quant aux femmes enceintes et aux curés... On comprend bien évidemment que c'était là réactions prétendument *légitimes* (je souligne *légitimes*) contre l'exploitation bourgeoise d'une sensibilité bêtasse créée par elle — la bourgeoisie — pour voiler les drames plus graves, plus essentiels. Mais comment discerner cela [le surréalisme voyou, dont Queneau énumère tous les « faits d'armes » proprement scandaleux] des pitreries, tortures, extravagances hitlériennes ? (QUENEAU 1992 : 5).

26. Queneau « autocensurera » en effet son article « Philosophes et voyous » en retirant les critiques vraiment trop violentes envers les surréalistes.

27. Parfois très proche des positions de Paulhan, Queneau en dénonce pourtant le soutien à Sade (étonnant d'ailleurs, il est vrai) : « Mais chaque fois qu'ensuite [après les justifications bien tournées de Nadeau, Heine, Lely, Paulhan] l'on retourne au texte [*Les 120 journées de Sodome*], on ne peut tout bêtement qu'y retrouver la structure prophétisée du nazisme » (QUENEAU 1992 : 5).

28. Des cadets de la bourgeoisie en rupture de ban, qui consomment sans produire et qui se font prescripteurs des modes pour les « couches moyennes » (CLOUSCARD 2014 et 2017).

29. L'article est écrit en 1939-1940. Le régime nazi n'a pas encore fait montre de toutes les horreurs dont il était capable.

De même Queneau n'hésitera pas, d'après l'expérience, à qualifier le fameux acte surréaliste le plus simple³⁰ d'« acte SS » (QUENEAU 1992 : 4). Outre cette légèreté petite-bourgeoise (voire bourgeoise tout court), et surtout *criminelle*³¹, dont on peut trouver exagéré le rapprochement avec le nazisme (d'un peu loin sans doute on les qualifierait plutôt de canulars, ou de potaches), Queneau cherche à atteindre une cible plus profonde : le soutien effectif aux voyous historiques et contemporains (Sade, Gilles de Rais, Violette Nozières, etc.) et les pratiques voyoutes des surréalistes (à un degré moindre) sont encore plus intolérables parce qu'ils sont le fait d'une expression esthétique (et donc fictive) qui prône leur réalisation (« Les charniers complètent les philosophies, si désagréable que cela puisse être » (QUENEAU 1965 : 216)). En d'autres mots : une pose dangereuse. C'est cette pose, d'apparence ultraradicale, que Queneau qualifie de « voyoute » et que l'on appellera « terroriste ».

30. Celui qui « consiste, revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule » (BRETON 1979 : 78).

31. Velléité criminelle dont l'intertexte surréaliste est très clair pour Moreau dans *La Terre infestée d'hommes* : « Je ne rêvais d'autre issue à mon désespoir que mon irruption soudaine dans une salle de rédaction où, muni d'un lance-flammes, j'arroserais de feu jusqu'à la destruction complète le nid des serveurs véreux de l'anti-poésie » (GODIN 2012 : 517). Le même fantasme se retrouvera dans *Le Chant des Paroxysmes*.

VI. UNE PAROLE PAMPHLÉTAIRE *TERRORISTE*

Dans ce chapitre seront présentées les différentes facettes de l'arsenal rhétorique mis en œuvre par Marcel Moreau et Raoul Vaneigem. Il s'agira tout d'abord, en lien avec le chapitre précédent, de cerner le point principal de cette stratégie rhétorique (consciente ou inconsciente, peu importe), l'*intertextualité*. Ensuite, les deux œuvres se verront analysées en fonction de trois catégories utilisées par Angenot (ANGENOT 1982) pour définir et caractériser la « parole pamphlétaire » (« Thématique et Sémantique », « Topique » et « Rhétorique »). Ces catégories seront présentées théoriquement et largement illustrées. Dans ces catégories ne seront utilisés que les points saillants répondant à ces deux critères *en même temps* : le rattachement typique à la parole pamphlétaire et l'importance significative relativement aux deux ouvrages étudiés. Chacun de ces points saillants se verra exemplifié et justifié par des citations, valant « échantillon signifiant ». Il ne s'agissait certes pas ici de prétendre à l'exhaustivité, mais d'indiquer ce qui tendrait à s'appeler de « fortes tendances »¹. La conclusion de ce chapitre récapitulera ces tendances et en dégagera la particularité, en même temps que sa continuité temporelle (un *héritage* en reprise et en rupture). Toutes ces catégories (quatre, donc) sont regroupées sous le terme général de « rhétorique », entendue cette fois justement comme l'ensemble des moyens langagiers utilisés à fin de persuasion, et dont une part est donc la « rhétorique restreinte », c'est-à-dire les faits de modulations stylistiques (tels que figures et autres tropes). On trouvera tous les détails des analyses en annexe (cf. *infra* X.4). Idéalement, il faudrait avoir ces relevés sous les yeux pour pouvoir suivre l'analyse interprétative qui va suivre.

1. Intertextualité

Il faut faire ici la part des choses : d'un côté une intertextualité reconnue en-dehors des textes (par les auteurs eux-mêmes, les critiques, etc.), qui s'apparente évidemment plutôt nettement à des *références culturelles*, mais qui est intéressante pour deux raisons.

1. L'accumulation des « preuves » valant ici démonstration, en quelque sorte.

La première est l'implication (la nécessité d'implication, l'influence concrète, au moins sur l'écriture) induite par la lecture d'autres auteurs et la nécessité (il n'y aurait en ce sens aucune référence « innocente » chez les auteurs), dans le cas de Vaneigem par exemple, à se préparer à identifier les différents détournements qui dominent dans son œuvre² (dans le cas de Moreau, cela prépare le terrain de l'identification des quelques allusions). Cette intertextualité est dite « externe ». D'un autre côté, une intertextualité minimale mais « interne », que nous qualifierons de « citative-référentielle » puisqu'elle se contente de faire directement référence à des auteurs, des artistes, des personnalités diverses (voire d'effectuer des *citations* pures et simples). Nous avons quelque peu élargi le spectre de cette intertextualité minimale en identifiant tout de même certains détournements flagrants ou certaines allusions³ évidentes. Il paraît difficile voire impossible de prétendre à l'exhaustivité en ce domaine bien précis, l'« évidence » des allusions étant toute relative, puisque l'identification de celles-ci dépend totalement du lecteur. Le relevé, relativement conséquent, on le verra, de ces références intertextuelles campe sur cette unique position, déjà fort large, des « relations transtextuelles » selon Gérard Genette, soit, en plus de la référence, l'allusion et la citation :

Chez Gérard Genette, qui contribue avec *Palimpsestes* à une redéfinition du domaine théorique où situer l'intertextualité, le concept ne sert plus à caractériser le texte littéraire, mais désigne un type de relation précis, à savoir la présence effective et repérable d'un texte dans un autre (allant de la citation à l'allusion), parmi l'ensemble des relations dites « transtextuelles », c'est-à-dire susceptibles de s'instaurer entre les textes (VAN NUIJS 2016 (1)).

Toujours dans cette voie « transtextuelle », Jérôme Meizoz signalait lui aussi que

[...] toute création littéraire mobilise des textes antérieurs qu'elle relaie, imite ou transforme. Bref, pour parler comme Genette, c'est présenter la littérature comme une pratique transtextuelle dont l'auteur à chaque fois n'est qu'un foyer réactivant toute une chaîne d'antécédents verbaux (MEIZOZ 2007 : 123).

-
2. « Dans le Traité, j'ai procédé à de nombreux détournements. Personne ne les a jamais repérés de manière exhaustive. J'aurais moi-même du mal à les retrouver... Je me souviens même avoir repris un bout de phrase tiré d'un roman sans grand intérêt, parce qu'elle décrivait l'état de survie des gens. Personne ne s'est jamais aperçu de quoi que ce soit » (BERRÉBY et VANEIGEM 2014 : 71).
 3. Définie par Angenot comme « la mise en place d'un réseau intertextuel qui permettra des contaminations axiologiques » (ANGENOT 1982 : 279).

1.1. Intertextualité externe

Pour Moreau, il faut citer Dostoïevski, Zola, Nietzsche, Artaud, Céline, Lautréamont, Bloy, Bernanos, Dubuffet et Dos Passos (BAJOMÉE 1984 et MOREAU 1984). Pour Vaneigem, Nietzsche (également), Bakounine, Stirner (BERRÉBY 2014 : 146), Zola (pour le personnage de Souvarine dans *Germinal*), Fourier, Lukàcs (SIX 2004) ou encore Lautréamont (bien sûr), Sade et Wilhelm Reich (CHARLES 1993). Cette intertextualité externe primaire ne sert ici qu'à entrer dans les textes, à en baliser la lecture. À « présituer » glorieusement, et donc à légitimer, deux auteurs écrivant à l'ombre de telles « gloires » et « personnalités ». Elle se verra confirmée, voire considérablement développée dans le cas de Vaneigem, via les deux autres types d'intertextualité qui ont été relevés.

1.2. Intertextualité interne citationnelle

Chez Vaneigem, l'intertextualité, qui est abondante au plus haut point (cf. *infra* X.4), remplit plusieurs fonctions. D'abord, de manière très claire, surtout via les détournements, celle de dénonciation du travail littéraire et de monstration de l'illusion du génie littéraire : il lui aura en effet suffi, de son propre aveu, d'assembler des matériaux récoltés hasardeusement pour écrire un livre. Cette dénonciation du travail littéraire est relative à une époque, n'arrive pas là par hasard, et agit, deuxième fonction, en tant que récapitulation historique avant bouleversement. « Il n'est plus temps d'écrire », en somme. Cette accumulation référentielle (qui confine au *name dropping*⁴) est une figure que l'on retrouve souventes fois chez Vaneigem :

La raison passionnelle de Sade, le sarcasme de Kierkegaard, l'ironie vacillante de Nietzsche, la violence de Maldoror, la froideur mallarméenne, l'Umour de Jarry, le négativisme de Dada, voilà les forces qui se sont déployées sans limites pour introduire dans la conscience des hommes un peu de la moisissure des valeurs pourrissantes (*Traité* : 228).

Ou encore :

Sade, Lautréamont, mais aussi Villon, Lucrèce, Rabelais, Pascal, Fourier, Bosch, Dante, Bach, Swift, Shakespeare, Uccello... se dépouillent de leur enveloppe culturelle,

4. Ou symboliserait un gigantesque « supermarché de la culture ».

sortent des musées où l'histoire les avait colloqués et entrent comme de la mitraille meurtrière dans les marmites à renversement des réalisateurs de l'art (*Traité* : 260).

Ce recours très fréquent à l'intertextualité interne est à rapprocher d'une technique rhétorique mise en exergue par Angenot dans sa description de la parole pamphlétaire, le « mythologisme ». Celui-ci consiste en l'« évocation d'un modèle historico-mythique pour illustrer un comportement particulier » (ANGENOT 1982 : 262) et permet bien sûr de dégager quelques connotations idéologiques. Chez Vaneigem, ces mythologismes pullulent et culminent en une figure essentielle, celle, vraiment *mythique*, de l'écrivain-combattant devenu propagandiste par le fait. Non plus seulement celle d'un Lacenaire, certes assassin mais pas révolutionnaire, mais plutôt celle d'un Sade qui serait effectivement un Gilles de Rais, ou bien celle d'un Lautréamont devenu Nestor Makhno. Cette récapitulation historique, qui va chercher dans les hérésies, dans les révoltes populaires, dans les mouvements littéraires (romantisme et surréalisme, sans surprise) mais aussi (et surtout) dans le terrorisme anarchiste de la fin du XIX^e siècle effectuée *en théorie* ce grand mouvement de jonction entre les grands artistes (ou soi-disant tels) et les grands révolutionnaires (ou revendiqués comme tels) qui constitue la reprise-rupture jusqu'au-boutiste du projet surréaliste déjà évoqué. S'y ajoute la reprise, également, du programme prescriptif du surréalisme, via la promotion d'auteurs canoniques ou *de facto* canonisés. Dans les deux accumulations référentielles citées ci-dessus, on remarque une intersection claire entre les auteurs *découverts-promus* par les surréalistes et les « glorieux ancêtres » de Vaneigem (Sade, Lautréamont, Jarry, Dada, Swift, Nietzsche, Fourier⁵). Une autre fonction de cette intertextualité interne proliférante, on l'a déjà évoqué, est d'afficher une culture omnisciente, en tout cas imposante et monumentale, et sert de légitimation (d'autolégitimation) d'un discours qui se met ainsi dans le sillage de figures plus ou moins célèbres.

À un niveau certes moins global, cette intertextualité interne connote également une situation sur l'échiquier politique (*grosso modo* anarchiste de gauche pour Vaneigem, anarchiste de droite pour Moreau), indique un réseau d'influences, d'inspirations et de

5. Sade et Nietzsche (Lautréamont aussi, mais à un degré moindre) seront les deux principales figures intertextuelles-internes de Marcel Moreau.

modèles (il faut noter quelques pamphlétaires bien connus chez Moreau⁶), d'ailleurs non pas seulement littéraires, mais aussi *éthiques*. Chez Vaneigem, on l'a dit, ce modèle éthique est celui de la propagande par le fait et par le *faire*⁷. L'autre modèle, l'influence fondamentale, est celle de Lautréamont par le « principe de montage intertextuel et de polyphonie discursive » (BERTRAND et DURAND 2006 : 152), c'est-à-dire celui du « détournement ». On pourrait ainsi dire la même chose des *Chants de Maldoror* que du *Traité*, à savoir que

[i]mpersonnaliser le discours poétique, c'est donc incorporer à ce discours une pluralité de voix, de textes, de codes, et démontrer par l'outrance citationnelle que tout discours, étant une production sociale, est ainsi fait d'un tramage d'autres discours. On en voit l'implication : si en chaque énoncé plusieurs énoncés se font entendre, en chaque énonciation plusieurs énonciateurs seront en quelque sorte aux commandes (BERTRAND et DURAND 2006 : 153).

Pour quels effets précisément ? À la fois démonter l'écheveau mythique de la production littéraire, la dénoncer comme fabrication artificielle, et supprimer définitivement l'« auteur », fiction romantique insupportable car aliénée dans un champ culturel qu'il faudrait dès lors laisser en friche. Mais, on le voit, il s'agit aussi d'une technique de « collectivisation » nécessaire de l'œuvre à venir, et qui ne serait pas, ou plus, littéraire. Cette « révolte » qui, chez Lautréamont, « partie de la littérature, se résoudrait en propagande politique par le fait » (BERTRAND et DURAND 2006 : 169), culmine en effet dans ce mot d'ordre, ou cet espoir, d'une « poésie faite par tous ». Suppression de l'auteur et du lecteur, donc, exactement comme chez Lautréamont, là où « c'est la désincarnation de l'auteur et de son lecteur, c'est-à-dire leur réciproque sacralisation, qui se voit prise à partie », de manière à « exposer le lecteur » en « [l'impliquant] dans l'œuvre, comme un acteur à part entière de la scène qu'on lui donne en représentation, et [en démantibulant] les cadres de sa lecture » (BERTRAND et DURAND 2006 : 171–172).

6. Bloy et Bernanos notamment. À ce sujet : « L'extinction complète de la race pamphlétaire témoigne plus qu'aucun autre exemple du désastre spirituel à quoi conduit l'exercice méthodique de la délicatesse » (MOREAU 1967 : 151).

7. Il faut noter que chez les situationnistes existe également un « terrorisme de la vie privée », c'est-à-dire une exigence et un jugement proprement éthiques (les *actes*), pour lesquels la qualité révolutionnaire d'un individu dépend de l'agrément de sa vie privée, de sa créativité permanente en quelque sorte (*Traité* : 55). D'où les exclusions : « L'exclusion et la rupture sont les seules défenses de la cohérence en péril » (*Traité* : 355).

Chez Marcel Moreau, comparativement, on observe assez peu de mentions des auteurs. La reprise-rupture consiste cette fois, à l'intérieur de la littérature, à la fois à dévergonder le classicisme, c'est-à-dire donner un style au crime (suivre le sillon de la grande culture démoniaque), et *démesurer* le surréalisme. Moreau se place ainsi sous le signe de deux « grands » penseurs. Celui de Nietzsche, d'abord, qui constitue la référence la plus fréquente chez Moreau. La « filiation » n'est pas seulement plus ou moins fortuite, elle est clairement revendiquée. Cette figure du rebelle nietzschéen que Moreau reprend à son compte a été caractérisée (et critiquée) en son temps par Georges Lukács⁸. Tous les traits suivants se retrouvent, tels quels (à peine modalisés ou renommés), chez Marcel Moreau : « naturalisme, vitalisme, immanentisme »; « conception élitiste, hiérarchique, inégalitaire⁹ de la société et de l'humanité »; « primat de la puissance, de la force, de la lutte guerrière, de l'instinct et de la "qualité vitale" »; « valorisation de la pratique, des passions, de l'action et de la création » (LUKÁCS 2012 : 25); égoïsme dionysiaque; liaison entre « grandeur » et criminalité. Ce dernier point est un des traits les plus prégnants que Moreau reprend¹⁰ en effet à Nietzsche, qui écrivait dans *La Volonté de Puissance* :

Nous ne voyons, dans notre monde civilisé, presque toujours que des criminels étioles, écrasés par le fardeau de la malédiction et du mépris de la société, sans confiance en eux, souvent prêts à minimiser leurs actes et à se calomnier, bref des criminels *malvenus*; et nous refusons d'admettre que *tous les grands hommes ont été des criminels* (criminels de grand style et non pitoyables comme ceux-là), nous refusons d'admettre que le crime appartient à la grandeur... (LUKÁCS 2012 : 109).

8. Il ne s'agit pas ici de reprendre cette critique, ni même tous ses éléments. Si Lukács est utilisé ici, c'est parce qu'il a au moins le mérite (même si c'est parfois avec mauvaise foi), d'avoir *lu* Nietzsche. Queneau aussi l'avait lu, à sa manière : « Il est bien plus intéressant de réfléchir sur Nietzsche en tenant compte de sa postérité même illégitime (j'entends par là le S.S. en tant que représentant le surhomme) que de l'abstraire totalement du monde moderne; il y a dans cette dernière attitude quelque chose de cette tendance de l'homme de lettres à refuser la responsabilité de ses écrits et à accorder cette innocence à tous ses confrères » (QUENEAU 1965 : 215).

9. Chez Nietzsche cela va jusqu'à la défense de la nécessité de l'esclavage (LUKÁCS 2012 : 78). Il faut également lire, dans *L'Antéchrist*, les nombreux passages dévolus à sa haine des « tchândâlas », c'est-à-dire des esclaves, qui plus est des esclaves « socialistes ». Ou encore ceci, dans *Par-delà le Bien et le Mal* : « L'exploitation n'est pas le fait d'une société corrompue, imparfaite ou primitive; elle résulte de la *nature même* de la vie, en tant que fonction organique fondamentale, elle est une conséquence de la volonté de puissance proprement dite, qui est elle-même volonté de vie » (LUKÁCS 2012 : 146).

10. Reprise n'est pas assez fort, il s'agit quasiment d'un plagiat.

Il faut encore citer ce passage de *Généalogie de la Morale* (cité par Lukács), pour tous les *lieux communs*¹¹ qu'il fournira à Moreau (et qui se retrouvent dans le *Chant*) :

Ils [les criminels, les grands hommes] retrouvent *l'innocente conscience de l'animal sauvage*, ils redeviennent des *monstres* jubilatoires, qui peut-être, après une série horrible de *meurtres*, d'incendies, de *viols* et de *tortures*, s'en iront légers, comme s'il ne s'était agi que de mauvais tours d'étudiants, et convaincus qu'ils ont fourni pour longtemps matière aux *chants* et aux *hymnes* des *poètes* (LUKÀCS 2012 : 112–113).

L'autre grand « astre » de Moreau est Sade, un personnage central également chez Vaneigem (quoiqu'un peu moins important). Ici encore, comme pour Nietzsche, il ne s'agit pas d'une influence déduite ou inférée, mais clairement revendiquée chez les deux auteurs. Pour Vaneigem, d'abord, ce qui plait dans Sade, outre l'héritage surréaliste¹² quelque peu obligatoirement assumé, c'est l'aristocrate jouisseur dépassant les bornes (à l'instar d'un Gilles de Rais, également cité). Il le salue d'ailleurs longuement et expressément dans son livre, condensant tous les clichés sadiens transgressifs et terroristes-rhétoriques :

Je veux au passage saluer Sade. Il est, par son apparition privilégiée à un tournant de l'histoire autant que par son étonnante lucidité, le dernier des grands seigneurs révoltés. Comment les maîtres du château de Selling assurent-ils leur maîtrise absolue ? Ils massacrent tous leurs serviteurs, accédant par ce geste à une éternité des délices. C'est le sujet des *Cent vingt journées de Sodome*. Marquis et sans-culotte, D.A.F. de Sade unit la parfaite logique hédoniste du grand seigneur méchant homme et la volonté révolutionnaire de jouir sans limites d'une subjectivité enfin dégagée du cadre hiérarchique. L'effort désespéré qu'il tente pour abolir le pôle positif et le pôle négatif de l'aliénation le range d'emblée parmi les plus importants de l'homme total. Il est bien temps que les révolutionnaires lisent Sade avec autant de soin qu'ils en mettent à lire Marx (*Traité* : 267–268).

Chez Moreau les références à Sade sont plus complexes et un peu moins directes (dans le *Chant* en tout cas), et il faut aller un peu plus avant pour voir cet héritage

11. Ils se retrouvent dans l'extrait suivant en italiques.

12. Paul Éluard dans la *Révolution Surréaliste* n° 8, de 1926 : « Pour avoir voulu redonner à l'homme civilisé la force de ses instincts primitifs, pour avoir voulu délivrer l'imagination amoureuse et pour avoir lutté désespérément pour la justice et la liberté absolues, le marquis de Sade a été enfermé presque toute sa vie » (JAPPE 2012).

clairement exprimé. Dans un « article » de 1977¹³, « Le devoir de monstruosité », au titre programmatique tout à fait clair lui aussi, Moreau a ainsi salué en Sade « un inaccessible exemple de l'individualisme libertaire » (MOREAU 1977 : 16). « Exemple », c'est-à-dire « modèle », puisque Moreau, à travers Sade, explicite son « esthétique ». Sade, ainsi, c'est une lutte, ou plusieurs luttes : une lutte contre la sublimation¹⁴ (intellectuelle, rationnelle, verbale), une lutte pour la libération effective, une lutte contre la quotidienneté qui a le visage de la mort, une lutte pour le désir, défini comme les « instincts en effervescence » (MOREAU 1977 : 16). Mais une lutte, comme chez Moreau, ambiguë et ambivalente : si Sade donne en effet la parole au désir, c'est sans jamais tomber (selon Moreau) dans l'assouvissement, en maintenant une excitation permanente et en évitant toujours l'apaisement infini. Ce désir est transgression, dépassement, et mobilité tout à la fois :

Sade bouscule cet ordre des choses [une pornographie débile, sans discours réel]. Avec lui, le désir poursuit un désir qui en poursuit un autre et ainsi de suite. Le désir sadien ne dégénère pas, ne veut pas dégénérer, ou presque jamais, en assouvissement¹⁵ (MOREAU 1977 : 15).

Le devoir de monstruosité, dès lors, serait le fait, formule ambiguë, on aura l'occasion d'y revenir, d'« assumer courageusement la part dangereuse, voire inadmissible et anti-sociale de nous-mêmes » (MOREAU 1977 : 18).

Si l'intertextualité est d'abord le degré zéro de l'argumentation (simple reprise, simple emprunt, effort minimal et en même temps acquiescement quasi-garanti), elle est également le vecteur d'un message (d'une injonction même, cf. *infra*) qualifié ici, d'ores et déjà, de *terroriste* (la propagande par le fait, Sade et Nietzsche¹⁶ suffisent à l'affirmer).

13. Publié dans la revue *Obliques*. Se retrouvent, au sommaire de ce numéro spécial consacré à Sade, tout le ban et l'arrière-ban des prescripteurs sadiens : Georges Bataille, Maurice Blanchot, André Breton, Maurice Heine, Pierre Klossowski, Gilbert Lely (entre autres Barthes et Robbe-Grillet).

14. Définie simplement comme « satisfaction imaginaire des désirs » (ce pourrait être la définition du « spectacle » debordien, cf. supra IV.4).

15. Ce que disait déjà Moreau, plus virilement, en 1967 : « [Le démesuré] n'accepte pas la retombée silencieuse du désir dans un nuage de fatigue obligatoire » (*Chant* : 102).

16. Dont on remarquera l'identité *idéologématique* : « Tout est permis (aux seigneurs de la terre) » pour Nietzsche (cf. LUKÁCS 2012) et « le seul message que Sade ressasse inlassablement : tout est permis, et tout est permis aux plus forts » (JAPPE 2012).

2. Thématique et Sémantique

2.1. L'énonciateur, les pronoms et le « champ de bataille du monde »

Il s'agit ici de relever la manière qu'avaient nos deux « pamphlétaires » de se situer sur le champ de bataille mental et intellectuel structuré par les oppositions de *personnes* ou de *camps idéologiques*.

Ce qui prédomine, évidemment (c'est typique du pamphlétaire), ce sont les mentions de son illustre personne (son « je », omniprésent¹⁷), toujours présentée selon les caractéristiques déjà bien dégagées par Angenot : l'exotopie de l'énonciateur (il est en marge du système dominant, du troupeau, des zombies, etc.¹⁸), la parole sans compétence (non tamponnée et non reconnue par un quelconque organisme officiel), la parole solitaire et risquée (il y a une part de virilité chevaleresque dans cette prise de parole, il faut oser la dire), mais surtout la parole pathétique, qui non seulement part d'un sentiment viscéral mais y soumet aussi l'argumentation (« ça vient des tripes »). L'ego du pamphlétaire, quelquefois étendu à une petite cohorte de *happy few* (dans le cas de Vaneigem, qui utilise ainsi un « nous » de participation intégrative, et chez Moreau, qui l'utilise avec encore plus de parcimonie), s'expose alors d'une manière qu'on dira « pathético-litanique », comme c'est exemplairement le cas à la fin du premier « chapitre »¹⁹ du *Chant* :

Mais aujourd'hui que le ciel est bouché et que la rationalisation croissante du monde doublé d'un grouillement démographique à en suffoquer s'oppose aux puissantes poussées telluriques, que l'homme est donc muré sur place, et que même la mystique *oblique* lui est interdite, vers quoi donc nous reste-t-il à nous tourner, sinon vers des élans violemment intériorisés, faute d'assomptivité, recourbés en nous d'une poigne de fer au moment de l'essor, et auxquels notre désir sulfureux, et le rythme noir de notre psychologie imprimerait des mouvements circulaires singulièrement affolants ? (*Chant* : 27).

Ce procédé permet de faire passer des messages auxquels sont dès lors apposés les sceaux de l'authenticité vécue, du lyrisme, de l'aliénation personnellement ressentie. Si

17. Chez Moreau, le « je » alterne avec le « il », niveau supérieur encore de l'égoïsme narcissique.

18. Cette « solitude essentielle » du « je » chez Moreau est toujours opposée à la promiscuité, au nombre, à la masse, au commun des hommes, à la foule.

19. Passage cité ici *in extenso* pour son caractère cumulatif (on y retrouve un nombre très important de traits caractéristiques, ressortissant à tous les domaines « rhétoriques » exposés ici) et tout à fait représentatif.

cette première personne du singulier est largement dominante, les auteurs se permettent tout de même parfois des interpellations directes (rares, certes) au lecteur, généralement en « tu », parfois en « vous ». De l'ordre de l'attaque chez Moreau (envers le « bourgeois »), elles servent plutôt à stigmatiser la passivité et à tester la volonté réelle des lecteurs chez Vaneigem. Autre usage répandu, le « eux », qui sert bien sûr (cf. *infra* VI.2.2) à établir un champ de bataille schématique et à identifier (plus ou moins) clairement l'ennemi ou l'opposant. Cet ennemi prend généralement des proportions gigantesques (à l'échelle de toute une société, d'un univers entier qui leur seraient opposés), ce qui est évidemment dans l'intérêt des deux auteurs, qui passent ainsi pour être toujours plus chevaleresques et courageux. Rhétoriquement terroriste, ce « eux » est également très utile pour *se mettre le lecteur dans la poche*, lui qui se voit ainsi enrôlé de force dans le camp « ami », et pour promouvoir cette technique de l'amalgame, qui consiste à rassembler tous les ennemis en un ennemi unique et à « jeter tout le monde dans le même sac »²⁰. Ce procédé, dit de la « liste amalgamante », est souvent présent chez Vaneigem :

Maurrassiens farfelus, pataphysiciens, nationalistes, esthètes de l'acte gratuit, mouchards, O.A.S., pop-artistes, ce joli monde applique à sa façon le *credo quia absurdum* : on n'y croit pas, on le fait quand même, on finit par y prendre goût (*Traité* : 230).

Cette pratique terroriste-rhétorique permet de renvoyer dos-à-dos (en vue de les dépasser tout en les supprimant, certes) exploités et exploités, dirigeants et exécutants, acteurs et spectateurs, pouvoir et gens manipulés, la bourgeoisie et sa version soviétisée, etc.

2.2. Les couplages notionnels

Les oppositions binaires dégagées par Moreau et Vaneigem font système, en ce sens qu'elles « manichéisent » la pensée et qu'ils y ont recours, en effet, *systématiquement* (la « bonne » notion servant à la séduction, la « mauvaise » au honnissement²¹). Angenot

20. « [...] cette forme de terrorisme intellectuel qu'est l'amalgame » (ANGENOT 1982 : 127).

21. Les oppositions relevées (cf. *infra*). ne sont pas issues de rapprochements arbitraires d'éléments opposés, mais sont présentées, dans les textes mêmes, en tant qu'oppositions (et étaient donc déjà rapprochées *dans le texte*).

signalait déjà le fonctionnement basé sur des « groupes binaires oppositionnels »²² de la rhétorique surréaliste et, à l'intérieur de cette opposition mise en scène, le fait

qu'il [soit] flagrant, en effet, que la démarche surréaliste, dans ce qu'elle a de discursif, fait le choix à chaque fois de l'élément *marqué* de ces oppositions. [...] La démarche surréaliste consiste alors dans son ensemble à un mouvement de *transgression* (ANGENOT 1970 : 82).

Cette présentation dichotomique, indiquant toujours un terme marqué (c'est-à-dire polarisé, envers et contre tout, mais généralement détesté par le sens commun) perfectionne le tableau ébauché ci-dessus (cf. *supra* 2.1, le champ de bataille et le « eux » ennemi) en reliant de fausses valeurs à des adversaires réels. Ce procédé est utilisé à la fois pour décomplexifier le réel²³, instaurer l'évidence de la vérité et imposer, presque naturellement, le choix d'un camp (qui ne sera pas évidemment celui du manque de substance, ni de la passivité générale). Il s'agit en fait d'un discours qui, tout en identifiant la doxa ennemie (cf. l'« opposition structurante » à la modernité capitaliste de Löwy et Sayre), s'y oppose de manière doxique. Le relevé ci-dessous²⁴ ne prétend à nouveau pas à l'exhaustivité, mais tente de saisir ces oppositions structurantes les plus générales (voire abstraites), et apparaît excessivement significatif, à la fois du sillon historique emprunté et du « terrorisme » de la représentation (ces idéologèmes structurants que sont ces couples antinomiques²⁵ sont en effet *synthétiques* et permettent de dégager une vision du monde). Le bas du tableau présente les oppositions « à réconcilier » (ce qu'Angenot signalait comme le mouvement vers l'hégémonie du terme marqué, via adjonction²⁶ (ANGENOT 1970 : 81)). Ces oppositions à réconcilier introduisent de la dialectique (et l'idée de la nécessité d'un mouvement à opérer) dans la binarité : si l'élément marqué est

22. Soit des « couplages notionnels », immédiatement hiérarchiques et axiologiques.

23. « Toute idéologie est notamment un mécanisme de simplification qui culmine généralement en des couples primaires fondamentaux desquels découle un ensemble de propositions épistémiques et de règles de praxis » (ANGENOT 1982 : 113).

24. Présenté sous forme de tableau, avec à gauche l'élément marqué positivement et à droite l'élément marqué négativement. Les oppositions, recueillies chez Moreau et Vaneigem, étant valables pour les deux, n'ont pas semblé devoir être séparées selon ce facteur de l'« origine ». Parfois répétitives, et sensiblement très proches, elles constituent justement en cela le centre nucléaire de leur pensée.

25. « Plutôt que d'être un outil cognitif, la pensée antithétique, si fréquente dans le pamphlet, y apparaît comme une paresse dialectique : elle permet l'économie d'une démonstration » et induit « un sentiment d'évidence qui naît de la simplicité des contrastes » (ANGENOT 1982 : 117–118).

26. Exemple : « réalité du rêve » ou « culture primitive ». Chez Vaneigem par exemple, l'opposition principe de plaisir/principe de réalité sera dépassée en une fusion des deux termes (un principe de plaisir qui deviendrait réalité).

celui à privilégier, une pensée qui se veut efficace (c'est-à-dire qui *s'effectue* dans la réalité) devra assimiler l'élément négatif pour mettre fin, en quelque sorte, à toutes les dualités (en tout cas à toutes les « dichotomies aberrantes » du type pensée/action, théorie et pratique, réel/imaginaire²⁷). Cette dialectique est remarquable chez Vaneigem et s'explique non seulement par la reprise surréaliste²⁸, mais aussi, et surtout, par les influences conjointes de Marx et d'Hegel. Double mouvement injonctif opéré par ces oppositions, donc : à la fois l'identification de l'ennemi à *abattre* et le mouvement de réconciliation à *opérer*. Chez Moreau, cependant, on ne relève pas de dépassements, de troisième terme, mais plutôt la mise en avant, hors des oppositions binaires, de ce qu'il faut atteindre, de ce qui doit exister. Plutôt que la réalisation collective, l'assomption individuelle à des valeurs transmutées : la substance exilée, la pure origine, les figures fantastiques de la démence, le vouloir-être-inimitable, la figure du héros tragique et solitaire face à son destin, l'impulsion sans moralité surgie des profondeurs des entrailles, le chant qui prend naissance dans les racines humaines, etc.

Cette présentation pour le moins schématique d'un univers complexe tend ainsi à imposer, trait typique relevé par Angenot, une « vision crépusculaire du monde », c'est-à-dire l'image d'un monde littéralement à l'envers. Il faut cependant voir que cette vision crépusculaire ne s'exprime pas en tant que déploration pessimiste ni exposition d'un sentiment d'impuissance déprimante, mais en tant que volontarisme intégral, optimisme « révolutionnaire », puisqu'il s'agit de *renverser* cet état de fait, ce monde inversé.

Oppositions strictes

Union érotique et physique avec le monde	Repli sur le monde intérieur
Authentique	Inauthentique
Démence (spirituel, Être)	Mesure
Style (rythme, souffle)	Logique, rigueur, lois, classicisme
Profondeur (instincts)	Superficialité (sentiments)

27. Ce rejet des « dualités spectaculaires » est également tangible chez Moreau : ni bien ni mal, ni morale ni amoralité, ni Dieu ni athéisme, ni la foi ni la contrefoi, ni dieux tangibles ni dieux intangibles.

28. « Grâce au surréalisme, il n'y a plus de cloisons étanches entre les choses et leurs reflets dans l'homme, les idées; plus de cloisons étanches entre le monde extérieur et le monde intérieur. Un pont de mouvantes images fait la navette du sujet à l'objet, permet au premier de transformer le second et *vice versa* » (CREVEL 1978 : 53).

VI. UNE PAROLE PAMPHLÉTAIRE TERRORISTE

Irrigation des impulsions originelles	Désert humain du conditionnement
Ensemencement et fécondité	Infertilité (divine ou religieuse)
Passions (intuition, folie)	Raison (intellect, sagesse)
Nature (sauvagerie, « primitivité »)	Anti-nature (domestication)
Activité	Passivité
Sexualité solaire	Pruderie refroidissante
Jeune génération	Vieux monde
Mouvement	Pesanteur
Homme total	Pouvoir totalitaire
Vrais désirs	Faux besoins
Défolement	Refolement et domination de soi
Monde la fête et de l'exubérance	Monde du calcul
Maîtres sans esclaves	Esclaves sans maîtres
Satisfaction réelle	Satisfaction symbolique
Bon sens (ou sens commun)	Démence et folie inspirée
Animisme et irrationnel	Machinisme
Langage des faits et théorie radicale	Écorce des mots et des concepts, idéologie
Enfantin, primitif ou féminin	Monde sans magie des adultes
Volonté de vivre sans limites	Monde de la consommation des gadgets
Refus radical tactiquement élaboré	Temps vide des rapports neutres
<i>Homo gaudens</i>	<i>Homo economicus</i>

Oppositions à réconcilier

Illumination et révélation	Vérité
Impureté	Pureté
Haine	Générosité
Principe de plaisir (désir de créer)	Principe de réalité (nécessité de produire)

Corps (cœur, inconscient, entrailles)	Tête (cerveau, intelligence, conscience)
Vécu ou expérience vécue	Pensée
Rêve (imaginaire, vie onirique, mythe)	Réalité
Dionysos	Apollon
Vie immédiate	Critique de la survie

2.3. Marquage axiologique

Au-delà des couples notionnels, déjà axiologiquement marqués, il s'est agi ici de repérer les « axiologèmes polarisés », soit des « mots-valeurs » généralement flous, indéfinis, ou même carrément « ontologisés ». C'est chez Moreau qu'ils sont les plus nombreux et les plus remarquables. Ce phénomène d'« ontologisation » est appelé plaisamment la « Capitale Symbolique », puisqu'il consiste en l'application systématique d'une majuscule à l'initiale des termes que l'on veut marquer axiologiquement et emphatiquement (de manière positive ou négative).

Cette « ontologisation » est encore une fois rhétorique-terroriste, puisqu'elle met en scène des grandes entités de manière essentialiste (c'est-à-dire avec un contenu abstrait), en nourrissant un manichéisme simplificateur, et qu'elle fait ainsi oublier que tout concept ainsi posé comme éternel est un artéfact produit culturellement (et donc éminemment mouvant). Elle va également à l'encontre de nombre de ses saillies : lui qui engage à se battre contre toute abstraction, tout obstacle de concret et de concrétisation, se retrouve à enjoindre à se battre contre des concepts, ce qui paraît déjà difficile, mais surtout à mener ce combat au nom de nouvelles abstractions (le Désir, la Folie, la Démesure, par exemple).

2.4. Le néologisme

Le néologisme chez Moreau²⁹ ne relève pas du tout de la catégorisation angenotienne, puisque, selon ce dernier

29. Pratique qu'on ne retrouve pas chez Vaneigem, à l'exception notable de « créativité », « terme dont le remplacement [lui] fut demandé "parce qu'il n'existait pas" » (VANEIGEM 1992 : 10) et dont Boltanski et Chiapello faisaient un des « mots de passe » du néolibéralisme (BOLTANSKI et CHIAPPELLO 1999),

[I]e néologisme dans le pamphlet est exclusivement fonctionnel, il ne naît pas d'une rêverie créatrice sur le langage mais vise à stigmatiser l'adversaire et ses pratiques (ANGENOT 1982 : 264).

Rien de plus opposé en effet à la démarche de Moreau pour qui le néologisme est tout à la fois affirmation d'une subjectivité originale (il est le dépositaire d'un terme nouveau, forgé en lui-même) et preuve d'une activité de construction (il ne serait pas nihiliste, mais au contraire *puissamment volontaire*). Par cette activité *néologique*, Moreau tente en effet de « régénérer pulsionnellement le sensible »³⁰ (LAHOUSTE 2018 (2)), en créant et en faisant advenir (au moins dans les mots) cette nouvelle réalité qu'il appelle par ailleurs de ses vœux, se montrant par là génie créateur, alchimiste des mots, savant fou intensificateur (non pas seulement dans la critique, mais aussi déjà dans l'action). C'est René Daumal qui a le mieux expliqué cette volonté performative, ou tentant de l'être :

Mais lorsque, dans les dialogues des Upanishads [textes sacrés hindous], les interlocuteurs décomposent, recomposent les mots, les marient selon de nouveaux modes et les présentent sous des faces diverses, ils ne le font nullement dans le but vain de trouver une « vérité étymologique » impossible. Ils le font pour deux raisons principales : 1° D'abord pour charger le mot de puissance à la fois motrice, affective et représentative, pour créer entre lui et l'homme vivant des relations aussi diverses que possibles, qui l'engageront à l'acte réel, l'inciteront à sortir d'un savoir seulement verbal (DAUMAL 2018 : 57–58).

La deuxième raison, c'est de rendre compte de la puissance de la parole, c'est-à-dire des virtualités contextuelles de significations que contiennent les mots :

À force de pressurer ainsi le langage, la pensée ne peut plus se contenter du support des mots ; elle doit en jaillir pour chercher ailleurs sa résolution. Cet « ailleurs » ne doit pas s'entendre comme un plan transcendant, un domaine métaphysique et mystérieux ; cet « ailleurs » est « ici », dans l'immédiat de la vie réelle (DAUMAL 2018 : 60).

3. Topique

Avant de détailler les principaux *lieux* et de tenter de dégager les raisons de ceux-ci, il faut tout de même signaler que, comme tout bon écrit pamphlétaire, le *Traité* comme le

c'est-à-dire de l'incorporation dans le capitalisme des révoltes et critiques artistes pour se mettre au goût du jour.

30. Un nouveau soi, une nouvelle langue, un nouveau monde chaotique et *zizanique* et un nouvel être, bref, « sortir du soi, du langage et du monde communs » (LAHOUSTE 2018 (2) : 383).

Chant (cf. par exemple *supra* V.2.3) font un usage permanent de l'évidence, sous des formes différentes, certes, mais toujours dans un but à la fois d'*imposition* et de *naturalisation* des idées avancées. L'évidence est ainsi quelque chose de finalement irrationnel, relevant de l'« illumination immédiate » (ANGENOT 1982 : 149), et peut se coupler à d'autres moyens intuitifs de conversion, jouant sur la corde sensible, ou jouant la carte du vécu subjectif « ressenti par chacun » (*Traité* : 25). Vaneigem commence ainsi son livre par cette mise en garde : « Il n'est rien dans les notes qui suivent qui ne doive être éprouvé et corrigé par l'expérience immédiate de chacun » (*Traité* : 29). Autre technique de Vaneigem, celle qui consiste à favoriser le raisonnement par induction (via l'exemple ou l'anecdote). L'exemple n'est pas choisi au hasard, il est souvent « mythique » (*parabolique* même chez Vaneigem), quand il ne s'agit pas de pure et simple édification. L'anecdote, elle, est utilisée dans le but de valoriser le « vécu », le « réel » (dans un mouvement simultané de dévalorisation de l'« abstrait ») mais aussi dans le sens, on l'a vu, de ce qu'Angenot a pu appeler la « mythistoire », c'est-à-dire l'entre-deux de la parabole et du vécu, soit des « évènements singuliers transformés en catalyseurs d'une proposition idéologique » (ANGENOT 1982 : 314). Vaneigem use, voire abuse, nettement (cf. *infra* X.4.11) de ces mythistoires, dont la leçon est à chaque fois idéologique. Pour la « corde et le fakir », par exemple, la leçon idéologique est le rejet nécessaire et conjoint de l'ancienne superstition religieuse et de la pauvre objectivité scientifique. L'anecdote rapportée de Brecht sera présentée ici pour son exemplarité (notamment sa force *éthique*). Vaneigem commence par introduire la leçon de « morale » (« Désormais il ne peut plus y avoir ni d'amitié, ni d'amour, ni d'hospitalité, ni de solidarité où il y a abnégation » (TRAITÉ : 149)). Ensuite l'anecdote est racontée (par le truchement de rien de moins que Bertolt Brecht) : elle consiste en l'histoire d'un partage de chameaux impossible à réaliser puisque le partage doit se faire à partir d'un nombre premier de chameaux (dix-sept), mais dont la solution est pourtant trouvée en ajoutant un chameau à cette somme primaire, tout le monde y trouvant ainsi son compte. Enfin intervient la clôture, qui se passe en deux temps : *primo*, l'injonction à s'inspirer de l'anecdote dans la réalité (« L'exemple vaut d'être étendu à l'ensemble de la vie quotidienne avec la force d'un principe indiscutable » (*Traité* : 150)) et *deuxio*, l'ultime péroration, qui fait aussi se déchaîner les métaboles (cf. *infra* V.4.1) et s'exprime sur un ton sentencieux :

Il ne s'agit pas de choisir l'art du sacrifice contre le sacrifice de l'art, mais bien la fin du sacrifice comme art. La promotion d'un savoir-vivre, d'une construction de situations vécues est partout présente, partout dénaturée par les falsifications de l'humain (*Traité* : 150).

Moreau et Vaneigem partagent tous les deux le rejet, clair et net, des lieux communs (entendus au sens « vulgaire »). Vaneigem s'y oppose souventes fois de manière très concrète, en citant les lieux communs qu'il assimile à la morale fataliste des « épiciers résignés », au sens commun *juste milieu* et servile (« il faut bien s'entraider », « il y a des honnêtes gens partout », « tout n'est pas si mauvais, tout n'est pas si bon, il suffit de choisir », « c'est la vie », « on ne changera pas l'homme », « ça va comme ça va », « les chefs sont toujours nécessaires », etc.) voire, parfois, en les gauchissant : « Être de son temps, comme disent ceux qui en font commerce » (*Traité* : 119). Il dénonce également le rôle joué par ce sens commun, qui « ne contresigne jamais que le décret promulgué au nom de tous contre la vérité. Il est une codification vulgarisée du mensonge » (*Traité* : 161).

Cette haine du « lieu commun » ne les empêche pourtant pas d'en faire eux-mêmes usage (ce sont tout simplement d'autres lieux communs, sans doute moins « hégémoniques », mais relevant parfois du cliché³¹). On distinguera ainsi chez Moreau et Vaneigem deux types de « lieux communs » principaux. Les premiers sont les « lieux axiologiques », impliquant donc un jugement de valeur, que nous définissons comme « pas tout à fait encore idéologiques ». Les exemples de *clichés* sont relativement nombreux (cf. *infra* X.4.7 et X.4.8) : lieu du sens de l'histoire et du progrès inévitable (un cliché marxiste pour Vaneigem, qu'il faut rapprocher du lieu de l'inéluctabilité de la Révolution); lieu de la jeunesse dépositaire du changement (un cliché... éminemment *publicitaire*); lieu de l'enfance dépositaire de la subjectivité radicale la plus pure (un cliché surréaliste); lieu de la spontanéité désirante comme *ultima ratio* de l'action humaine; lieu de la radicalité la plus radicale; lieu de la révolte valant déjà pour elle-même (un cliché romantique et surréaliste); lieu de l'inadaptation lucide, victimaire et torturée (un cliché romantique, bien sûr); lieu de la valorisation par la plus lointaine et pure origine (un cliché romantique). Les seconds sont les « lieux pratiques » (ou

31. « Ce que [le marginal] prenait pour un voyage au bout de la nuit n'était qu'une promenade pantouflarde au jardin des idées reçues » (CLOUSCARD 2014 : 136–137).

déontiques), c'est-à-dire aboutissant à des impératifs ou des interdits, et dont Angenot justifie l'importance en soulignant que « [l']attention portée aux lieux déontiques se justifie particulièrement dans l'étude du pamphlet, où le discours critique sur l'état de choses est inséparable d'une exigence de réforme et d'une interpellation du lecteur, d'un appel à l'action » (ANGENOT 1982 : 394).

Les trois « lieux pratiques » suivants sont les plus représentatifs des deux auteurs (et partagés par ceux-ci) : lieu du « ne tente rien ou va jusqu'au bout »; lieu de l'action radicale-urgente; lieu du « on ne se paie pas de mots ni d'idées » (sans doute le lieu fondamental).

Ces lieux communs brossent ainsi un portrait en plusieurs tableaux de l'idéologie sous-jacente à l'œuvre. D'abord les lieux communs rhétorique-terroriste (imposition générale et habituelle de l'évidence), terroriste (violence et radicalité nécessaires) et de l'enfance promue et à promouvoir. Ensuite ceux, respectivement, pour Vaneigem puis Moreau, *marxisto-surréaliste* (le prolétariat changera la vie et transformera le monde) et nietzschéen (la volonté de puissance, la subjectivité radicale contre l'horreur du troupeau). La frontière entre les lieux communs et les idéologèmes, qui étaient définis, il faut le rappeler, comme des « maximes idéologiques exprimées ouvertement », et consistaient en fait en une série matricielle d'axiomes-clés, est difficile à établir clairement. Ceux qui ont été mis en exergue (cf. *infra* X.4.9 et X.4.10) présentent de manière remarquable un caractère d'évidence (pour Vaneigem par exemple ils se retrouvent souvent assésés en fin de chapitre) et en même temps, et bien que cela soit parfois subjectif, de « centre reproducteur idéologique », d'endroit d'où tout prolifère et dérive. Ces idéologèmes sont relativement abondants, mais en même temps relativement répétitifs, et reprennent à peu près tous les traits qui ont été dégagés précédemment.

Il importe cependant de signaler ceux qui permettent de justifier le postulat de l'« idéologie du désir » et en précisent en même temps l'ampleur et le lieu de réalisation. Chez Vaneigem, les idéologèmes suivants pourraient apparaître comme très représentatifs (en gras, les éléments les plus signifiants) : « Les médiations usurpées séparent l'individu de **lui-même**, de ses **désirs**, de ses **rêves**, de sa **volonté de vivre** » (*Traité* : 109–110); « On ne peut parler opportunément des moments révolutionnaires sans les donner à **vivre** à brève échéance » (*Traité* : 129); « Jamais, sauf dans la **jouissance**, nous ne sommes adonnés à ce que nous faisons » (*Traité* : 151); « Et par-dessus tout cette loi : “**Agis**

comme s'il ne devait jamais exister de futur" » (*Traité* : 151); « Le **déchaînement du plaisir sans restriction** est la voie la plus sûre vers la **révolution** de la vie quotidienne, vers la construction de l'homme total » (*Traité* : 159); « Il n'y a pas d'autre guide que le **plaisir** » (*Traité* : 328); « L'angoisse du **plaisir inassouvi** entrave les **déclenchements orgastiques** futurs » (*Traité* : 327). Chez Moreau, ce sont les suivants qui semblent les plus emblématiques : « La démesure est réellement la mesure de la **nature humaine**. Elle est **naturelle** et naturellement humaine » (*Chant* : 17); « Je ne me **réalise** que dans la démesure » (*Chant* : 21); « La démesure est le **Scandale**. Elle est le **scandale et la vie**, le scandale parce qu'elle est la vie » (*Chant* : 35); « Il y a quelque chose de plus grave que la mort de dieu, et c'est la mort des **instincts** » (*Chant* : 41); « La **démesure** est la **vie** la plus riche » (*Chant* : 61); « Le lieu **naturel** du **sexe** est la **démesure** » (*Chant* : 100).

4. Rhétorique

Il convient maintenant de présenter les figures rhétoriques les plus importantes (et représentatives, toujours) utilisées par les deux auteurs. Il faut pourtant préciser d'abord notre point de vue, en mobilisant Angenot :

Nous ne songeons pas à extraire du corpus [...] et à classer tous les faits de modulations stylistiques rencontrés. La description rhétorique se bornera à un choix de figures et de tropes qui nous apparaissent comme des micro-éléments significatifs en fonction du genre et de ses finalités. Nous chercherons à indiquer en quoi leur présence dans les discours est en quelque sorte appelée par la fonction de celui-ci (ANGENOT 1982 : 235).

Ou encore ceci, qui explique aussi bien la démarche :

Ce que Baudelaire disait de l'apostrophe et de l'hyperbole, constitutives selon lui de l'écriture de Banville [...], vaut, en ce qui le concerne, pour l'antithèse et surtout l'oxymore : ce sont des formes ajustées à une sensibilité, à un imaginaire autant qu'à une conception de la médiation poétique (BERTRAND et DURAND 2006 : 78).

4.1. Métaphores et Antimétaboles

Chez Moreau, il faut d'abord remarquer que le ton est généralement (c'est le cas pour tous les pamphlets, ou quasiment) assertif-sentencieux et répétitif (mimant le martèlement³² des idées, leur « éternel retour », leur encerclement cyclique). Si l'on

32. Une véritable philosophie à coups de marteau.

constate d'abord une exceptionnelle densité (l'ouvrage est ramassé), il faut également et en même temps constater une exceptionnelle répétition (cf. *infra* X.3.2, qui en donnera une idée). Cette répétition n'est pas seulement circonscrite à l'ouvrage analysé, mais est présente dans la globalité de son œuvre : Moreau n'a cessé de répéter quelques idéologèmes récurrents, inlassablement. Il n'empêche que la figure la plus utilisée chez lui est la métaphore. Danielle Bajomée (BAJOMÉE 1984) signalait chez Moreau la « porosité » de la métaphore, au sens où celle-ci deviendrait poreuse à la réalité. Il semble en effet que ce soit sa principale fonction et la justification de son déluge : en tant que lieu de fusion entre corps et langue, entre animé et inanimé, entre réalité et imaginaire, la métaphore est ainsi le moyen de transmutation volontariste par excellence. Il faut noter cependant que cette transmutation n'a pas lieu pour autant dans la réalité, c'est ce qui est appelé le « mur du langage » (cf. *infra* VII). Malgré les nombreuses invocations, rien n'y fait : les mots restent des mots. Bajomée signalait encore l'« insolite » des métaphores de Moreau, ce qui ne paraît pas être le cas, puisqu'il s'agit plutôt de « clichés » rebelles et *désirants* (les registres métaphoriques principaux sont les suivants : explosion, feu, chaleur, gouffres, profondeurs, torrent, sauvagerie, animalité et carnation...). Elles semblent même tout à fait catachrétiques, voulant faire mine d'intensité, signalant l'hypothétique « trésor enfoui du pulsionnel humain » et tentant de mettre en avant ce que Bajomée appelait la « géo-graphie » de Moreau (une écriture et un corps qui feraient siens les paysages³³, un trait romantique qui se trouve donc ici *extrémisé*) ou bien la « bio-graphie » (une écriture qui ferait sienne toutes les figures du vivant combatif). On pourrait dire également qu'elles signalent, ou trahissent, leur impératif terroriste, par la préférence accordée au registre métaphorique de l'*explosion* et du *fauve encagé*.

Vaneigem utilise nettement moins la métaphore, le registre le plus récurrent chez lui étant sans doute celui de l'*enfermement*³⁴ (« la cage des rapports contraignants » (*Traité* : 38); « le mur bétonné de l'isolement » (*Traité* : 51); « les murs à abattre des idéologies » (*Traité* : 81), etc.). La figure vraiment remarquable chez Vaneigem est

33. C'est ainsi que Moreau, lorsqu'il en vient à évoquer ses lieux miniers d'origine, les assimile à lui-même : les charbonnages et les terrils sont en fait son souterrain mental où il créa son entreprise d'exploration et d'extraction des ténèbres (MOREAU 1980 : 358).

34. Également présente, mais minoritaire, chez Moreau : « les murs qui retiennent immémorialement prisonnière notre ressource la plus tragique : la démesure » (*Chant* : 27) et « la muraille jaune et silencieuse des univers rapetissés » (*Chant* : 57).

l'antimétabole, figure du contraste, définie ici comme un type de chiasme³⁵ (généralement avec inversion de génitif, en tout cas avec inversion de l'ordre des mots), qui, outre qu'elle permet une certaine économie expressive, est en elle-même persuasive (par l'harmonie qu'elle suscite entre la forme et l'idée, mais aussi par son évidence et la naturalisation de cette évidence), et traduit également, surtout lorsqu'elle est systématique, comme c'est le cas chez Vaneigem, la *réalisation effective* du monde enfin remis à l'endroit. L'antimétabole est le renversement de perspective appelé de ses vœux par Vaneigem et « épouse très fidèlement [son] projet révolutionnaire : permuter les choses du réel » (CHARLES 1993 : 193). Elle change le rien en tout, l'absence en présence et est également l'expression d'une intertextualité hegeliano-marxiste³⁶, mais elle traduit surtout un terrorisme rhétorique total, un nouveau degré zéro de l'argumentation, par la facilité avec laquelle Vaneigem y recourt. L'exemple suivant est presque caricatural :

La réalisation du plaisir passe par le plaisir de la réalisation, le plaisir de la communication par la communication du plaisir, la participation au plaisir par le plaisir de la participation (*Traité* : 329).

L'antimétabole peut aussi servir à retourner le sens commun (« Le bon sens de la société de consommation a porté la vieille expression “voir les choses en face” à son aboutissement logique : ne voir en face de soi que des choses » (*Traité* : 41)) et, dans la continuité de ce qui a déjà été souvent montré, à signifier un terrorisme réel (« Il faut bien que les armes de la critique rejoignent la critique des armes » (*Traité* : 255)).

4.2. L'insulte

Pratique surréaliste (Benjamin Péret en fut un exemple parfait, voir surtout son recueil déjà mentionné de 1936 *Je ne mange pas de ce pain-là*³⁷), l'insulte a été reprise par les

35. Le schéma du chiasme est, très basiquement, AB-BA. « En rhétorique, on appelle *chiasme* une inversion de l'ordre dans les parties symétriques de deux phrases, formant antithèse ou constituant un parallèle » (DUBOIS *et al.* 2012 : 83).

36. À *Philosophie de la Misère* de Proudhon, Marx répondit, exemple célèbre, par *Misère de la Philosophie*. Autrement appelée *réversion*, l'antimétabole est, « [e]n rhétorique, [...] une figure qui fait réparaître dans un second membre de phrase une expression qui, dans le premier, avait un ordre différent » (DUBOIS *et al.* 2012 : 412).

37. Les exemples y sont innombrables : « Ventre de merde pieds de cochon / Tête vénéneuse / C'est moi monsieur Thiers » ou bien « Cardinal Mercier tu n'es qu'une hostie que les porcs ont mangée / mais les porcs en sont morts » ou bien « Pue pue pue / Qu'est-ce qui pue / C'est Louis XVI l'œuf mal couvé », etc.

situationnistes³⁸. Vaneigem la pratique également³⁹, et elle est une partie essentielle de sa « rhétorique du mépris ». L'intertexte ducassien est très présent ici, puisqu'on connaît ses périphrases moqueuses ou insultantes des « Grandes-Têtes-Molles de notre époque »⁴⁰. Vaneigem s'en inspire, notamment dans le registre religieux, pour stigmatiser, si l'on peut dire, Jésus, qui est ainsi successivement « le Poilu de Nazareth » (*Traité* : 80), « le crapaud crucifié de Nazareth » (*Traité* : 149), « le sorcier de Bethléem » (*Traité* : 310); Dieu, quant à lui, est « la dégoûtante invention » (*Traité* : 153); le christianisme « la thérapeutique malade » (*Traité* : 58) et les chrétiens « les malaxeurs de la bonne Cause » (*Traité* : 58). Cette violence langagière de la subjectivité définitoire (l'insulte périphrastique) présente deux avantages : le premier, celui d'être *posturalement* radical (pas suspect donc de « réformisme », de modérantisme, de mollesse), et le second, de mimer la plus haute intensité affective libertaire, soit « la libération des instincts “surmoi-iques”, la transgression des règles du savoir-vivre et des tabous sexuels et scatologiques » (ANGENOT 1982 : 266)). L'insulte peut prendre plusieurs formes, qu'Angenot détaille⁴¹. Les registres d'insultes sont chez Moreau et Vaneigem les suivants : obscénité et scatologie (souvent via l'insulte dévirilisante), animalité (chiens, caniches, loup/agneau), entomologie (insectes, larves, grouillements), médecine (la faiblesse des Petits est une maladie qui s'attaque aux Grands). L'insulte, dans son mécanisme, reprend par ailleurs la structuration binaire dont on a montré (cf. les couplages notionnels) qu'elle était elle aussi très présente : l'insulte permet de se poser en s'opposant.

Si l'intertextualité permettait de faire la promotion d'une lignée historique, l'insulte permet quant à elle de repousser loin de soi, impérieusement, les ennemis idéologiques. Chez Vaneigem, l'exemple de Sartre est symptomatique qui, commençant par l'insulte,

38. Ces derniers y adjoignent la pratique de la *lettre d'insulte* systématique (déjà une pratique surréaliste) notamment aux éditeurs installés (Gallimard, Slatkine, entre autres).

39. Exemple typique : « [La Culture] fonde pour la délectation morose des stercophages modernes structuralistes une structure spatio-temporelle, un inépuisable fumier d'étude où remuent les lombrics de la synchronie et de la diachronie » (VANEIGEM 1972 : 16).

40. « Sénancourt, l'Homme-en-jupon » ou bien « Théophile Gautier, l'Incomparable-Épicière » ou bien « Lamartine, la Cigogne-Larmoyante » (BERTRAND et DURAND 2006 : 146–147).

41. « Nom refusé », « Monsieur, prénom, tutoiement », « Nom altéré » (typiquement situationniste : Mezioud Ouldamer, devient ainsi Mezioud *Ouldamerde*, par exemple), « Sobriquet injurieux », « Injure caractérisée (obscénité, mais aussi insultes ontologiques comme « flic » ou « curé ») », « Chapelet d'invectives » et « Scatologie » (ANGENOT 1982 : 267). Ces détails n'importent qu'assez peu ici.

permet, par concaténation, de s'opposer à une vision du monde (voire à un monde). Vaneigem le considère d'abord comme « un chien de garde du tyran », puisque, à travers l'existentialisme, il attribue aux victimes d'une société la responsabilité de son inhumanité (*Traité* : 62). Il élargit ensuite le dénigrement aux « bons esprits confits de fatalité » (*Traité* : 62), outre à Sartre et l'enfer des autres donc, à Freud et l'instinct de mort, à Mao et la nécessité historique. Dernière étape, l'opposition encore plus large au *lieu commun* (ou plutôt à l'idéologème, selon la typologie ici adoptée) « Les hommes sont ainsi faits ». Ce sont ainsi tous ceux qui d'une manière ou d'une autre acceptent leur sort, passivement, qui se voient amalgamés aux « chiens de garde ».

4.3. Mots d'ordres et injonctions

Prérogative *vaneigemienne*, ces mots d'ordre et ces injonctions se déclinent en différentes modalités : menaces, affirmations péremptoires, questions rhétoriques et prophéties autoréalisatrices. Cette dernière modalité rejoint l'objectif des antimétaboles, à savoir faire advenir magiquement dans la *réalité réelle* ce qui n'est encore qu'une volonté idéale. Vaneigem utilise pour cela le mode indicatif (futur), comme dans l'exemple suivant :

Trois mille ans d'enténébrement ne résisteront pas à dix jours de violence révolutionnaire. La reconstitution sociale va pareillement reconstruire l'inconscient individuel de tous (*Traité* : 349).

Toutes expriment, d'une manière ou d'une autre (parfois par la simple utilisation d'un « comme chacun sait ») un *forçage*. S'il s'agit encore une fois avec celles-ci de naturaliser des évidences, elles peuvent également confiner à l'historiosophie, soit à un principe explicatif omnivalent, qui ramène l'histoire, par exemple⁴², à la simple, logique et nécessaire advenue du prolétariat : « La réalisation de l'enfance dans le monde adulte, comment le nouveau prolétariat n'en serait-il pas le plus pur détenteur ? » (*Traité* : 288). Mais elles sont aussi parfois, encore plus platement, des *ordres* (« Il faut retrouver le plaisir de donner » (*Traité* : 104); « Il faut renouer avec l'harmonie de la société unitaire » (*Traité* : 105); « Il faut en finir avec l'amour chrétien, l'amour sacrifice, l'amour militant » (*Traité* : 324), etc.).

42. Autre exemple : « Par l'histoire, les hommes s'efforcent de se rejoindre et d'atteindre à l'unité. La lutte des classes n'est qu'une phase, mais une phase décisive, de la lutte pour l'homme total » (*Traité* : 152).

5. Conclusion

Ce chapitre a permis de montrer une cohésion entre le discours et la vision du monde, soit « ce trait essentiel de toute rhétorique : resignaler dans la forme ce qui fait la singularité du contenu, sémantiser les faits asémantiques, confirmer l'énoncé par les marques de l'énonciation » (ANGENOT 1982 : 297).

Le pamphlet, par ailleurs, Angenot le signale clairement, est nécessairement et intrinsèquement violent puisqu'il fait de la polémique (de l'*agression polémique*) son principal trait distinctif. Une violence légitime (légitimée) d'ailleurs car, en face d'un monde qui inspire le dégoût et l'horreur, il y aurait « obligation éthique à la violence totale » (ANGENOT 1982 : 341). Ainsi,

[o]n trouve [dans la parole violente du pamphlet] tous les alibis du mode d'action terroriste découlant de l'opposition première entre violence d'appareil et contre-violence [...] Le pamphlet est un acte éthique qui requiert un travestissement esthétique. On ne s'étonnera pas de voir le pamphlétaire se laisser séduire à diverses époques par une autre forme de la « bombe », de Ravachol (pour Laurent Tailhade) aux Brigades Rouges. [...] Le pamphlétaire fait du terrorisme la texture rhétorique de son discours (ANGENOT 1982 : 341–342).

Les ouvrages de Moreau et Vaneigem se caractérisent donc par la violence verbale, soit le redoublement de la violence formelle du discours (principalement non démonstrative) avec la violence du *contenu* du discours. Double terrorisme langagier, en somme. Si Angenot exposait encore des « techniques de la réfutation » typiquement pamphlétaires, il faut signaler ici le jusqu'au-boutisme de la démarche des deux auteurs, *puisqu'il n'y a même pas débat*, les couplages notionnels polarisés, les axiologèmes et autres évidences ayant suffi à y mettre fin sans même l'avoir commencé. Ce refus de la démonstration se justifie aussi par la posture qu'il induit : séduction de son mode de fonctionnement (radicalité affichée) et intuition surpuissante (reprise romantique). Mais, après tout, *nihil novi sub sole* : qu'un pamphlet soit rhétoriquement terroriste n'est guère surprenant, et la référence à certains héros terroristes ne l'est pas beaucoup plus (même si généralement personne ne daigne le signaler). Ici, pourtant, la construction de la violence et de la radicalité va encore un peu plus loin. Si le terrorisme est clair chez Moreau et Vaneigem (une rhétorique terroriste pour un message terroriste), s'y ajoute

pourtant très souvent l'éloge du criminel, un « grand classique » du surréalisme⁴³. Si l'on peut citer ici un passage d'*Histoire désinvolte du surréalisme* (« De ce nihilisme conscient — celui des grands tueurs — devrait jaillir le dépassement de tout le négatif du vieux monde » (VANEIGEM 1977 : 82)), deux extraits suffiront pour l'établir dans le *Traité* :

Un assassin de seize ans déclarait dernièrement : « J'ai tué parce que je m'ennuyais ». Quiconque a déjà senti monter en lui la force de sa propre destruction sait avec quelle négligente lassitude il pourrait lui arriver de tuer les organisateurs de l'ennui. Un jour. Par hasard (*Traité* : 54).

Ou encore celui-ci qui montre le lien entre refus rhétorique et activisme terroriste :

Pas de vaines querelles, pas de discussions oiseuses, pas de forum, pas de colloques, pas de semaines pour la pensée marxiste ! Quand il faudra frapper pour te libérer vraiment, frappe pour tuer ! Les mots ne tuent pas (*Traité* : 194).

Cet éloge du crime et du criminel est également présent chez Marcel Moreau⁴⁴, comme on a pu le voir dans son fantasme du *passage à l'acte surréaliste le plus simple* (cf. *infra* X.4.9). Il faut citer ici encore certains extraits, pour leur franchise :

Il est vain d'espérer retrouver ses commencements fous sans retrouver en même temps son essence criminelle. [...] L'homme qui a redécouvert sa source criminelle et qui, l'ayant solennellement lavée de l'immémoriale accusation, lui jure fidélité, cet homme se rapproche vertigineusement de l'Homme (*Chant* : 62).

Cette rhétorique agressive et hargneuse atteint pourtant très vite ses limites, qui sont celles justement de l'impuissance réalisatrice, ou de ce qui a été appelé le « mur du langage » (contre lequel toutes ces injonctions viennent rebondir). Vaneigem reviendra avec lucidité sur cette période :

Il faut préciser – c'est un phénomène classique – que moins les capacités étaient grandes, plus le sentiment d'infériorité jouait, plus la radicalité se voulait féroce (BERRÉBY et VANEIGEM 2014 : 251).

Le *Chant* relève de ce qu'Angenot a pu appeler une « structure humoresque de la persuasion », opposée donc à la démarche linéaire d'exposition, et caractérisée par la redondance, la lacune, l'hétérogénéité, le développement métaphorique, l'expressivité

43. Cf. *infra* X.4.19.

44. En 1966, dans *La Terre infestée d'hommes* : « L'homme qui hésite à tuer n'a pas encore annihilé en lui la notion de spectacularité, il n'en a pas davantage détruit la psychose » (GODIN 2012 : 517).

lyrique et agressive. Le *Chant* est ainsi tout entier parcouru de ces caractéristiques précédemment évoquées, qui permettent de donner une apparence « dé cousue » à l'ouvrage afin de mieux mimer la spontanéité, la présence réelle d'un sujet sensible, le lyrisme spontané. Chez Vaneigem, cette présence sensible et souffrante est clairement affichée (surtout dans la première partie de l'ouvrage), et ne trouve pas à se refléter dans la structure de l'ouvrage (cf. *infra* X.2) qui, opère plutôt une disjonction sémantique centrale primaire (« survie / vie ») qui servira ensuite à générer à la fois les couples oppositionnels et, formellement, le principe d'opposition à renverser qui structure tout le livre. La forme même du *Traité* mime ce renversement de perspective, Vaneigem ayant largement reconnu (BERRÉBY et VANEIGEM 2014 : 74) s'être inspiré du double mouvement de Lautréamont d'exposition du négatif (*Les Chants de Maldoror*) et de retournement en positif (*Poésies*) pour concevoir la structure de son livre. De manière plus générale, ce procédé est très fréquent dans le « Grand récit Marxiste », comme Angenot l'appelle, dont il caractérise ainsi le canevas narratif et persuasif-rhétorique :

[...] forme de pensée qui va du diagnostic de maux innombrables dus à la mauvaise organisation de la société, à la découverte de leur étiologie, au dévoilement de leur cause ultime, puis à l'exposé d'un remède, à la découverte d'une panacée, conforme à la fois à la nature humaine et au progrès historique, et à l'annonce prochaine de la société mauvaise et de l'instauration sur ses ruines d'une société juste, heureuse, définitive et immuable (ANGENOT et PROVENZANO 2014).

Les lieux communs, on l'a vu, sont les ennemis de Moreau et Vaneigem. Pourtant, on l'a montré, ils en font eux aussi un usage assidu (pureté de l'enfance, légitimité absolue du désir, recherche du plaisir...). Ces lieux sont également et accessoirement les lieux communs d'une époque. Moreau et Vaneigem ne créent donc pas de nouveaux « lieux », mais reprennent (à des tas de sources) des lieux moins généralement fréquentés et plus ou moins reconnus comme subversifs, leur but n'étant certes pas de convaincre « tout homme de bonne volonté éclairé des lumières de la raison » (ANGENOT 1977 : 21), mais d'imposer une nécessité évidente (Vaneigem) et de nouvelles valeurs (Moreau).

C'est le moment de s'attarder quelque peu sur l'essai de Paulhan précité, dans lequel il déplorait : « L'on ne voulait rompre qu'avec un langage trop convenu et voici que l'on est près de rompre avec tout le langage humain » (PAULHAN 1990 : 41). Dans cet essai,

*Les Fleurs de Tarbes ou La Terreur dans les Lettres*⁴⁵, Paulhan critique l'avènement, en littérature, de la pratique, selon lui « terroriste », qui consiste à se débarrasser du commun, de la parole commune, de l'exercice à la maîtrise rhétorique⁴⁶. « Il est humiliant, constate-t-il, de se voir retirer, sans rien obtenir en échange, des mots qui nous ont longtemps enchantés ; et les choses avec les mots » (PAULHAN 1990 : 43). Moreau et Vaneigem ne relèvent pas de cette exécution de la rhétorique, du terrorisme langagier pur et dur, ils ne sont pas *misologues* (un terme de Paulhan) : leur langage n'est en effet pas dénué de rhétorique, c'est-à-dire d'élaboration persuasive⁴⁷ (comme cela a été montré dans le présent chapitre), mais c'est leur rhétorique même qui doit être appelée terroriste⁴⁸ ou *misologique*, c'est-à-dire ayant une aversion pour le raisonnement, pour la discussion, pour l'argumentation logique⁴⁹. Non pas donc une aversion pour la parole (qui se voit confier un rôle bien précis, cf. *infra* VII), mais une aversion pour le savoir commun (la *science*, au sens large) et le savoir mis en commun.

Il paraît d'ailleurs normal, dans des essais (qui plus est « pamphlétaires »), de retrouver de la *rhétorique* (une certaine élaboration rhétorique, en tout cas). Qu'elle soit *terroriste* ne permet pourtant pas encore de la caractériser absolument précisément : ce à quoi l'on a affaire ici est de la rhétorique *contre la rhétorique*, contre la rhétorique généralement impuissante de la littérature, qui se paie de mots et d'idées (cf. *infra* VII). Comme le remarque très justement Michel Beaujour :

La Terreur est tenaillée par le désir d'écarter le voile des mots. [...] C'est le vieux mythe de Pygmalion : à force de se colleter avec un matériau apparemment mal adapté à son projet mimétique, l'artiste rêve que ce matériau se mue en la chose qu'il imite. [...]

45. Les « Fleurs », ce sont celles de la Rhétorique décriée, et celles que le rhétoricien cultiverait, lui le soi-disant truqueur.

46. Queneau, cité par Noël Arnaud, dit d'ailleurs (en 1938) exactement la même chose que Paulhan : « Or, cette inspiration qui consiste à obéir aveuglément à toute impulsion est en réalité un esclavage. Le classique qui écrit sa tragédie en observant un certain nombre de règles qu'il connaît est plus libre que le poète qui écrit ce qui lui passe par la tête et qui est l'esclave d'autres règles qu'il ignore » (ARNAUD 1985 : 126)

47. Circonstance atténuante bien sûr : il s'agit d'*essais* théoriques (cf. *infra*).

48. « À la limite, au travail de persuasion se substitue le terrorisme discursif, c'est-à-dire l'ensemble des moyens visant à intimider l'auditeur, décourager la controverse, déshonorer l'opposant, liquider ses objections par menace, calomnie, etc. » (ANGENOT 1982 : 150).

49. « L'idée selon laquelle on peut convaincre sans raisonner est fort ancienne quoique toujours camouflée sous les épais opuscules des Philosophes. Elle est ancienne parce qu'elle prit une certaine consistance chez ceux qui ont fait de la débauche un guide bien plus fiable. [...] Cette virulence, qui est celle du phantasme, se signe dans le soubassement désirant qui échappe à toute communication d'un langage et d'une conscience épurants » (DUBOIS 2022 : 135).

VI. UNE PAROLE PAMPHLÉTAIRE TERRORISTE

L'artiste — l'écrivain — veut cependant croire ces monstres dévorants, ce papier brûlant, cette encre sanglante et l'écriture elle-même — agonie et délices — compromettante comme un vice (BEAUJOUR 1999 : 13).

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

Une fois que nous avons parlé, nous tenir aussi près que possible de ce que nous avons dit, pour que tout ne soit pas effectivement en l'air, les paroles d'un côté, nous de l'autre, et le remords des séparations.

(TIQQUN, *Théorie du Bloom*)

« Qu'on se donne seulement la peine de pratiquer la poésie » écrit Breton dans le *Manifeste*. Écrite ou chantée, elle demeure comme suspendue. Cette écriture et ce chant doivent renouer avec un *faire*, avec une expérience, qui engage son auteur et son public. Ne pas se contenter de l'écrire, ne pas se satisfaire de la lire. « Pratiquer la poésie » serait alors la pousser vers l'ailleurs de la littérature et de l'art, vers le débordement. Du côté de la vie.

(FRÉDÉRIC THOMAS, *Rimbaud Révolution*)

Ce chapitre s'attachera à expliquer et développer ce qu'étaient précisément les projets littéraires de Marcel Moreau et de Raoul Vaneigem, tout du moins en cette année 1967. Il montrera aussi en quoi ce projet *était dans l'air*, et correspondait à cette « idéologie du désir ». Il faudra également revenir, bien que jusqu'ici cela ait été plus ou moins évité, sur le « problème », ou du moins la question, du rapport entre cette idéologie du désir et le néolibéralisme.

Au-delà des thèmes du vol du langage par le pouvoir (et sa dégradation consécutive, sa prostitution, sa désubstantialisation), et bien qu'ils déplorent évidemment la « police du langage », Moreau et Vaneigem tentent d'amener le langage à sa limite « magique », à ce moment où dire « il pleut » ferait réellement pleuvoir, ce moment où il n'existe plus de séparation entre les mots et la réalité, ce moment où l'art déborde sur et dans la vie, ce moment où le livre s'annihile en se réalisant, ce moment décrit par René Daumal :

Mais je ne veux pas pénétrer ici dans ce sujet [la transmission, l'édification et l'éducation de l'homme]. Je veux rester au moment-limite où la philosophie verbale, maniant encore des mots, se sert du discours pour provoquer l'homme à dépasser le discours (DAUMAL 2018 : 37).

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

Ce projet, certes pas nouveau, mais marginal, et accessoirement *criminel* (cf. *supra*), est appelé « performatisme » ou « immédiatisme »¹. C'est ce qui est spécifiquement entendu par « littérature engageante » ou « littérature performante ». Ce concret tant désiré est cependant paradoxal, puisqu'il n'y en a en fait jamais ; Moreau et Vaneigem ont beau faire, cela reste des livres (du papier et des idées), ils se heurtent à ce fameux « mur du langage ». Leur *esthétique-éthique* consiste cependant à nier l'*insubstantialité*, le néant, la réification propagées par la littérature plus ou moins « moderniste » du XX^e siècle (on pourrait citer Kafka, Musil, Sartre-Camus, le Nouveau Roman²) et à dire : « Nous avons une substantialité et nous allons construire là-dessus, il faut la redécouvrir, elle a toujours été là ».

Si Julien Gracq soulignait déjà la « puissance performative du style de Breton » (MACÉ 2011 : 78), par exemple, force est de constater que la radicalisation a pourtant opéré chez nos deux auteurs, les rapprochant de ce que Marielle Macé a pu appeler l'« activité éthopoiétique » (« ce qui est *ethopoiôs* est ce qui a la qualité "performative" de transformer "le mode d'être d'un individu" » (MACÉ 2011 : 184)). Cette *éthopoièse* a pour but chez les deux auteurs le *débordement physique*. Ce débordement voulu et souhaité, voire intimé, est tout à fait clair chez Vaneigem (il faudrait parler pour lui d'éthopoièse ayant pour but de faire disparaître toute trace de livre), un peu moins chez Moreau. On constate de toute manière, dans les mouvements d'avant-garde en général, au premier rang desquels les surréalistes, et chez Moreau et Vaneigem en particulier, qui en sont les héritiers, une sorte d'escalade de la posture radicale passant par le volontarisme verbal. Celui-ci « débouche sur une mise en demeure. À force d'en dire, on en aura trop dit. Il faut que la preuve suive. L'escalade verbale impose une *réalisation effective*³ » (CLOUSCARD 2014 : 80).

-
1. L'exemple « littéraire » le plus abouti de *performatisme impératif* vient des États-Unis et, justement, de la contre-culture *yippie* (les *yippies* sont les membres du *Youth International Party*, parti politique libertaire américain fondé en 1967) : *Steal This Book* (« Volez ce livre ») d'Abbie Hoffman en 1970 (traduit en français et publié en 2015 par les éditions Tusitala) et *Do it!* (littéralement « faites-le! ») de Jerry Rubin en 1970 également (traduit en français et publié en 1971 par les éditions du Seuil).
 2. Voir à ce sujet *Théorie du Bloom* (TIQQUN 2000).
 3. Ce que Moreau a appelé, très clairement, la « réinsertion sublimée des facteurs de destruction originels dans le réel » (*Chant* : 63).

1. Marcel Moreau

Si Moreau est et bien *misosophe* (contre le sens commun, pour le surgissement du nouveau⁴), il n'est en fait pas vraiment misologue (cf. *supra* VI.5), puisque le langage (la parole) se voit chez lui donner le rôle central. Moreau fait ainsi preuve d'une espèce d'aristocratie et de rigueur dans la transgression : « On ne peut mieux fonder la nouveauté qu'en possédant la tradition » (MOREAU 1984 : 113). Ce rôle central du langage, fouilleur des entrailles, restera la plus grande différence avec Vaneigem. Bien qu'il n'en mentionne jamais le nom dans le corpus étudié (mais Bajomée le fait à son sujet, cf. BAJOMÉE 1984), il faudrait rapprocher une partie du projet poétique d'Isidore Ducasse, tel que rapporté par Bertrand et Durand, du projet de Moreau, celui de la révocation

[d]es frontières séparant la vie consciente et inconsciente ou encore, plus largement, l'art et la vie, par la destruction des valeurs morales et l'incorporation au flux verbal des forces sous-jacentes de la psyché, [...] à l'œuvre dans la valorisation frénétique du mal et l'érotisme violent (BERTRAND et DURAND 2006 : 142).

Puisqu'il fut cité également, on pourrait encore rapprocher le projet de Rimbaud de celui de Moreau, projet rimbaldien qui faisait de la voyance une exigence poétique et éthique à la fois, voire, formulation ambiguë, « une exigence éthique qui déborde, au point de le nier, le poétique, d'atteindre et de dépasser les limites de l'expérience de vie » (BERTRAND et DURAND 2006 : 250). On reconnaîtra dans l'extrait suivant le rapport particulier que Moreau entretint avec les surréalistes, mais aussi avec sa « vision de la littérature » (*profondeurs et monstruosité*) :

Rimbaud [tout comme Moreau, donc] n'a que faire de ces écrivains et poètes « fonctionnaires » qui s'adonnent aux « jeux » et aux « délassements ». Ce qu'il veut avec force [...], c'est qu'enfin l'homme se travaille — c'est-à-dire qu'il remue ses profondeurs : « il s'agit de se faire l'âme monstrueuse », écrit-il (BERTRAND et DURAND 2006 : 250).

Moins directement concerné par les théories situationnistes de « dépassement de l'art », et surtout beaucoup plus pessimiste quant à l'avenir des Révolutions⁵, Moreau est

4. En ce sens, il est aussi deleuzien (cf. *Différence et répétition*).

5. Il préfère *sa* révolution : « Je connais quelques phrases assez extraordinaires pour que ce soit d'elles que j'attende ma propre révolution » (MOREAU 1984 : 119). Ou bien, dans *L'ivre livre* : « Ce qui manque à la turbulence étudiante, c'est sans doute la conscience que l'influx révolutionnaire est une revendication des forces obscures, scandaleuses, incontrôlables, bien plus qu'un choix de justice » (GODIN 2012 : 514).

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

pourtant, et de manière ambiguë il est vrai, il faudra souvent le répéter, toujours préoccupé de faire advenir au grand jour une espèce de fonds *pulsionnel-primitif* (ses registres métaphoriques du plus grand excès, du plus grand dévouement⁶ le montrent à l'envi, cf. *supra* VI.4.1 et *infra* X.4.18) et de propager un verbe transformateur-performatif (qui serait en même temps chaotiquement organique) hanté par le fantasme du passage à l'acte⁷. La littérature est pour lui cette force, imaginaire et réelle tout à la fois, qui permet de diluer les réalités contraignantes (MOREAU 1984 : 107), qui possède une vertu excitatrice, qui change la vie par ses rythmes. La métaphore est pour lui le lieu — tout littéraire mais conçu comme débordant — d'une transmutation (*prendre la métaphore pour la réalité*), ce qu'il reconnut d'ailleurs ouvertement :

Le lieu commun me gênait. Il m'enfermait dans un réel dont je n'aspirais que trop à sortir. Il puait la grisaille des jours. Pour m'en échapper je songeais confusément à la métaphore⁸ (MOREAU 1984 : 70).

La métaphore est par ailleurs la figure la plus apte à rendre « public » le contenu de l'inconscient, et donc à faire remonter les enfouissements des profondeurs (*mutatis mutandis* le projet de la psychanalyse, à savoir de rendre conscient l'inconscient par le langage). Il s'agit de rompre les digues entre le *figural* (ce qui est primaire et inconscient, le Désir) et le discursif, ou le textuel (ce qui est secondaire et conscient, l'Art), afin de dire ce désir et de l'accompagner. Mais de l'accompagner jusqu'où ?

Une première ambiguïté quant à cet « accompagnement » consiste dans l'imprécision des mots d'ordre et des volontés affichées : quand Moreau parle de « débordement de l'être » (VAN ROSSOM 2004 : 48), que faut-il entendre ? Remontée à la surface de l'être profond ou passage à l'acte *réel* ? L'extrait suivant exprime parfaitement cette ambiguïté :

6. Michel Beaujour signalait déjà la « topique hyperbolique » comme poétique de la Terreur (BEAUJOUR 1999 : 126). L'hyperbole est évidemment la figure de l'excès.

7. « Dommage que le meurtre social (l'esclave écrasant le maître) soit si rare... *La surproductivité est un supplice* et son instigateur un bourreau. Demandons à être les bourreaux de ces bourreaux » (*Chant* : 245).

8. L'ambiguïté persiste : fuir *le* réel ? s'évader du monde ? fuir *un* réel ? utiliser la métaphore comme moyen de fuite ? Il semble impossible de trancher clairement, Moreau ayant toujours exprimé ensemble les positions d'attaque et de repli, avant de définitivement opter pour la seule aventure valable, celle qui serait principalement intérieure : « Chaque livre publié rend inutile la vengeance et prioritaire le savoir » (MOREAU 1984 : 73).

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

La démesure a compris le « meurtre », elle a réussi à l'assimiler durement en veillant à ne l'éduquer point, de manière à pouvoir en décharger la puissance au moment voulu, que ce soit dans l'imaginaire ou au bout des membres tournoyants (*Chant* : 65).

Cette ambiguïté caractéristique de Moreau se marque encore dans le balancement entre un vouloir-vivre désentravé et libertaire⁹ et un *juste-écrire* replié sur lui-même¹⁰. L'écriture est ainsi vue à la fois comme le moteur du bouleversement et une mystique autonome qui rajouterait ainsi une couche de distance entre soi et le monde, ou au contraire permettrait l'accès à son véritable soi¹¹. Le style est ainsi ce qui serait la valeur suprême réconciliatrice de ces tendances chez Moreau : à la fois ce qui sculpte l'homme démesuré¹², le crée (son aventure intérieure, mais *remplie d'effets*), et à la fois un moyen proprement littéraire¹³. Style qui demande un travail, qui est à la fois une discipline (« Mais je me console en songeant à la bienfaisance secrète des disciplines librement consenties, lorsqu'elles camouflent la préparation de plus vifs attentats » (*Chant* : 110)) et un effort (« Ce n'est pas sans peine que l'on peut parler avec des mots plutôt sagement alignés d'idées qui assument le chaos » (*Chant* : 110–111)). Discipline et effort, donc, mais tendus vers autre chose, vers une *libération* : « [La démesure] est un lion, et l'essai est sa cage » (*Chant* : 110). À la faveur d'un syllogisme (« Au commencement était le verbe, mais le commencement était folie. Donc le verbe est folie » (*Chant* : 76)), Moreau reconnaîtra l'importance de la poésie :

Il est pourtant vrai que la poésie montre un parfait ajustement au vice, à la démence et au carnage et que c'est lui restituer son authentique soubassement que de l'asseoir sur les genoux des grands monstres rouges qui nous habitent (*Chant* : 76).

9. « Il ne suffit pas de faire de la poésie, il faut arriver, cette poésie, à l'être » (MOREAU 1967 : 209).

10. « La capture, l'étude et la re-création d'un seul de tes démons intérieurs valent plus que mille actions spectaculaires » (MOREAU 1967 : 124).

11. « Il ne commettait que des psycho-crimes. Mais peut-être faut-il passer par une longue série de psycho-crimes pour connaître vraiment le crime et aboutir triomphalement à l'inutilité de le commettre » (MOREAU 1967 : 145).

12. « Si le démesuré peut jouer un rôle politique, ce ne peut être qu'en sautant, fulgurant et révolté, d'un point de fièvre à l'autre d'un mouvement, et cela avec une espèce de sauvagerie infidèle à tout ce qui n'est pas un peu plus de fanatisme » (*Chant* : 91).

13. « "Le spirituel, c'est ce par quoi on surnaturalise", c'est-à-dire qu'on fournit spontanément, dans l'instant, un *style* à la méditation ou au jaillissement pour échapper à la grossièreté et à la lourdeur » (*Chant* : 20).

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

Se mettant par ailleurs en scène prophétiquement en tant qu'écrivain faisant un discours à la jeunesse, il exposait de manière très franche sa vision ambiguë de la littérature et du langage (mise en gras dans l'extrait suivant) :

Acceptez-vous tels que vous êtes. Recevez-vous pleinement. Ma littérature vient vous délivrer de deux mille ans de mensonge. Je vous le dis, moi : la littérature n'est pas faite pour améliorer l'homme; elle est faite, non pour supprimer ou contrarier en vous un seul des penchants que la nature vous a généreusement octroyés, mais pour s'emparer de chacun d'eux et l'épanouir sans partialité, jusqu'à luxuriance, dans les serres infiniment hospitalières du destin. **Elle est faite pour porter les impulsions aussi loin qu'il se peut jusqu'à ce point où, sans être nécessairement un acte, elles sont plus que cet acte.** [...] La littérature du Fou vient vous apprendre à renverser le cours du plus gros mensonge qui soit [la domination de soi, de ses instincts], elle vient vous enseigner le déchaînement et la vie (*Chant* : 41–42).

Le renvoi au modèle sadien éclaire d'une autre manière cette position instable de Moreau lui-même :

De spasme en spasme, [Sade] fait chanter ou hurler l'Inavouable qui est tout au fond de nous : le mourir, le faire-mourir, le souffrir, le faire-souffrir, l'anthropophagie, le sacrilège, la scatologie, l'abjection, le vautrement, ce ballet des inconvenances écumantes qui se partage entre la piste des astres et celle des déchéances (MOREAU 1977 : 17).

Moreau exprime la volonté de se construire une « langue-vie », sans écart(s). D'où la syntaxe classique (dévergoncée) et le « travail » sur la langue : il ne s'agit pas d'utiliser une langue qui soit désarticulée ou asyntaxique (comme les surréalistes), mais bien de combattre l'ennemi de l'intérieur. Il faudrait parler ainsi d'« entrisme langagier » comme il fut aussi *géographique* avec son installation à Paris :

La société n'est pas quelque chose que l'on peut combattre du dehors. Tel voleur n'est vraiment devenu l'ennemi de la société qu'en écrivant contre elle, c'est-à-dire, en quelque sorte, en la réintégrant, en diffusant dans son sein de la mauvaise pensée. S'il s'en était tenu à ses délits, il n'eût causé que bien peu de tort à l'ordre établi (MOREAU 1967 : 192).

2. Vaneigem

L'écriture de Raoul Vaneigem se caractérise principalement par la figure de l'antimétabole (cf. *supra* VI.4.1 et *infra* X.4.12) qui consiste à mimer dans le discours le renversement souhaité et à doter ce discours d'un caractère performatif. « Dire », ce serait dès lors « implorer que se fasse », ou bien « obliger à faire », pour paraphraser un titre bien connu.

Le performatif, c'est le point extrême de la fusion entre théorie et pratique, le moment où elles parviennent à l'indistinction. Le seul énoncé de la théorie est déjà sa mise en pratique ; par conséquent, ce qui est communiqué acquiert un pouvoir exécutoire immédiat (MARCOLINI 2012 : 154).

Ce ton prophétique autoréalisateur passe par le ressassement mais aussi par une certaine forme aphoristique (slogan, formule-choc) qui possède une force de frappe plus importante¹⁴ et qui permet une appropriation par le lecteur-créateur (à rebours de l'esprit de système et de la figure honnie du lecteur-spectateur). Il faut bien évidemment noter l'intrinsèque *double bind* de ces injonctions (« sois libre », « sois spontané »), et leur absence de contenu, voire leur « neutralité » axiologique (désirer *quoi?* jouir *de quoi?*)

Pour Vaneigem, « [l]'essai est le lieu de formulation immédiate de la critique, qui ne doit servir qu'une fois, la révolution attendue abolissant l'art et précipitant l'homme dans la vie, seule pratique nécessaire » (VRYDAGHS 2003 : 474). Cette révolution serait portée, de manière transitoire, par une « nouvelle poésie » (ou « poésie révolutionnaire », voire « poésie spontanée »), dont il donne quelques exemples :

En janvier 1961, les grévistes de Liège mettent à sac la gare des Guillemins et détruisent les installations du journal *La Meuse*. Sur les côtes belges et anglaises, et à l'issue d'une opération concertée, quelques centaines de blousons noirs dévastent les installations balnéaires, en mars 1964 (*Traité* : 88).

Le langage dès lors se voit confondu avec la réalité, c'est-à-dire avec l'émeute, l'« anti-médiation par excellence » (*Traité* : 127), la « théorie radicale pénétrant les masses » (*Traité* : 131), « la poésie des insurgés » (*Traité* : 338). Pour mener à bien cette révolution réelle, Vaneigem prescrit trois rôles successifs (et confondus) à ce *langage*

14. Benoît Denis, à propos des situationnistes : « Leur production littéraire relève de l'essai, du pamphlet et du manifeste et sa nature dogmatique s'accorde avec un sens très sûr du slogan » (DENIS 2010 : 389). Certains d'entre eux sont justement restés dans les mémoires (« Jouir sans entraves et vivre sans temps morts », « Ne travaillez jamais »).

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

armé : l'information corrigée dans le sens de la poésie (« société » deviendrait « lieu du pouvoir hiérarchisé »), le dialogue ouvert (la discussion non spectaculaire) et finalement le langage de la spontanéité et du faire (de la propagande par le fait, de l'insurrection) déjà mentionné (*Traité* : 133).

Si Vaneigem devait cependant sauver le langage après la Révolution (il ne sauverait en tout cas pas la *littérature*, elle serait devenue nulle et non avenue dans un monde tout rempli de *vie* et non plus d'*art séparé*), ce serait au sens de Jacob Boehme (une de ses références, cf. *infra* X.4.1), philosophe mystique allemand des XVI et XVII^{es} siècles :

L'homme recommencera à parler quand il retrouvera le Paradis. Selon Boehme, le langage d'Adam était un miroir limpide de nos sens, de sorte qu'il appelle « langage sensuel » (*Sensualische Sprache*) ce langage idéal (BROWN 1960 : 95).

Pour Vaneigem, bien sûr, ce serait sans oublier de lier cette « sensualité » à la plus haute politique révolutionnaire, d'où identité de l'érotique et de la communication :

Pour les groupes radicaux qui sauront s'élever à la plus haute cohérence théorique et vécue, les mots *parfois* atteindront à ce privilège de jouer et de faire l'amour (*Traité* : 134).

Toute la politique du langage de Vaneigem peut se résumer dans ce nihilisme constructif : « Il faudra parler encore jusqu'au moment où les faits permettront de se taire » (*Traité* : 135). En attendant, le mot d'ordre du « terrorisme » est clair et net : « À ce stade de l'écriture où l'on cherchait jadis l'explication, je veux désormais que l'on trouve le règlement de compte » (*Traité* : 145), ou bien, citant Charles Lassailly (« petit romantique » français devenu fou et s'étant suicidé¹⁵) et Netchaïev (un nihiliste russe, par ailleurs terroriste), pour la « performativité [de leurs] rêves » (*Traité* : 315). Ce terrorisme concret se redoublera longtemps d'un terrorisme injonctif, qui a le mérite de rassembler toute son idéologie :

À chacun d'apporter désormais, dans l'impatience de résultats immédiats et dans la passion authentiquement vécue de se construire une vie pour soi, la preuve de l'impulsion et de la cohérence qu'il se juge capable de donner au mouvement collectif de réalisation individuelle (VANEIGEM 1974 : 9).

¹⁵ Qui se mit en scène dans *Les Roueries de Trialph* (1833) en tant que héros suicidaire, trouvant des distractions dans les crimes et les assassinats.

3. Un discours néolibéral?

Le « pouvoir » a-t-il récupéré les idées de Mai 68 (du Mai 68 étudiant, à tout le moins) ou les promouvait-il en secret (y étaient-elles intégrées dès le début¹⁶)? Mai 68 aurait-il donné la possibilité au capitalisme de se purger de ses insuffisances et des insatisfactions de la jeunesse? Ce n'est en tout cas pas une éventualité théorique (et pratique) qu'il faudrait réserver aux seuls réactionnaires de mauvaise foi et critiques droitiers¹⁷ de « la pensée 68 ». Dans le camp même de l'opposition anticapitaliste et antilibérale¹⁸, les « reproches » sont relativement nombreux :

Au vu des mutations du capitalisme survenues depuis 1968 et de leurs étranges affinités avec le programme défini en leur temps par les situationnistes, on est en effet enclin à considérer que ce « programme » qui prétendait porter la remise en cause la plus radicale de la société de son temps n'a en fait vraiment réussi qu'à contribuer à son style nouveau (MARCOLINI 2012 : 311).

Rénovation pour laquelle « le mouvement situationniste a joué [son rôle] dans le passage d'un esprit du capitalisme ascétique, autoritaire, répressif, à un nouvel esprit du capitalisme hédoniste, permissif, voire transgressif » (MARCOLINI 2012 : 314). On ne saurait parler plus clairement.

L'objet de ce travail n'est certes pas, on l'a dit, d'apporter une réponse à ces questions¹⁹, mais il faut tout de même signaler la convergence²⁰ sur plusieurs points des

16. « Ce n'est pas la société capitaliste qui a récupéré la libido. Mais la société capitaliste qui a “inventé” la libido. Celle-ci n'est pas une essence, un a priori, un antéprédicatif » (CLOUSCARD 2014 : 221). Mais encore : « Si l'idéologie contre-culturelle s'est parfaitement diluée dans la rhétorique publicitaire, c'est parce que cette dernière tenait déjà un rôle central dans les déclamations bravaches des groupes les plus individualistes et libertaires » (GALLUZZO 2023 : 225).

17. Aveugles au point de ne pas voir que le néolibéralisme est également un « anti-humanisme ».

18. On aura remarqué qu'aucune des « critiques » que nous avons relayées ne viennent de « la droite » (et certainement pas celle de Jaime Semprun qui va suivre).

19. Il ne faut pourtant pas trop s'en cacher, certains propos situationnistes du début des années soixante passent pour tout à fait utopistes-néolibéraux, si l'on peut dire. Ainsi ceux de Constant Nieuwenhuys, membre de la première IS, à propos de son projet utopique d'urbanisme « New Babylon » : « [L'espace social de l'homme y est sans limite]. Comme celui-ci n'est plus “enraciné”, il peut circuler librement; d'autant plus librement que l'espace qu'il traverse change sans cesse de forme et d'atmosphère et qu'il est, de ce fait, à chaque fois nouveau. La mobilité, et la désorientation qu'elle provoque, facilitent les contacts entre les êtres. Des liens se nouent et se dénouent sans difficulté aucune, ce qui apporte aux rapports sociaux une ouverture parfaite » (MARCOLINI 2012 : 108).

20. Il faut signaler aussi un désaccord sur ce point avec Michel Clouscard : non, Vaneigem et Moreau (ni même les « reichiens » et autres « freudo-marxistes ») ne furent néo-capitalistes ou promoteurs directs et conscients de ce néo-capitalisme. Autre désaccord avec Clouscard qu'il faut souligner, son assimilation abusive de l'intelligentsia transgressive et avant-gardiste aux publicitaires du régime néo-capitaliste.

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

valeurs promues par nos deux auteurs et celles du néolibéralisme tel qu'entendu généralement (et dans ce travail, cf. *supra*), et dont les moindres ne seraient pas le culte de l'instantané, de l'immédiat, du présent perpétuel ou bien le fait qu'aujourd'hui, tout platement, « la sexualité parle néolibéral » (ILLOUZ 2020 : 29). Le concept, axiologiquement neutre, de « liberté négative » (un espace de liberté sans entraves), peu ou prou (et plus ou moins directement) défendu par Moreau et Vaneigem, mais surtout promu par le libéralisme (par sa variante libertaire-libertarienne au minimum), est justement « [colonisable] par les valeurs du marché capitaliste, la culture consumériste et la technologie, devenues dans la société moderne les principaux champs institutionnels et culturels » (ILLOUZ 2020 : 28). Il faut aussi souligner l'incongruité d'avoir parié, en même temps qu'il était promu partout de manière marchande (cf. *supra* IV.2), sur le désir²¹. Mais il faut aussi souligner que jamais, du moins en théorie, Moreau et Vaneigem ne se sont départis d'une haine tenace envers le capitalisme et la rénovation de façade *made in America* qu'il opérait depuis les années cinquante, se faisant séducteur aux fins d'intégrer à son fonctionnement le plus intime le citoyen-consommateur ainsi « créé ». Ils se sont ainsi tous les deux opposés au monde moderne (*leur* monde moderne²²), marqué par l'avènement de la liberté individuelle s'exerçant dans la consommation, cette consommation étant vue comme « la praxis parachevant le nihilisme encore abstrait qui anime la négation des valeurs, le refus du sens et le rejet de tout héritage qui caractérisent la modernité » (LÖWY et SAYRE 2005 : 178). Il faut, à titre d'illustration, citer Vaneigem, en 1991, dans sa « Préface à la deuxième édition » du *Traité* :

Tirant plus de profit de la consommation généralisée que de la production, le système marchand [après 1968] précipite le passage de l'autoritarisme à la séduction de marché, de l'épargne au gaspillage, du puritanisme à l'hédonisme, de l'exploitation stérilisant la terre et l'homme à la reconstruction lucrative de l'environnement, du capital plus précieux que l'individu à l'individu comme capital le plus précieux [...] Le modèle occidental fait table rase des oppressions anciennes. Il implante une démocratie de supermarché, une autonomie de *self-service*, un hédonisme où les plaisirs se paient (VANEIGEM 1992 : 13).

21. « Célébrer le désir et la pulsion, c'est encourager le libre développement de l'appétit consommatoire » (GALLUZZO 2023 : 217).

22. Celui des années soixante, veut-on dire.

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

De même, les freudo-marxistes « à la mode », tel Marcuse, ont toujours eux aussi dénoncé la « désublimation répressive », entendue comme la levée de certains interdits compulsifs orientée vers l'accumulation et la consommation ou, pour le dire autrement, la satisfaction de la « libido réprimée » par la consommation directe (cf. MARCUSE 1963). Il convient également pour être juste de faire un détour par Gilles Deleuze, généralement associé à cette « idéologie du désir » (et au premier chef par Clouscard, dès 1972). Il s'en est défendu en disant n'avoir pas associé le désir à quelque chose ou à quelqu'un de précis, mais à un ensemble, à un « agencement » collectivement construit²³. Il existe ainsi deux contresens à ce « Désir » selon Deleuze²⁴ — le Deleuze « tardif », celui de la fin des années quatre-vingts, pas celui qui, *accélérationniste*²⁵, faisait de l'inconscient le « mode de production sauvage et de désir explosif » (ANSALDI 2017 : 8), ou bien pour qui les rapports de production étaient une institution du désir : *primo*, l'associer à un « spontanéisme » ou à une « fête », alors qu'il s'agit plutôt d'expériences, de choix de territoires, de styles d'énoncés, de préférences de certains états de choses et, *deuxio*, refuser (dans son *Abécédaire*, en tout cas) de parler de « primat du désir », puisque le désir implique une construction, n'est pas un donné suffisant, qu'il se confond en fait directement avec la production du réel. Il est pourtant évident que l'histoire, l'origine, la production, les déterminations de ce désir ne l'intéressent nullement (pour le lui, le désir n'est pas construit)²⁶. Ce passage par Deleuze, ambivalent, illustre, par la convocation d'une figure toujours éditorialement actuelle (et *nietzschéenne* elle aussi), la problématique soulevée ici : un certain flou savamment entretenu autour de ce « désir », toujours plus ou moins ontologique, toujours plus ou moins un « déjà-là » substantialiste. En effet, Moreau et Vaneigem non plus n'acceptaient pas de faire rentrer l'Histoire dans le « Désir », et allaient même encore plus loin en le posant clairement comme originel et

23. Le désir pour Deleuze serait donc « constructeur » et non « producteur » comme Clouscard le lui reprochait erronément (cf. CLOUSCARD 1972).

24. Cf. DELEUZE, Gilles, 2020 [1995]. « D comme Désir », dans BOUTANG, Pierre-André (prod.), *L'Abécédaire de Gilles Deleuze* [en ligne]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=tLISRFLThYw> (mis en ligne le 18/04/2020, consulté le 30/08/2022).

25. L'*accélérationnisme* consiste en la croyance que le capitalisme doit être poussé à bout avant d'être (ou de pouvoir être) dépassé. Il s'agit donc de conserver son « infrastructure libidinale et technologique » (cf. FISHER 2022).

26. En 1972, avant de changer d'avis, donc, l'équation était pourtant inversée, donnant raison à Michel Clouscard : « [Le champ social] est le produit historiquement déterminé du désir et la libido n'a besoin de nulle médiation ni sublimation, nulle opération psychique, nulle transformation, pour investir les forces productives et les rapports de production » (DELEUZE 1972 : 36).

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

naturel, intouchable et indéterminé. Que ce soit chez Marcuse, Deleuze (le « premier » Deleuze), Moreau²⁷ ou Vaneigem, on retrouve à chaque fois cette même reprise du « discours métaphysique²⁸ sur le désir, l'instinct, la libido » (CLOUSCARD 2017 : 34).

Frédéric Lordon a problématisé la tension entre ces deux positions (« désir construit » et « désir constructeur ») en reconnaissant (comme Illouz, finalement) que « ce sont les structures sociales, celles des rapports de production capitalistes dans le cas salarial, qui configurent les désirs et prédéterminent les stratégies pour les atteindre » (LORDON 2010 : 32) et en même temps, dans le *sillon* spinoziste, une « servitude passionnelle » induisant une « hétéronomie humaine ». Bref, de l'aliénation, des désirs venus d'ailleurs, « la présence d'autre chose que soi dans la direction de soi » (LORDON 2010 : 83), mais non sue, non dite, ou non reconnue, parce que « [d]éjà peu porté à se penser comme déterminé, l'individu est encore plus enclin à se considérer comme l'origine de son propre désir » (LORDON 2010 : 84). Et ce désir, en effet tout puissant, à la fois à la tête des actions humaines, « point imaginaire de toute une époque » et « droit inconditionnel » (LORDON 2010 : 65–66), est *toujours-déjà* à la fois moteur et véhicule, indistinctement, de la réalité en tant que production historique²⁹. Dufour a bien montré, avec le cas de Mandeville, comment tout le travail proprement libéral de forçage anthropologique et de généralisation à partir de son cas particulier, en éternisant une « nature humaine » mauvaise, nécessairement meurtrière et égoïste, a justement pu servir de justification à toute appropriation violente (cf. DUFOUR 2007 et 2009) et à toute exploitation (à tout *sadisme*).

Autre valeur « néolibérale » à signaler, conjointe à celle du Désir, le Corps, qui serait le siège de l'authentique parce qu'il est l'origine des « énergies antérieures à la falsification » (CLOUSCARD 2017). Ce qui est autrement appelé l'« antéprédicatif », soit le point aveugle, l'origine mythique d'avant les rapports de production, une sorte d'« inconscient structural » invariant. Cet antéprédicatif (ce « pré-discursif ») trouve « à

27. « [La raison d'être du démesuré] c'est de désirer sans cesse, de sentir grandir en elle [la démesure], continuellement, la force souterraine, comme s'il n'y avait pas de fin à ce mouvement du feu réveillé pour la plus grande gloire de l'existence » (*Chant* : 67).

28. Pierre Bourlier parlait déjà, chez Reich, d'une « métaphysique de la pulsion » (BOURLIER 2021).

29. Moreau identifie l'« aliénation » au fait de se dominer et de réprimer ses instincts. Il évoque même « l'homme séparé », en tant que séparé, bien sûr, dans son cas, de ses « impulsions criminelles » (*Chant* : 59). Selon lui, les instincts libérés permettraient de « vivre de façon moins mensongère et plus pleine » (VAN ROSSOM 2004 : 40), ce qui est à peu de choses près le « programme révolutionnaire » de Vaneigem.

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

se redistribuer [en 1968] dans des singularités complémentaires “contestataires” : le fou, le sauvage, l’enfant, le marginal » (CLOUSCARD 2017 : 113). Moreau l’exprime clairement : « L’homme de démesure se retourne immanquablement vers son désir, qui lui renvoie l’image de plus ancienne innocence » (*Chant* : 67). Pour lui, la « démesure » est (doit être) révélation, résurgence et perpétuation « d’un état de l’homme antérieur et supérieur à la raison » (*Chant* : 111). La présupposition est ainsi, comme chez Deleuze et Guattari (et avant eux Reich et Marcuse, notamment), d’une puissance libidinale et consciente (« naturelle ») à retrouver spontanément : « [Notre foi de démesurés] repose sur des substructures sans mots ni conception, sur de pures intuitions saisies dans l’illumination de l’instant » (*Chant* : 68). C’est pour cela que Moreau a pu dénigrer la soi-disant « libération sexuelle » : « Le fait est que l’ère de la “liberté” sexuelle que nous vivons aujourd’hui ne reconduit nullement aux primarités innocentes de la fornication » (*Chant* : 100). Mais il n’empêche que chez Moreau le Corps « primitif » est bien le « point de départ »³⁰ empêché par la Raison. Cette idée d’un ordre social et culturel reposant essentiellement sur la répression des instincts en provenance du corps (TAMINIAUX 2019 : 650) se retrouve aussi chez Vaneigem. Or, l’on peut se demander si, au contraire, ce pulsionnel, cet instinctuel, ne s’inscrivent pas, justement, dans le cadre de la consommation, et non certes de la production, autorisés voire recherchés par le néo-capitalisme — et si, derrière leurs traits effectivement romantiques, Moreau et Vaneigem ne favorisent pas *in fine* l’aplatissement de la vie, sa réduction à des niveaux purement quantitatifs et physiques (ou physiologiques).

Comme l’écrivait Anselm Jappe à propos de Sade, celui-ci « semble avoir écrit pour démontrer l’absurdité de tout éloge de la liberté qui ne fait pas abstraction du *contenu* de la liberté, en se grisant du seul mot » (JAPPE 2012). Cette position, cette posture, participent bel et bien d’une *mode* : se démarquant des signes trop communs de la consommation aliénée, Moreau et Vaneigem exposent des signes de subversion (des références culturelles et des mots de passe subversifs-transgressifs). Le *désir* est la jointure de ces deux branches : s’il est vulgaire dans le cas de la « consommation », il devient cultivé et d’avant-garde dans le cas de la « subversion ». Il peut sembler que l’on appuie peut-être fortement sur le cas Sade, et l’assimilation avec Moreau et Vaneigem

30. Mais aussi la fin : « [Chez Moreau], le textuel n’est imaginable que dans une réception du corps » (BAJOMÉE 1984 : 256).

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

peut paraître elle aussi un peu forcée, mais il s'agit de la référence typiquement avant-gardiste depuis le début du XX^e siècle et son introduction (sa *prescription*) par Guillaume Apollinaire (entre autres), et c'est également une référence très présente chez les deux auteurs (les allusions sont nombreuses). Il cumule à peu près tous les traits que Roszak attribue à l'état d'esprit « consommateur et désirant » post-Mai 68. Tout d'abord la répétition mécanique (l'éternel retour du même, la rythmique vitaliste isométrique) et la consommation de l'autre (« Une forme toujours égale, appliquée à un contenu qui n'est qu'un matériel passif : c'est exactement le rapport que la marchandise et ses “porteurs” entretiennent avec le monde » (JAPPE 2012)). Ensuite l'hédonisme. De la même manière que l'alcool qui se trouvait ravalé au rang d'aliénation maintenant le statu quo dans les écrits des situationnistes (et aussi dans le *Traité*) se voit en fait pratiqué avec la plus grande largesse dans la réalité du vécu situationniste³¹ (beuveries, errances nocturnes dans les bars, dérives alcoolisées), l'hédonisme, en tant que valeur honteuse du néo-capitalisme dénoncée par les situationnistes (et par Moreau, qui n'y voit que de la mollesse jouisseuse), se voit lui aussi pratiqué largement par les situationnistes. Vaneigem lui-même dénoncera cette pratique prédatrice³² :

Je n'ai aucune sympathie pour l'hédonisme. C'est l'idéologie du plaisir. Je dois convenir, en revanche, que nous [situationnistes] étions bel et bien dans l'hédonisme. Un hédonisme du boire, du manger et du baiser beaucoup qui paraissait nous prémunir contre la vertu robespierriste et servait en fait d'alibi à des comportements traditionnels d'échange et de prédation, qui participaient de la survie, non de la vie humaine³³ (BERRÉBY et VANEIGEM 2014 : 318).

31. Robert Dehoux, ex-ingénieur belge proche de l'IS dans les années 60, et auteur de quelques livres (dont *Le Zizi sous clôture inaugure la Culture*, aux éditions L'Âge d'Homme, en 1999), confia en 2005 à l'auteur de ce travail que Debord, durant l'écriture de son livre *La Société du Spectacle*, avait fait absolument abstinence d'alcool, ce qui l'aurait alors rendu tout à fait désagréable et avait provoqué des railleries chez ses compagnons habituels d'ivresse.

32. « Ainsi, on consomme sans reconnaître, on se sert de l'objet en le méprisant [...], recharge vitaliste d'une machine de mort qui a besoin de chair fraîche » (CLOUSCARD 2017 : 118).

33. Ou encore cet extrait de dialogue entre Gérard Berréby et Raoul Vaneigem : « [GB] — Il faudrait aussi parler du phénomène des admiratrices qu'on nomme, dans le milieu du rock'n'roll, des “groupies”... [RV] — C'étaient des sympathisantes, pas des filles à situs (comme on parle de filles à soldats). Le libertinage n'était pas pour nous déplaire. [GB] — Vous en avez agréablement profité! [RV] — Il est piquant et pathétique de constater que la hauteur de pensée nous autorisait à pratiquer la bassesse ordinaire des bourgeois jouisseurs (BERRÉBY et VANEIGEM 2014 : 324).

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

Pratique antisentimentale désormais habituelle, exposée par Eva Illouz dans *La fin de l'amour*, et qui revêt cette caractéristique principale de liquidité³⁴, « comme refus de tout engagement durable, et désir [...] de maintenir en permanence toutes ses options ouvertes — c'est-à-dire de *n'avoir jamais à compter avec l'autre* » (LORDON 2010 : 65). Sade, dans *Les infortunes de la vertu*, décrira parfaitement cette vision de l'autre soumis au « désir naturel et originel » : « Je me sers d'une femme par nécessité, comme on se sert d'un vase dans un besoin différent » (DUFOUR 2009 : 151). Il serait vain d'étaler tout ce qui relèverait de près ou de loin d'un intertexte sadien chez Moreau, où cela est de toute manière omniprésent (cf. *infra* X.4), mais on citera tout de même ce bref extrait, qui reproche aux apologues fantaisistes du meurtre (les surréalistes sans doute, d'autres prescripteurs de Sade), simples joueurs puérils, de n'avoir pas su accorder leur liberté démesurée avec un style puisant aux sources, aux racines mêmes de cette inspiration, de ce tumulte primitif : « Il est vain d'espérer retrouver ses commencements fous sans retrouver en même temps son essence criminelle » (*Chant* : 62).

Outre l'attrait de la *perpétuelle nouveauté* (« Moreau nous rappelle par ses livres que le désir a besoin d'être rallumé fréquemment par de nouveaux visages, de nouvelles voix, de nouveaux corps, de nouveaux gestes. » (VAN ROSSOM 2004 : 171)), on pourrait encore citer, en tant que valeur propagée par le néolibéralisme, le *ludisme* (la fête est vue, chez Moreau également, comme un espace-temps de rupture avec le conventionnel³⁵), tout du moins chez Vaneigem, chez qui il faut souligner l'influence de l'ouvrage de Johan Huizinga, *Homo Ludens* (première édition française en 1938). Vaneigem s'en réclamera franchement³⁶ dans le *Traité*, sans qu'on puisse d'ailleurs s'empêcher de noter la confusion (possible) entre l'éthos ludique et l'éthos économique du capitalisme avancé puisque, pour Vaneigem, « le joueur est un entrepreneur du *plaisir*, doté d'une âme de guerrier, et affairé à un calcul utilitariste de la satisfaction personnelle dans la meilleure tradition libérale » (MARCOLINI 2012 : 323). Tous ces traits néolibéraux, et leur « adéquation » (pour le dire d'une manière à certains égards euphémistique) à un mouvement qui se proclamait libertaire et contestataire, ont été à la fois rassemblés et

34. Terme dont la polysémie n'aura échappé à personne.

35. Taminiaux relève ainsi chez Vaneigem l'importance « de la fête pour l'homme révolté ou dissident », ce « culte de la dépense pure et de la jouissance collective », cette « philosophie de de l'instant et de sa jouissance » (TAMINIAUX 2019 : 646–648). D'autres, réactionnaires, ont parlé à ce propos, et avec une relative acuité, de « festivisme ».

36. Cf. aussi « L'éternité est le monde du jeu, dit Boehme » (*Traité* : 303).

VII. UNE POLITIQUE DU LANGAGE

résumés de manière définitive (et donc avec aussi, peut-être, une certaine mauvaise foi) par Jaime Semprun, dans son essai *L'Abîme se repeuple* :

Pour apprécier à sa juste valeur la part du gauchisme³⁷ dans la création du *novhomme* et dans la réquisition de la vie intérieure, il suffit de se souvenir qu'il s'est caractérisé par le dénigrement des qualités humaines et des formes de conscience liées au sentiment d'une continuité cumulative dans le temps (mémoire, opiniâtreté, fidélité, responsabilité, etc.); par l'éloge, dans son jargon publicitaire de « passions » et de « dépassements », des nouvelles aptitudes permises et exigées par une existence vouée à l'immédiat (individualisme, hédonisme, vitalité opportuniste); et enfin par l'élaboration des représentations compensatrices dont ce temps invertébré créait un besoin accru (du narcissisme de la « subjectivité » à l'intensité vide du « jeu » et de la « fête »). [...] Au nom de la révolte contre les conventions, il [le gauchisme] installait la brutalité et le mépris dans les rapports humains. [...] Et comme une subjectivité aussi inconsistante et vide ne peut se sentir exister qu'en augmentant toujours l'intensité et la vitesse des chocs reçus, la consommation hédoniste est de son propre mouvement ramenée vers ce déchaînement destructeur auquel aspirait de son côté le gauchisme en y voyant le comble de l'émancipation (SEMPRUN 1997 : 70–73).

37. Le mot est ici assez mal employé : Moreau n'est pas « gauchiste » (Vaneigem non plus, dans un certain sens), sauf à entendre sous ce terme tout activisme libertaire subjectiviste-transgressif, bref « désirant ».

VIII. CONCLUSION

Les différentes étapes de ce travail ayant été franchies, il importe d'y revenir rapidement pour en rassembler les principaux apports. Du point de vue de la « cartographie », c'est-à-dire de la contextualisation, il apparaît clairement que Moreau et Vaneigem ont des sources communes : Sade, Nietzsche et le surréalisme pour ne citer que les principales. Il a été montré que les références à ces sources sont très nombreuses et assez peu cryptiques, donc totalement assumées et revendiquées.

Ce paysage, certes référentiel, a également été décrit comme éminemment sensible, rejoignant donc par-là, d'une certaine manière, le projet qui était revendiqué d'une « histoire des sensibilités » et de la monstration des rapports entre cette sensibilité et son temps (en quoi cette sensibilité était également le *reflet* d'une époque). Sacrifiant donc volontairement au mécanisme marxiste de la théorie du reflet (qui semble, dans ce cas bien précis, plutôt opérant), il a été posé et montré qu'un des éléments qui imprègnent cette époque, c'est l'idéologie du Désir. Il a été montré aussi en quelle manière presque redoublée Moreau et Vaneigem y participent : si le désir intervient maintes fois dans leurs œuvres, il est également conçu comme débordant ou comme devant déborder. Littérature à effets, littérature engageante elle-même reflet d'une époque : c'est la vie même qui est visée désormais, les satisfactions illusoire (ou spectaculaires) de la littérature pour la littérature ne sont plus rien, il faut réaliser ce qui fut si longtemps projeté dans les âmes, dans les replis mentaux des artistes, sur des toiles ou par le truchement des mots. Ce mouvement de sortie hors d'elle-même de la littérature n'est certes pas nouveau (on pourrait citer Wilde, Gide, les surréalistes, ...) mais en vient à s'augmenter d'une certaine vision du monde *artocrate* et transgressive, dont Negroni a pu montrer qu'elle était l'application de l'injonction à « faire de sa vie une œuvre d'art ». Cette vision du monde, que l'on disait « désirante », se retrouve analogiquement (plutôt qu'homologiquement) dans le « contenu » ou l'expression discursive des deux essais analysés¹. Cette expression peut être caractérisée sommairement ainsi : rhétorique terroriste au service d'un

1. Un mot tout de même sur les structures des deux ouvrages : l'un organisé en machine de guerre rationnellement construite (Vaneigem) et l'autre fondé sur l'espoir du mimétisme avec son rythme (rythme qui soulèverait le lecteur) et son désordre (Moreau, pour qui seul l'irrationnel est réel).

« message » terroriste². Elle est également basée sur l'existence remarquablement romantique de microstructures typiques organisées autour d'une structure axiale et significative (on pourrait appeler cette dernière la « vision du monde », fondée donc sur une opposition générique entre deux systèmes de valeurs). Cette structure axiale repose ici sur l'opposition (qui devient quasiment mythique) entre le défoulement (le désir, l'instinct, etc.) et le refoulement. Cette opposition stigmatise justement le mouvement extralittéraire : il ne s'agit plus seulement de faire étalage de valeurs diverses abstraites et seulement composées de *mots* mais de baser sa vision du monde sur la réalisation (ou la contention) du Désir. Il faut bien admettre que le rapport à la réalité devient dès lors crucial dans une telle vision.

L'étape suivante a été de confronter les textes à des concepts et à des outils peut-être moins directement idéologiques, et de faire émerger ainsi l'imaginaire social (soit une part du discours social) détectable dans les textes. Une route secondaire pour arriver au même point en somme : composé d'idéologèmes (que nous avons entendus au sens de « maximes idéologiques clairement affirmées ») agencés rhétoriquement, l'imaginaire social qui émerge ainsi est donc encore une fois ce « Désir ». Tout dans ces textes le connote, et au tout premier chef l'intertextualité, dont on a montré quel rôle central elle pouvait jouer ici (ce qui est bien normal dans le cas d'un imaginaire social, toujours et éternellement fait d'emprunts et de reprises). De cette manière s'établit un héritage très clair : aux traits romantiques et surréalistes s'ajoutent deux idéologues historiques du désir, Sade et Nietzsche. Mobilisant ensuite les critiques déjà exprimées par Queneau envers les surréalistes, critiques peut-être quelque peu exagérées, c'est l'époque néolibérale que l'on a rapprochée de cette idéologie du Désir³. Une attention bien particulière a été apportée aux agencements rhétoriques des deux textes : fonctionnant comme des rouleaux compresseurs idéologiques, les deux textes furent qualifiés de « terroristes à tous points de vue ». Cette existence double d'une forme et d'un contenu terroristes (exemples et justifications à l'appui) se voient en quelque sorte rassemblés et jetés vers leur hypothétique⁴ réalisation. Les moyens utilisés pour ce faire sont de

-
2. Il faut rappeler ici, encore une fois, que l'utilisation du mot « terroriste » n'implique pas de jugement de valeur, encore moins à l'heure où les autorités et certains gouvernements utilisent à l'envi, et pour discréditer toute parole d'opposition, ce terme de « terroriste ».
 3. Jusqu'à affirmer que l'époque moderne est essentiellement *sadiste*, tout du moins en Occident.
 4. On a signalé aussi la contradiction intrinsèque de cette parole, qui ne peut jamais que se heurter au mur du langage (et, donc, malgré tous ses efforts volontaristes, ne rester que des mots).

plusieurs ordres (le degré zéro en étant sans aucun doute l'injonction, pure et simple); il faut ici en signaler les plus importants : exemples et anecdotes (édification *réalisationnelle*), grands modèles historiques convoqués via l'intertextualité (et même : édification), usage immodéré de la métaphore (cherchant à remodeler la réalité à son image) et de l'antimétabole (cherchant elle aussi à agir directement sur la réalité, à immédiatement transformer le monde). Bien que postérieur de dix ans aux textes de Moreau et de Vaneigem, c'est peut-être Jacques Mesrine qui symbolisera et exprimera (dans son bien nommé *Instinct de mort*⁵) le mieux cet éthos *révolté-transgressif-désirant-enemi du peuple résigné*, dont l'extrait suivant concentre à peu près tous les thèmes et lieux communs :

J'avais pris l'habitude de regarder autour de moi, d'observer ceux que je côtoyais dans la rue, dans le métro, au petit restaurant où je prenais mes repas du midi. Qu'avais-je vu? des gueules tristes, des regards fatigués, des individus usés par un travail mal payé, mais bien obligés de le faire pour survivre, ne pouvant s'offrir que le strict minimum. Des êtres condamnés à la médiocrité perpétuelle; des êtres semblables par leur habillement et leurs problèmes financiers de fin de mois. Des êtres incapables de satisfaire leurs moindres désirs, condamnés à être des rêveurs permanents devant les vitrines de luxe et les agences de voyages. Des estomacs, clients attirés du plat du jour et du petit verre de vin rouge ordinaire. Des êtres connaissant leur avenir puisque n'en ayant pas. Des robots exploités et fichés, respectueux des lois plus par peur que par honnêteté morale. Des soumis, des vaincus, des esclaves du réveille-matin. J'en faisais partie par obligation, mais je me sentais étranger à ces gens-là. Je n'acceptais pas. Je ne voulais pas que ma vie soit réglée d'avance ou décidée par d'autres (MESRINE 1977 : 27–28).

Jacques Mesrine a incarné cette figure de l'esclave révolté « faisant de la criminalité la dernière forme d'action possible dans un univers de médiocrité standardisée » (DENIS 2011 : 154) et pourrait, si l'on veut, incarner aussi une forme, certes approximative, de la réalisation conjointe des idées de Moreau et de Vaneigem, avec en son centre la figure mythique du fauve en lutte (politique) contre la société. Mesrine en cela est le produit de son époque (westerns, films de gangster et figure du hors-la-loi l'ayant construit comme

5. « Enfin, et à commencer par son titre, *L'Instinct de mort* est traversé par une métaphore obsédante de la bestialité. Le criminel en liberté est comparé à un fauve, et sa lutte avec les représentants de l'ordre ou les autres criminels s'indexe très clairement sur une vision darwinienne voulant que la violence du gangster et son absence de culpabilité correspondent à sa parfaite adaptation à la "loi de la jungle" [...] » (DENIS 2011 : 148).

VIII. CONCLUSION

« une figure américanisée d'aventurier romantique et sombre » (DENIS 2011 : 151)) et son génie « aura consisté à faire de sa vie une “œuvre d'art paralittéraire” » (DENIS 2011 : 150). S'il peut sembler déplacé de convoquer ici la figure criminelle de Mesrine, il faudra dès lors persévérer dans la démarche et dérouler le fil qui mène de l'agitation artistique à la fascination criminelle et de l'alignement inoffensif de phrases philosophiques à la recherche concrète de la parfaite adéquation entre les actes et les paroles⁶. D'un constat, qui éclate « au grand jour » dans les années soixante, d'aliénation généralisée (*l'Est étique, l'Ouest étique et l'esth-étique*) sortent en effet plusieurs mots d'ordre : *l'art brute*, ou *l'esth-éthique*, et l'impératif présent. À l'étape de la destruction du langage (réalisée par les dadaïstes, légendairement) succède l'étape du langage de la destruction (au sens où c'est bien la destruction qui parle, et *pousse à détruire*), étape charnière à laquelle Moreau et Vaneigem participent allègrement⁷. Les objectifs, on l'a vu, sont sensiblement les mêmes, bien que différents : d'un côté, l'oscillation entre art en tant que défoulement substitutif et art comme moyen de satisfaction réelle pour les happy few de l'Égotisme (Moreau), de l'autre, l'art clairement identifié comme satisfaction substitutive (le cœur d'un monde sans cœur, au mieux) à *réaliser* impérativement par un « Je Collectif » (Vaneigem). Il est remarquable (mais très rarement remarqué) ce passage du « terrorisme » structuraliste du signifiant (pas d'histoire dans la signification, un oubli méthodique du relationnel et de la praxis dans l'histoire du langage, des structures invariantes et non déterminée historiquement) au *terrorisme du signifié* (ce qui est dit doit être fait, il n'y pas d'écart, il n'y pas de polysémie, les termes sont ontologiques, ce sont des « mots de désordre »). Il s'agit, semble-t-il, du point le plus extrême du terrorisme littéraire (« le signe doit créer l'évènement »⁸) : on ne peut plus que se replier après cela⁹, ou alors disparaître définitivement en tant qu'écrivain. Sans vouloir les multiplier

6. Le chemin inverse aurait pu aussi être fait : du protreptique (discours d'exhortation chez les Grecs anciens) au « pragmatique-proairétique » d'Angenot (le « suggérer », le « faire agir »), en passant par la fascination daumalienne pour la *parole-acte* védique, c'est un seul et même mouvement.

7. Moreau à la manière du romantique de droite aristocrate et nietzschéen, Vaneigem à la manière du romantique de gauche utopiste fouriériste.

8. « Le signe doit être répété dans le geste, le geste dans le signe : un évènement. Peut-être briser le miroir, s'il n'y a pas d'autre manière de passer de l'autre côté » (TARÌ 2011 : 203).

9. Ont déjà été mentionnés le « régressisme » de Vaneigem et le repli complet sur l'écriture pour Moreau après la crise de la fin des années septante et du début des années quatre-vingt (la victoire complète du *marché*).

inutilement, mais pour enfoncer le clou tout de même, il serait facile de citer encore deux extraits chez Vaneigem qui symbolisent ce point extrême :

L'évidence des principales thèses du *Traité* doit maintenant se manifester dans les mains de ses anti-lecteurs sous forme de résultats concrets. [...] Le défi que lance la créativité à la réification n'est plus dans les « que faire? » théoriques mais dans la pratique du fait révolutionnaire (*Traité* : 358 et 360).

Il faut en arriver maintenant aux suites contemporaines de ce *fil destructeur*. La « question éthique du langage »¹⁰ est au cœur de ce qui fut appelé en Italie, dans les années septante et quatre-vingt, l'« autonomie ». Reprise à la fois des théories situationnistes (celle de Vaneigem) et de celles de Deleuze et Guattari (TARÌ 2011 : 118), dépassement de l'ouvriérisme orthodoxe, elle est littéralement « désirante » :

Le saut qui s'est produit en quelques années de la « revendication des besoins » (lutte salariale) à l'« explosion des désirs » et à tout ce qui mettait en crise la vision classique du mouvement de masse centralisé au profit d'une « multiplicité de machines désirantes » : l'émergence du désir dans la lutte ouvrière (TARÌ 2011 : 119).

Elle reprend également les bases des programmes avant-gardistes typiques de la fin des années soixante : « À chaque sépar/action [une action entreprise pour mettre fin à la séparation] devait correspondre une réappropriation : de soi, de la violence, du langage, du corps, des biens, du savoir et du temps »¹¹ (TARÌ 2011 : 98). Elle a par ailleurs porté largement son attention sur le langage en y situant d'abord un des lieux du pouvoir (« Le pouvoir n'est pas seulement là où se prennent des décisions horribles mais partout où le discours enlève le corps, la rage, le hurlement, le geste de vivre » (TARÌ 2011 : 193)) et ensuite en soulignant la nécessaire transformation vitale :

À un discours lourd et abstrait, mauvaise copie des grands classiques du communisme [...], s'oppose un phénomène moléculaire d'appropriation du langage et d'invention d'une langue. Le langage parvient à l'expression commune en traversant la vie des gens et en essayant, même hystériquement, d'exprimer les sensations, les malheurs, les désirs, les expériences mineures, pour se faire subitement plan d'attaque,

10. L'éthique est entendue ici en tant qu'opposée à l'esthétique : l'éthique, c'est la vie; l'esthétique, c'est l'art.

11. Ou bien : « Il était nécessaire, inévitable, urgent, de se *séparer* de l'univers masculin, c'est-à-dire de rompre la dialectique homme/femme pour tisser un autre plan de consistance éthique : “une composante fondamentale des valeurs masculines que nous refusons est la séparation entre la tête et le corps, entre le pensé et le vécu, entre l'intellect et l'action, entre la sphère de la raison et celle de l'émotion” (*Sottosopra*, 1974) » (TARÌ 2011 : 137).

VIII. CONCLUSION

revendication de l'extranéité en tant qu'autonomie contre les théories plaintives de l'aliénation, réappropriation joyeuse d'une violence qui commençait par la réappropriation commune d'une parole qui n'était plus extérieure à la vie [...] (F. Berardi "Bifo"¹², "Scrittura trasversale e fine dell'istituzione letteraria", 1976) » (TARÌ 2011 : 49–50).

Cette question est également présente, par exemple, dans les écrits du collectif anonyme Tiqqun (puis du Comité Invisible), qui poursuivent la recherche d'une pensée *décisive et proliférante*, qui « déneutralise » *effectivement*.

[Le livre-virus éditorial] *expose* le principe d'incomplétude, l'insuffisance fondamentale qui est à la base de l'objet publié. [...] Il place en un coup le lecteur dans une position telle que son retrait ne soit plus tenable, telle du moins que ce retrait ne peut plus être neutre (TIQQUN 2000 : 8–9).

Cette injonction à prendre parti, cette « parole insurrectionnelle » comme l'a appelée Laurent Margantin, semble être ce fil tiré au moins depuis les surréalistes et jusqu'à nos jours (le sujet de Margantin est justement le livre *L'Insurrection qui vient*¹³). Rappelant d'abord qu'« [à] ne pas savoir reconnaître ce qui fait d'un texte un mode d'action en soi, on perd jusqu'au sens de la parole, et de ce que celle-ci peut avoir d'efficace dans un certain rapport à la réalité » (MARGANTIN 2009 : 96), il en livre certaines caractéristiques, se recoupant avec certains lieux communs dégagés ici : le refus de toute attente, un présent sans issue, la possibilité d'un renouveau (« le surgissement d'une force réellement politique — ou d'une véritable action politique » (MARGANTIN 2009 : 99)), le discours par injonction (« EN ROUTE ! », « SE TROUVER », « S'ORGANISER », « INSURRECTION »),

¹² Personnage très intéressant que Franco Berardi « Bifo », participant à de nombreuses revues « autonomes » (ou « opéraïstes ») de l'époque. Ainsi, dans *A/traverso*, en 1975, sur l'écriture : « Essayons sur le terrain de l'écriture. Une écriture qui ne soit pas une synthèse externe, ni un reflet; mais qui se prête à soutenir le processus dans sa courbe, en se faisant sujet pratique de la tendance [...]; à travers une écriture qui soit une pratique transversale capable de faire croître la tendance dans le fait : une écriture capable de donner en elle-même un corps à la tendance, d'incarner la tendance comme désir, d'écrire dans la vie collective les possibilités de la libération » (TARÌ 2011 : 202).

¹³ Dont il faut encore signaler la mention favorable à... Jacques Mesrine, citée par Margantin : « L'aura persistante de Mesrine tient moins à sa droiture et à son audace qu'au fait d'avoir entrepris de se venger de ce dont nous devrions tous nous venger » (MARGANTIN 2009 : 102). La « concrétude », voire l'utilitarisme, du discours aussi : « S'organiser par-delà et contre le travail, désertier collectivement le régime de la mobilisation, manifester l'existence d'une vitalité et d'une discipline dans la démobilisation même est un crime qu'une civilisation n'est pas près de nous pardonner; c'est en effet la seule façon de lui survivre » (COMITÉ INVISIBLE 2022 : 37).

VIII. CONCLUSION

tous titres de chapitre tirés de *L'Insurrection qui vient*¹⁴). Il en explique aussi un précédent (voire un modèle) historique, lorsqu'André Breton, par son discours (un discours répété, recopié, transmis sans cesse dans et par la population haïtienne), mit le feu aux poudres, quasiment littéralement, et déclencha des événements insurrectionnels à Haïti en 1945. Ce discours, par ses thèmes (la nature, l'origine, le *primitivisme*, c'est-à-dire le Désir), est remarquablement de la même extraction que les textes de Moreau et de Vaneigem qui ont été étudiés ici : du Désir enfin libéré devraient se produire de durables ébranlements¹⁵.

Dans une « Mise au point » de 2009, les auteurs de *L'Insurrection qui vient* ajoutaient ceci, qui s'offre comme la synthèse de tout ce qui a été avancé précédemment dans ce travail en matière de « politique du langage » :

Désertier la politique classique signifie assumer la guerre, qui se situe aussi sur le terrain du langage. Ou plutôt sur la manière dont se lient les mots, les gestes et la vie, indissociablement. Si l'on a mis tant d'efforts à emprisonner pour terrorisme quelques jeunes paysans communistes qui auraient participé à la rédaction de *L'Insurrection qui vient*, ce n'est pas pour un « délit d'opinion », mais bien parce qu'ils pourraient incarner une manière de tenir dans la même existence des actes et de la pensée. Ce qui n'est généralement pas pardonné. [...] Ce qui est attaqué en réalité c'est le devenir de la situation. La possibilité que derrière chaque épicière se cachent quelques mauvaises intentions, et derrière chaque pensée les actes qu'elle appelle (COMITÉ INVISIBLE 2022 : 137).

14. L'aveu aussi, tout à fait clair, d'une littérature (au moins d'une parole) *engageante* : « Un constat qui nous est indifférent, qui nous laisse inchangés, qui n'engage à rien, ne mérite pas encore le nom de vérité » (COMITÉ INVISIBLE 2022 : 85).

15. « Breton annonçait des bouleversements à venir dans [les Antilles], confiant dans le fait que, malgré la pauvreté de bon nombre d'Antillais, la profusion de la nature leur permettrait, à eux "qui sont restés les plus près des sources" de retrouver les aspirations authentiques de l'être humain » (MARGANTIN 2009 : 101).

IX. BIBLIOGRAPHIE

1. Sources primaires

MOREAU, Marcel. 1967. *Le Chant des Paroxysmes*. Paris : Buchet-Chastel (Littérature).

VANEIGEM, Raoul. 1992 [1967]. *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Paris : Gallimard (Folio Actuel).

2. Sources secondaires

Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. 2011.

Édition dirigée par Josette REY-DEBOVE et Alain REY. Paris : Le Robert.

ANGENOT, Marc. 1970. « L'esprit contre la raison. Approche de l'irrationalisme surréaliste », dans *Raison présente*, n° 14, avril-mai-juin, p. 75–83.

ANGENOT, Marc. 1977. « Présupposé, topos, idéologème », dans *Études françaises* [En ligne], vol. 13, n^{os} 1–2, avril 1977, p. 11–34.

URL : <https://id.erudit.org/iderudit/036642ar> (consulté le 28 octobre 2022).

ANGENOT, Marc. 1982. *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*. Paris : Payot (Langages et Sociétés).

ANGENOT, Marc et PROVENZANO, François. 2014. « Du discours social à l'histoire des idées », dans *Signata* [En ligne], n° 5.

URL : <http://journals.openedition.org/signata/513> (mis en ligne le 30 octobre 2016, consulté le 18 octobre 2022).

ANSALDI, Saverio. 2017. « Les transformations du désir. Deleuze-Guattari et l'héritage critique du freudo-marxisme. Une lecture de l'*Anti-Œdipe* », dans *Implications philosophiques* [En ligne].

URL : <https://www.implications-philosophiques.org/les-transformations-du-desir-deleuze-guattari-et-lheritage-critique-du-freudo-marxisme/> (mis en ligne le 2 octobre 2017, consulté le 29 août 2022).

ARNAUD, Noël. 1985. « Politique et polémique dans les romans de Raymond Queneau », dans *Actes du colloque Raymond Queneau. Université de Limoges*, Paris : Clancier-Guénaud, p. 113–157.

IX. BIBLIOGRAPHIE

- BAJOMÉE, Danielle. 1984. « Lecture », dans Marcel MOREAU, *Incandescences*, Bruxelles : Éditions Labor (Espace Nord), p. 237–258.
- BEAUJOUR, Michel. 1999. *Terreur et Rhétorique. Breton, Bataille, Leiris, Paulhan, Barthes & Cie*. Paris : Jean-Michel Place (Surfaces).
- BERGEN, Véronique. 2019. « Marcel Moreau. L'écriture comme paroxysme », dans *Le Carnet et les Instants*, n° 202, avril-juin.
- BERRÉBY, Gérard et VANEIGEM, Raoul. 2014. *Rien n'est fini tout commence*. Paris : Allia.
- BERTRAND, Jean-Pierre et DURAND, Pascal. 2006. *Les Poètes de la modernité. De Baudelaire à Apollinaire*. Paris : Éditions du Seuil (Points Essais).
- BOURLIER, Pierre. 2021. *L'Amour au temps des protocoles. Wilhelm Reich et les paradoxes de la libération sexuelle*. Saint-Michel-de-Vax : Éditions La Lenteur.
- BRETON, André. 1979. *Manifestes du surréalisme*. Paris : Gallimard (Idées).
- BROWN, Norman Oliver. 1960 [1959]. *Éros et Thanatos*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Renée VILLOTEAU. Paris : Julliard (Les Lettres nouvelles).
- BRUCKNER, Pascal. 1975. *Fourier*. Paris : Éditions du Seuil (Écrivains de toujours).
- CASSEN, Bernard. 1992. « L'aide ou le chaos. Un plan Marshall pour les pays de l'Est », dans *Le Monde Diplomatique*, n° 455, février, p. 4–5.
- CHARLES, Pol. 1993. « Lecture », dans Raoul VANEIGEM, *Le Livre des plaisirs*, Bruxelles : Éditions Labor (Espace Nord), p. 181–196.
- CHARLES, Pol. 2002. *Vaneigem l'insatiable*. Lausanne : L'Âge d'Homme (Lettera).
- CLOUSCARD, Michel. 2017 [1972]. *Néo-fascisme et idéologie du désir*. Paris : Delga.
- CLOUSCARD, Michel. 2014 [1981]. *Le Capitalisme de la séduction*. Paris : Delga.
- COLON, David. 2021 [2019]. *Propagande. La manipulation de masse dans le monde contemporain*. Paris : Flammarion (Champs Histoire).
- [Collectif]. 1997 [1970]. *Internationale situationniste 1958–69*. Paris : Librairie Arthème Fayard.
- COMITÉ INVISIBLE. 2022 [2007]. *L'Insurrection qui vient*. Paris : La fabrique.
- CREVEL, René. 1974 [1934]. *Révolution, Surréalisme, Spontanéité*. Paris : Plasma (Les Feuilles Vives).
- CURTIS, Jean-Louis. 1978 [1967]. *Un jeune couple*. Paris : Éditions J'ai Lu.

IX. BIBLIOGRAPHIE

- DAUMAL, René. 2018 [1935 et 1940]. *Les Limites du langage philosophique* suivi de *La Guerre sainte*. Bordeaux : Éditions La Tempête.
- DEBORD, Guy. 1996 [1967]. *La Société du Spectacle*. Paris : Gallimard (Folio).
- DEBORD, Guy. 1992 [1988]. *Commentaires sur la société du spectacle*. Paris : Gallimard (Folio Essais).
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix. 1972. *Capitalisme et schizophrénie 1. L'Anti-Œdipe*. Paris : Éditions de Minuit (Critique).
- DENIS, Benoît et KLINKENBERG, Jean-Marie. 2005. *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*. Bruxelles : Éditions Labor (Espace Nord).
- DENIS, Benoît. 2010. « Internationale situationniste », dans P. ARON, D. SAINT-JACQUES et A. VIALA (dir.), *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris : PUF (Quadrige) », p. 388–389.
- DENIS, Benoît. 2011. « Faire de sa vie une œuvre d'art paralittéraire. Quelques réflexions autour de la littérature-Mesrine », dans *Études Françaises*, vol. 47, n° 1, p. 141–155.
- DETREZ, Conrad. 1978. *L'Herbe à brûler*. Paris : Calmann-Lévy.
- DUBOIS, Jean, GIACOMO, Mathée, GUESPIN, Louis *et al.* 2012. *Le Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Paris : Larousse (Les Grands Dictionnaires Larousse).
- DUBOIS, Quentin. 2022. « Le Monstre au cabinet », dans *Trou Noir*, n° 1, Bordeaux : Éditions La Tempête, p. 135–152.
- DUFOUR, Dany-Robert. 2007. *Le Divin Marché. La révolution culturelle libérale*. Paris : Denoël.
- DUFOUR, Dany-Robert. 2009. *La Cité perverse. Libéralisme et pornographie*. Paris : Denoël.
- DUPUIS, Jules-François [Raoul VANEIGEM]. 1977. *Histoire désinvolte du surréalisme*. Nonville : Éditions Paul Vermont.
- FISHER, Mark. 2022. *Désirs postcapitalistes*. Traduit de l'anglais par Louis MORELLE et Julien GUAZZINI. Toulouse : Audimat éditions.
- GALLUZZO, Anthony. 2023 [2020]. *La Fabrique du consommateur. Une histoire de la société marchande*. Paris : La Découverte (Poche).
- GODIN, Noël. 2012 [1988]. *Anthologie de la subversion carabinée*, Lausanne : L'Âge d'Homme.

IX. BIBLIOGRAPHIE

- GOLDMANN, Lucien. 1955. *Le Dieu caché*. Paris : Gallimard (Bibliothèque des Idées).
- GOLDMANN, Lucien. 1986 [1964]. *Pour une sociologie du roman*. Paris : Gallimard (Tel).
- GOLDMANN, Lucien. 2016 [1978]. *Épistémologie et philosophie politique : Pour une théorie de la liberté*. Paris : Delga.
- GROUPE μ [J. DUBOIS, F. EDELIN, J.-M. KLINKENBERG, P. MINGUET, F. PIRE, H. TRINON]. 1982 [1970]. *Rhétorique générale*. Paris : Éditions du Seuil (Points Essais).
- HANSEN, Peo et JONSSON, Stefan. 2022 [2014]. *Eurafrique. Aux origines coloniales de l'Union Européenne*. Traduit de l'anglais par Claire HABART. Paris : La Découverte.
- HUPPE, Justine. 2017. « “Encore un effort si vous voulez être pragmatiques.” Enjeux d'un éventuel tournant théorique d'après Marielle Macé et Yves Citton », communication orale [En ligne] présentée au séminaire de recherche *Les Chemins actuels de la critique (1968-2018)*, Lyon.
- URL : <https://hdl.handle.net/2268/215630> (consulté le 15 novembre 2022).
- ILLOUZ, Eva. 2020. *La Fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain*. Paris : Éditions du Seuil (Points Essais).
- JAPPE, Anselm. 2012. « Sade, prochain de qui? », dans Richard POULIN et Patrick VASSORT (dir.), *Sexe, capitalisme et critique de la valeur. Pulsions, dominations, sadisme social*, Pointe-Calumet (Québec) : M éditeur (Marxismes), p. 31–48.
- [KHAYATI, Mustapha]. 1976 [1966]. *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*. Paris : Champ Libre.
- LAHOUSTE, Corentin. 2018 (1). « MM le maudit. Marcel Moreau Monstre Maudit », dans *Textyles* [En ligne], n° 53, p. 89–103.
- URL : <http://journals.openedition.org/textyles/2906> (mis en ligne le 15 février 2019, consulté le 14 août 2022).
- LAHOUSTE, Corentin. 2018 (2). « Régénérer pulsionnellement le sensible : Bannière de bave de Marcel Moreau », dans *Les Lettres Romanes* [En ligne], vol. 72, n°s 3–4, p. 369–383.
- URL : <http://hdl.handle.net/2078.1/214539> (consulté le 12 septembre 2022).

IX. BIBLIOGRAPHIE

- LAHOUSTE, Corentin. 2021. *Écritures du déchainement. Esthétique anarchique chez Marcel Moreau, Yannick Haenel et Philippe De Jonckheere*. Paris : Classiques Garnier.
- LEFEBVRE, Henri. 1962. *Introduction à la modernité*. Paris : Éditions de Minuit (Arguments).
- LORDON, Frédéric. 2010. *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza*. Paris : La fabrique.
- LÖWY, Michael et SAYRE, Robert. 2005 [1992]. *Révolte et mélancolie : le romantisme à contre-courant de la modernité*. Paris : Payot.
- LUKÁCS, Georges. 2012 [1954]. *La Destruction de la raison. Nietzsche*. Traduit de l'allemand par Aymeric MONVILLE. Paris : Delga.
- MACÉ, Marielle. 2011. *Façons de lire, manières d'être*. Paris : Gallimard (NRF Essais).
- MANCHETTE, Jean-Patrick. 2008. *Journal (1966-1974)*. Paris : Gallimard (Folio).
- MARCOLINI, Patrick. 2012. *Le Mouvement situationniste. Une histoire intellectuelle*. Paris : L'Échappée.
- MARCUSE, Herbert. 1963 [1955]. *Éros et Civilisation*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Guy NÉNY et Boris FRAENKEL. Paris : Éditions de Minuit (Arguments).
- MARGANTIN, Laurent. 2009. « Des mots dangereux. Que peut une parole insurrectionnelle? », dans *Lignes*, vol. 2, n° 29, p. 95–103.
- MARTIN, Hugo. 1993. *Moreau ou l'Abîme du Moi*. Université de Liège, Mémoire de Licence.
- MAURUS, Patrick. 2016. « Cotexte et sociotexte », dans Anthony GLINOER et Denis SAINT-AMAND (dir.), *Le Lexique socius* [En ligne].
URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/167-cotexte-et-sociotexte> (consulté le 30 janvier 2023).
- MAZUREL, Hervé. 2014. « De la psychologie des profondeurs à l'histoire des sensibilités. Une généalogie intellectuelle », dans *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 123, juillet-septembre, p. 23–38.
- MEIZOZ, Jérôme. 2007. *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*. Genève : Slatkine Érudition.
- MESRINE, Jacques. 1977. *L'Instinct de mort*. Paris : Jean-Claude Lattès.
- MOREAU, Marcel. 2003 [1971]. *Julie ou la dissolution*. Bruxelles : Labor (Espace Nord).

IX. BIBLIOGRAPHIE

- MOREAU, Marcel. 1975. *Les Arts viscéraux*. Paris : Christian Bourgois.
- MOREAU, Marcel. 1977. « Le devoir de monstruosité », dans Michel CAMUS (dir.), *Obliques Sade*, n^{os} 12–13, Paris : Borderie, p. 15–19.
- MOREAU, Marcel. 1980. « Une belgopathie compensée », dans Jacques SOJCHER (dir.), *La Belgique malgré tout : Littérature 1980, Revue de l'Université de Bruxelles*, n^{os} 1–4, p. 355–359.
- MOREAU, Marcel. 1983. « Préface », dans Constant MALVA, *La Nuit dans les yeux*, Bruxelles : Labor (Espace Nord), p. 7–10.
- MOREAU, Marcel. 1984. *Incandescences*. Bruxelles : Éditions Labor (Espace Nord).
- NEGRONI (de), François. 1985. *Le Savoir-vivre intellectuel*. Paris : Olivier Orban.
- NOUGÉ, Paul. 1995. *Fragments*. Bruxelles : Labor (Espace Nord).
- PAULHAN, Jean. 1990 [1941]. *Les Fleurs de Tarbes ou La Terreur dans les Lettres*. Paris : Gallimard (Folio Essais).
- PEREC, Georges. 1985 [1965]. *Les Choses*. Paris : 10/18 (Domaine Français).
- PEREC, Georges. 1990 [1967]. *Un homme qui dort*. Paris : Gallimard (Folio).
- PÉRET, Benjamin. 2010 [1936]. *Je ne mange pas de ce pain-là*. Paris : Syllepse.
- PERRON, Annie. 2010. « Essai », dans P. ARON, D. SAINT-JACQUES, A. VIALA (dir.), *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris : PUF (Quadrige), p. 251–253.
- PINSON, Guillaume. 2016 (1). « Discours social », dans Anthony GLINOER et Denis SAINT-AMAND (dir.), *Le Lexique socius* [En ligne].
URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/56-discours-social>
(consulté le 12 novembre 2022).
- PINSON, Guillaume. 2016 (2). « Imaginaire social », dans Anthony GLINOER et Denis SAINT-AMAND (dir.), *Le Lexique socius* [En ligne].
URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/156-imaginaire-social>
(consulté le 12 novembre 2022).
- POPOVIC, Pierre. 2011. « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », dans *Pratiques* [En ligne], n^{os} 151–152.
URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1762> (mis en ligne le 13 juin 2014, consulté le 17 octobre 2022).
- POPOVIC, Pierre. 2013. *La Mélancolie des Misérables. Essai de sociocritique*. Montréal : Le Quartanier (Erres Essais).

IX. BIBLIOGRAPHIE

- QUENEAU, Raymond. 1965. *Bâtons, chiffres et lettres*. Paris : Gallimard (Idées).
- QUENEAU, Raymond, SOUCHIER, Emmanuël et QUENEAU, Jean-Marie. 1992. « Philosophes et voyous (II) », dans *Littérature*, n° 86, p. 3–14.
- REICH, Wilhelm. 1970 [1936]. *La Révolution sexuelle. Pour une autonomie caractérielle de l'homme*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Constantin SINELNIKOFF. Paris : UGE (10/18).
- REMY, Guy. 1985. *Marcel Moreau, un mysticisme athée*. Université de Liège, Mémoire de Licence.
- ROSZAK, Romain 2021. *La Séduction pornographique*. Paris : L'Échappée, 2021.
- ROUEFF, Olivier. 2016. « Homologie », dans Anthony GLINOER et Denis SAINT-AMAND (dir.), *Le Lexique socius* [En ligne].
- URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/155-homologie> (consulté le 12 novembre 2022).
- SCHMITT, Michel. 2016. « *Les Lèvres nues*. Une arrière-garde en devenir », dans *La Revue des Revues*, vol. 1, n° 55, p. 16–33.
- SEMPRUN, Jaime. 1997. *L'Abîme se repeuple*. Paris : Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances.
- SEMPRUN, Jaime. 2005. *Défense et illustration de la novlangue française*. Paris : Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances.
- SIX, Laurent. 2004. *Raoul Vaneigem. L'éloge de la vie affinée*. Avin : Luce Wilquin.
- SMITH, John. 2019. *L'Impérialisme au XIX^e siècle. Mondialisation, surexploitation et crise finale du capitalisme*. Paris : Éditions Critiques.
- SOUCHIER, Emmanuël. 1992. « Philosophes et voyous, ou "l'engagement" mis entre parenthèses », dans *Littérature*, n° 86, p. 15–21.
- TAMINIAUX, Pierre. 2019. « Raoul Vaneigem et la poésie de Mai 68 », dans *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 23, n° 5, p. 644–652.
- TARÌ, Marcello. 2011. *Autonomie! Italie, les années 70*. Traduit de l'italien par Étienne DOBENESQUE. Paris : La fabrique.
- TIQQUN. 2000. *Théorie du Bloom*. Paris : La fabrique.
- VAILLAND, Roger. 2007 [1948]. *Le Surréalisme contre la Révolution*. Paris : Delga.
- VAN NUIJS, Laurence. 2016 (1). « Intertextualité », dans Anthony GLINOER et Denis SAINT-AMAND (dir.), *Le Lexique socius* [En ligne].

IX. BIBLIOGRAPHIE

- URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/67-intertextualite>
(consulté le 12 novembre 2022).
- VAN NUIJS, Laurence. 2016 (2). « Reflet », dans Anthony GLINOER et Denis SAINT-AMAND (dir.), *Le Lexique socius* [En ligne].
- URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/68-reflet> (consulté le 12 novembre 2022).
- VAN ROSSOM, Christophe. 2004. *Marcel Moreau. L'insoumission et l'ivresse*. Avin : Luce Wilquin.
- VANEIGEM, Raoul. 1972. « Terrorisme ou Révolution », dans Ernest COEURDEROY, *Pour la Révolution*, Paris : Champ Libre (Classiques de la subversion), p. 9–44.
- VANEIGEM, Raoul. 1993 [1979]. *Le Livre des plaisirs*. Bruxelles : Éditions Labor (Espace Nord).
- VÉRON, Laélia. 2019. « Peut-on penser une stylistique goldmannienne? », dans *COntEXTES* [en ligne], n° 25.
- URL : <http://journals.openedition.org/contextes/8497> (mis en ligne le 3 octobre 2019, consulté le 25 septembre 2022).
- VRYDAGHS, David. 2003. « L'essai après 1945. Vers une reconnaissance du genre », dans J.-P. BERTRAND, M. BIRON, B. DENIS et R. GRUTMAN (dir.), *Histoire de la littérature belge (1830-2000)*, Paris : Fayard, p. 467–477.
- WALVIN, James. 2022 [2017]. *Histoire du sucre, histoire du monde*. Traduit de l'anglais par Philippe PIGNARRE, Paris : La Découverte (Poche).

X. ANNEXES

1. Actualité éditoriale de Wilhelm Reich et Charles Fourier autour de 1968

Il ne s'agira pas ici de faire le relevé exhaustif de toutes les publications ayant, de près ou de loin, un rapport avec l'idéologie de nos deux auteurs étudiés, mais de concentrer notre attention sur les figures, selon nous centrales, de Reich et de Fourier (et de certains épigones). Seules les éditions en langue française sont ici mentionnées. Les indications bibliographiques ne sont pas complètes ni « normalisées », mais il semblait inutile d'indiquer plus que l'année de publication (ou de republication) et la maison d'édition de ces différents titres.

Wilhelm REICH

- *La Fonction de l'Orgasme* (L'Arche 1952 [1927]).
- *La Révolution sexuelle* (Plon 1968 et 10/18 1970 [1945]).
- *Le Combat sexuel de la jeunesse* (Maspero 1972 [1932]).
- *Psychologie de masse du fascisme* (Payot 1972 [1935]).
- *Écoute, petit homme* (Payot 1972 [1948]).
- *Le Meurtre du Christ* (Champ Libre 1972 [1953]).
- *L'Analyse caractérielle* (Payot 1973 [1933]).
- Jacques LESAGE DE LA HAYE, *Une psychopolitique du corps, l'analyse reichienne* (Atelier de Création Libertaire 1969).
- Michel CATTIER, *La Vie et l'œuvre du docteur Wilhelm Reich* (L'Age d'Homme 1969).
- Constantin SINELNIKOFF, *L'Œuvre de Wilhelm Reich* (Maspero 1970).
- Jean-Pierre VOYER, *Reich mode d'emploi* (Champ Libre 1971).
- Luigi DE MARCHI, *Wilhelm Reich. Biographie d'une idée* (Fayard 1973).
- Roger DADOUN, *Cent fleurs pour Wilhelm Reich* (Payot 1975).

Charles FOURIER

- *Œuvres complètes* (12 volumes, Anthropos 1966–1968).
- *Théorie des 4 mouvements et des destinées générales* (Pauvert 1967 [1808]).

X. ANNEXES

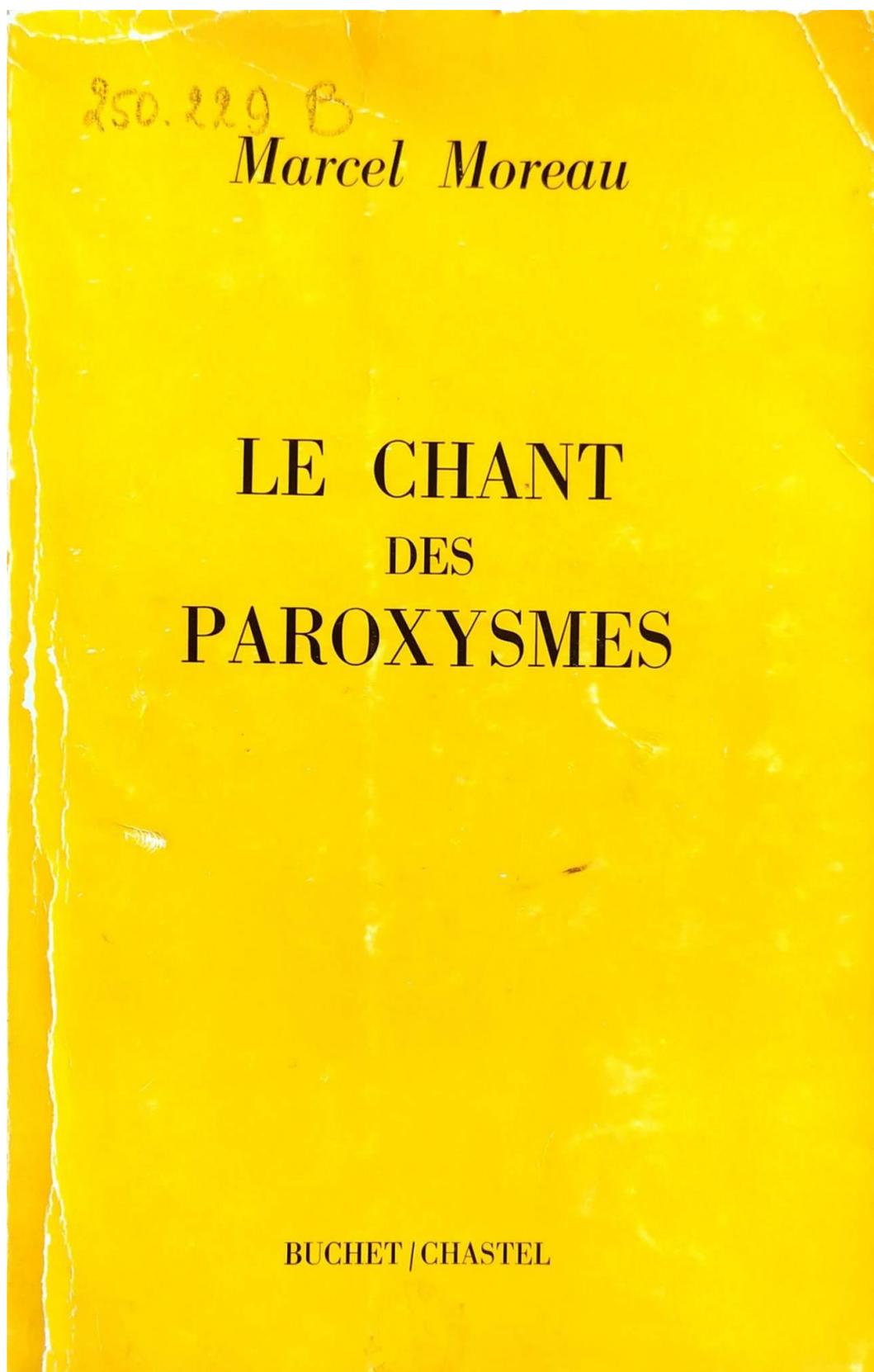
- *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire* (Flammarion 1972).
- *Contre la civilisation. Choix de textes* (Bélibaste 1972).
- *Vers la liberté en amour*. Fragments présentés par Daniel Guérin (Gallimard 1975).
- André BRETON, *Ode à Charles Fourier* (Klincksieck 1961 [1947]).
- Émile LEHOUCK, *Fourier aujourd'hui* (Denoël 1966).
- René SCHÉRER, *Charles Fourier ou L'attraction passionnée* (Pauvert 1967) et *L'Ordre subversif* (Aubier-Montaigne 1972).
- André VERGEZ, *Fourier* (PUF 1969).
- Simone DEBOUT, *Charles Fourier* (PUF 1970).
- Jean GORET, *La pensée de Fourier* (PUF 1974).
- Pascal BRUCKNER, *Charles Fourier* (Seuil 1975).
- Henri DESROCHE, *La Société festive. Du fouriérisme écrit aux fouriérismes pratiqués* (Seuil 1975).

Divers

- Gilles DELEUZE : *Différence et répétition* (Minuit 1967), *L'Anti-Œdipe* (avec Félix GUATTARI, Minuit 1972), *Rhizome* (avec Félix GUATTARI, Minuit 1976).
- Jean DUBUFFET : *Asphyxiante culture* (Pauvert 1968), *L'homme du commun à l'ouvrage* (Gallimard 1973).
- Herbert MARCUSE : *Éros et Civilisation* (Minuit 1963), *L'homme unidimensionnel* (Minuit 1968), *Philosophie et révolution* (Denoël 1969), *Vers la libération* (Minuit 1969).

2. Photos des éditions originales des ouvrages étudiés

2.1. 1^{re} de couverture *Le Chant des Paroxysmes*



2.2. 4^e de couverture *Le Chant des Paroxysmes*

Après douze ans d'exacerbation mentale, voici que j'éprouve le besoin de sortir des fictions qu'elle m'inspira pour entrer sans illusion dans la méditation lyrique.

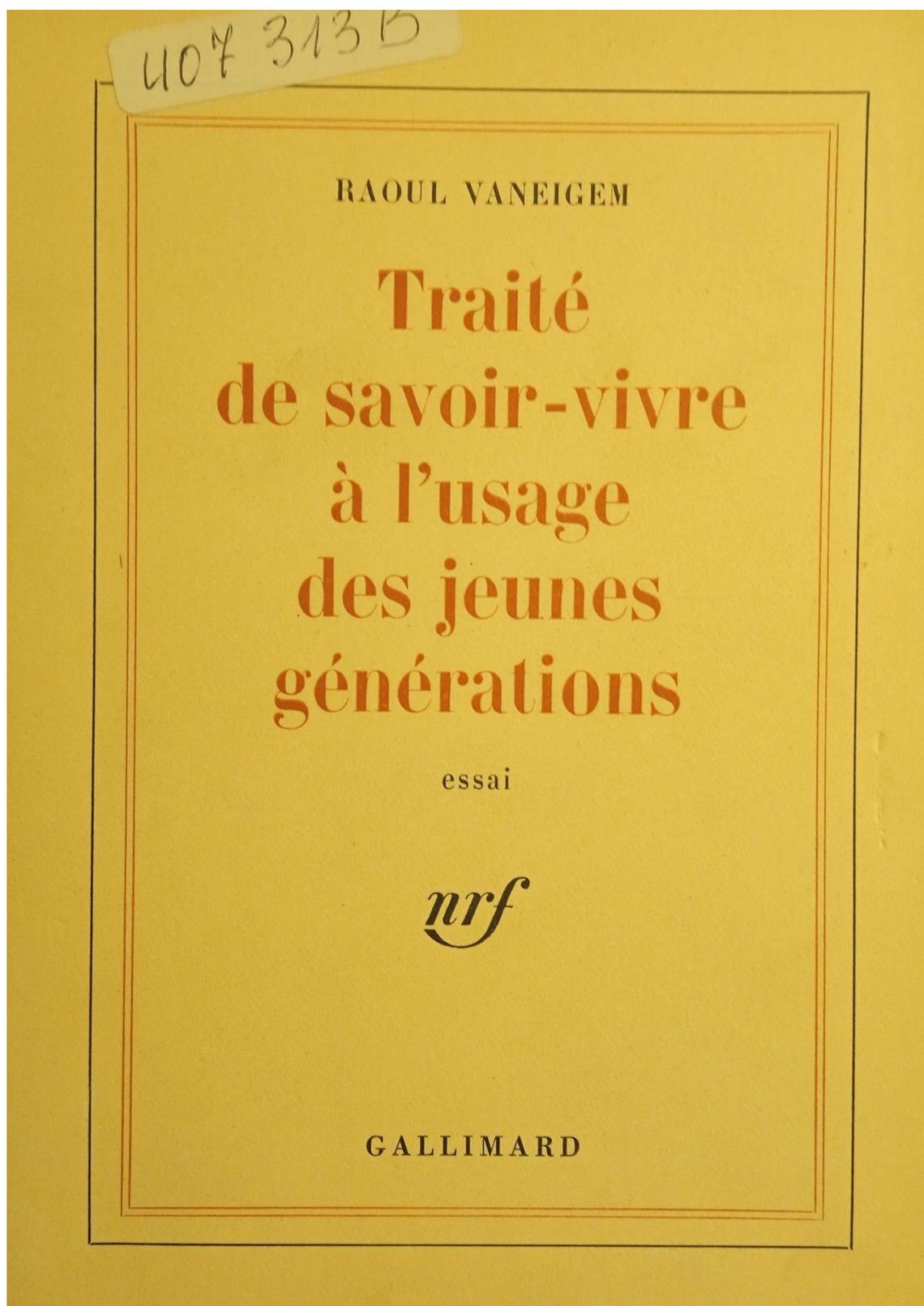
La vie, si elle a un sens, c'est un peu aux paroxysmes qu'elle le doit. Et si elle n'en a pas, les paroxysmes lui fournissent peut-être les moyens de vivre sans lui.

Ici, le paroxysme « chante » ; demain, il « dansera », ou mourra. Il sera magie, rythme, lumière, ou alors patrie perdue. Qui aime ses profondeurs s'élance vers le haut ; qui les écoute est sourd aux éloquences diverses ; qui les décrit risque l'indescriptible. Ce livre est quête de cette part de la nuit humaine que nient les enquêteurs du jour. Mais quoi que l'on fasse, la connaissance du monde extérieur passe par celle du monde subintime. Seule, l'extrême conscience de chaque chose qui m'habite m'informe du Tout que je ne puis saisir. Dans un univers sans Dieu, de toutes parts obturé, le paroxysme est divulgateur d'infini, transmission vers le Suprême.

C'est cela, *le Chant des Paroxysmes*, un inventaire sans fin, une conquête *presque* vaine. Lignes n'ayant d'autre ambition que de rassembler humblement les énergies d'un homme autour de son propre mystère.

MARCEL MOREAU.

2.3. 1^{re} de couverture *Traité*



2.4. Sommaire *Traité*

INTRODUCTION	19
PREMIÈRE PARTIE LA PERSPECTIVE DU POUVOIR	
I. <i>L'insignifiant signifié</i>	25
LA PARTICIPATION IMPOSSIBLE OU LE POUVOIR COMME SOMME DES CONTRAINTES	33
II. <i>L'humiliation</i>	35
III. <i>L'isolement</i>	48
IV. <i>La souffrance</i>	56
V. <i>Déchéance du travail</i>	68
VI. <i>Décompression et troisième force</i>	74
LA COMMUNICATION IMPOSSIBLE OU LE POUVOIR COMME MÉDIATION UNIVERSELLE	83
VII. <i>L'ère du bonheur</i>	85
VIII. <i>Échange et don</i>	96
IX. <i>La technique et son usage médiatisé</i>	106
X. <i>Le règne du quantitatif</i>	113
XI. <i>Abstraction médiatisée et médiation abstraite</i>	121
LA RÉALISATION IMPOSSIBLE OU LE POUVOIR COMME SOMME DE SÉDUCTIONS	137
XII. <i>Le sacrifice</i>	139
XIII. <i>La séparation</i>	152

XIV. <i>L'organisation de l'apparence</i>	160
XV. <i>Le rôle</i>	170
XVI. <i>La fascination du temps</i>	196
LA SURVIE ET SA FAUSSE CONTESTATION	203
XVII. <i>Le mal de survie</i>	205
XVIII. <i>Le refus en porte à faux</i>	212

DEUXIÈME PARTIE

LE RENVERSEMENT DE PERSPECTIVE

XIX. <i>Le renversement de perspective</i>	239
XX. <i>Créativité, spontanéité et poésie</i>	245
XXI. <i>Les maîtres sans esclaves</i>	263
XXII. <i>L'espace-temps du vécu et la correction du passé</i>	284
XXIII. <i>La triade unitaire :</i> <i>réalisation — communication — participation</i>	304
XXIV. <i>L'intermonde et la nouvelle innocence</i>	346
XXV. <i>Suite de « Vous foutez-vous de nous ? »</i> <i>Vous ne vous en foutrez pas longtemps</i>	352
TOAST AUX OUVRIERS RÉVOLUTIONNAIRES	356

3. Résumés des ouvrages

Les deux ouvrages formant le corpus vont se trouver ici « résumés ». Ce résumé consistera en la présentation matérielle succincte des ouvrages et en l'exposition, chapitre par chapitre (donc en en respectant la structure, en en suivant le texte), des idées émises. Paraphrase relativement étendue des textes, le résumé utilisera à l'occasion les citations, notées simplement entre guillemets et suivies du numéro de page.

1.1. Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations

L'édition utilisée est celle de 1992 (cf. *supra* IX). Le *Traité*, inchangé par rapport à l'édition de 1967, y est précédé d'une « Préface à la deuxième édition » (datée de septembre 1991, qui occupe les pages 9 à 18 du livre) et suivi d'un « Toast aux ouvriers révolutionnaires » (daté d'octobre 1972).

1) La perspective du pouvoir

Cette première partie traite du concret, de la réalité quotidiennement vécue. Ce mouvement de descente vers le concret a été initié depuis au moins les Lumières, et fut porté par la bourgeoisie révolutionnaire. L'objectivité scientifique combattait ainsi les mystifications de Dieu, mais consistait en une nouvelle mystification : la fausse réalité, la « réalité sans moi ». Le temps présent est ainsi présenté comme un amas de gestes de consommation futiles, de compensations imaginaires, d'où une nécessaire extension du concept de « lutte des classes » qui ne s'occupait guère de critique existentielle (*artiste*), pour se contenter du très plat « principe de réalité » (la production).

1.1. Les contraintes du pouvoir, ses mécanismes d'usure et de destruction

HUMILIATION. Plongé dans une situation de malaise généralisé (irritation, fatigue), l'homme se meurt des relations d'échange et de compromis qui fondent cette société invivable, gigantesque racket qui a colonisé jusqu'aux pensées et aux rêves. Ces vexations quotidiennes justifiées rationnellement (par l'Économie, le Droit, la Démocratie) créent le *devenir insensible et maniable* de chacun. « Le sentiment d'humiliation n'est rien que le sentiment d'être un objet » (42). Ce désespoir individuel « réifié » est le point de départ de toute critique. Il faut également dépasser la « critique de gauche » qui se satisfait de la destruction du principe monarchique, qui idéalisait de manière idyllique l'inhumanité

foncière de la domination, et du passage à la « royauté citoyenne », soit une souveraineté médiocre où l'esclavage est partout, sans même plus l'excuse d'une volonté supérieure.

ISOLEMENT. « Il n'y a de communautaire que l'illusion d'être ensemble » (48). Dans les sociétés modernes invivables, la cohabitation est agressive, la foule assaillante (la foule faisant elle-même partie des ensorcèlements séparateurs avec la drogue, le sentiment amoureux, l'alcool), d'où un isolement intérieur vécu par chacun (« cette séparation introvertie du monde extérieur et du moi » (51)). Les conséquences en sont la soumission et la pulsion de mort, soit « l'acceptation béate des fausses collectivités et le refus global de la société » (51), ou encore l'adaptation à la violence du monde et la violence de l'inadapté (une violence incohérente). Entre ces deux extrêmes, les rapports neutres, le temps vide.

SOUFFRANCE. L'aliénation naturelle (la mort, la maladie, la souffrance de la survie) a fait place à l'aliénation sociale, soit l'esclavage respectivement des dieux, des hommes et du langage. Le christianisme instaure ainsi « la souffrance utile et le sacrifice consenti qui constituent la base la plus solide du pouvoir hiérarchisé » (58). Cette souffrance perdue aujourd'hui via le « christianisme rouge » et les technocrates-managers capitalistes, qui font de la souffrance une chose inhérente à la nature humaine. Il en découle la nécessité de critiquer la Métaphysique et tous les *en-soi* que sont Dieu, la Nature, l'Homme, la Société. Ces ontologies n'ont que deux horizons : la mort contre le pouvoir ou la mort dans le pouvoir (les deux faces du nihilisme).

DÉCHÉANCE DU TRAVAIL. S'il est concevable que des gens à une certaine époque aient pu réclamer un droit au travail pour survivre, aujourd'hui « les gens veulent désormais vivre » (69). Il faut souligner la saine attitude aristocratique de mépris du travail, ce dernier étant vu comme une punition divine pour les pauvres. Puis la bourgeoisie prend le relais, elle ne domine plus, elle exploite. Elle pose la dernière main à l'exploitation avec le taylorisme, qui évacue toute once de créativité artisanale archaïque. La société de consommation actuelle présente ainsi de nombreuses variétés idéologiques (de la voiture à la télévision) pour lesquelles il faut travailler, alors que l'automation et la cybernétique devraient avoir réglé depuis longtemps le problème de la « productivité » et réduit à dix heures la semaine de travail.

DÉCOMPRESSION ET TROISIÈME FORCE. La décompression consiste en « la manipulation des antagonismes par le pouvoir » (80), et donc en un binarisme de la

pensée : l'adversaire est le Mal tandis que l'on se drape dans le Bien, le meneur de jeu se muant en dirigeant et la peste en choléra (les frères ennemis se réconcilient en s'assimilant). D'où la promotion de la troisième force, définie comme « ce qu'il y avait de passions individuelles dans les insurrections » (81).

1.2. La communication impossible ou l'aliénation des médiations

L'ÈRE DU BONHEUR. Le « bien-être économique » actuel, soit l'accumulation d'objets produits en série, masque avec peine les conditions misérables de certains travailleurs. Mais il s'agit en même temps d'une volonté définie du pouvoir : proclamer la disparition du prolétariat, rendre caduque la lutte des classes et s'éterniser en « Welfare-State ». Ce bien-être se caractérise par la royauté citoyenne-démocratique, soit la vie réduite à la survie (travailler et consommer), dans laquelle se situent, tout de même, des degrés de pouvoir, qui permet de consommer en fait beaucoup et rapidement (« être riche se réduit aujourd'hui à posséder un grand nombre d'objets pauvres » (89)), en un mouvement incessant, des *objets*. La société occidentale (social-démocrate) serait ainsi une fusion des USA et de l'URSS : « une société d'exploiteurs-exploités dans une inégalité d'esclavage » (95).

ÉCHANGE ET DON. Les sociétés primitives ont utilisé un triple échange (celui des femmes, de la nourriture et du sang) comme première garantie d'existence. Le maître ordonnateur de ces échanges était le mythe sacré (les dieux). D'où une inégalité fondamentale, qui trouvait à s'intensifier dans les premières sociétés agricoles avec un maître se sacrifiant mythiquement pour la communauté et une communauté se sacrifiant réellement pour son maître (le tout porté à bout de bras par un tiers présent séparé de la communauté : Dieu). Ce sacrifice est la forme primitive de l'échange actuel, un échange magique, non-rationnel et médiatisé par Dieu. L'époque féodale marginalise les restes primitifs du sacrifice dans l'« amour », l'« amitié », l'« hospitalité » ; valeurs qui vont se voir elles-mêmes colonisées par les rapports marchands (mouvement de quantification et de mesure). Donc un mouvement de désacralisation totale, puisque toute magie en a été retirée et que le don (soit un échange non quantifié) est absolument nié dans le monde de la marchandise.

LA TECHNIQUE ET SON USAGE MÉDIATISÉ. L'organisation technocratique actuelle est la plus haute cohérence de la médiation technique, puisque les hommes y agissent illusoirement dans une passivité réelle. « Illusoirement » et « passivement » car

ces médiations « séparent l'homme de lui-même, de ses désirs, de ses rêves, de sa volonté de vivre » (109–110). La désaliénation sociale (révolutionnaire) fera tomber ces média(tisa)tions, afin de reconstruire et de refaire la nature.

LE RÈGNE DU QUANTITATIF. Le quantitatif règne, chaque chose (l'homme inclus) a ainsi son prix. Le prix rend tout plaisir inauthentique, pour peu qu'il ne fasse pas encore l'objet d'un contingentement protestant (« l'économie capitaliste à l'usage des familles s'appelle "parcimonie" » (115)). Ce règne, cependant, implique l'apparition de son envers : le qualitatif, la totalité vécue sans durée (non pas un retour au temps cyclique, mais un temps construit et vécu). « Je ne désire pas une suite d'instantanés mais un grand moment. Une totalité vécue, et qui ne connaît pas de durée » (117).

ABSTRACTION MÉDIATISÉE ET MÉDIATION ABSTRAITE. L'homme vit dans un paysage métaphysique : idéal et en même temps très concret car les idées et les croyances sont des réalités vivantes. Ce paysage est aujourd'hui déterminé par la science, reconversion bourgeoise de la religion, transcendance qui organise l'abstraction et détourne l'homme de lui-même. La fin des dualités n'est pas pour autant la valorisation de la spontanéité brute ou instinctive, mais se veut la réconciliation de la théorie et de la pratique. La théorie radicale, ou poésie spontanée, est ainsi la « technique révolutionnaire au service de la poésie » (129). L'abstraction suprême, justement, est le langage, qui véhicule toutes les abstractions tout en étant lui-même une abstraction. Mais il existe un « langage poétique », « un langage vécu, qui [...] se confond avec la théorie radicale, avec la théorie pénétrant les masses, devenant force matérielle » (133). Le langage est ainsi, au fond, un agent double : à la fois poésie et antipoésie. « Il faudra parler encore jusqu'au moment où les faits permettront de se taire » (135).

1.3. La réalisation impossible et les séductions qui rendent les misères aimables

SACRIFICE. Autrement dit le renoncement à ce que les hommes ont de plus riche, et qui concerne en premier lieu le militantisme. La révolution cesse dès l'instant où il faut se sacrifier pour elle, c'est-à-dire lutter pour un bien supérieur. Une forme plus subtile de sacrifice consiste dans l'Art. « Les surréalistes, certains du moins, avaient compris que le seul dépassement valable de l'art était dans le vécu » (149). L'art vécu équivaut à la réalisation de l'art, soit la construction de situations vécues.

SÉPARATION. Il existe une séparation fondamentale, qui entraîne toutes les autres : la distinction sociale entre maîtres et esclaves, qui partage le monde entre ceux qui ont les moyens de *réaliser* et les autres.

ORGANISATION DE L'APPARENCE. Dans le pouvoir unitaire (type monarchie), c'est le mythe; dans le pouvoir parcellaire (typiquement bourgeois), c'est le spectacle. L'histoire du spectacle, c'est aussi l'histoire des formes théâtrales. D'abord la Tragédie, dans laquelle les dieux sont relégués de plus en plus parmi les décors inutiles. Puis la Comédie et le Drame qui sont respectivement l'attaque corrosive et la désacralisation de la Tragédie, dissolvant les relations mythiques. Au XIX^e siècle, le théâtre devient la vie même : « Dans la vie quotidienne, les rôles imprègnent l'individu, ils le tiennent éloigné de ce qu'il est et de ce qu'il veut être authentiquement; ils sont l'aliénation incrustée dans le vécu » (165). Le pouvoir, à l'époque actuelle, se voit obligé de rénover les apparences (scandale, humour noir, cynisme) ou d'en rajeunir les structures (c'est le travail des structuralistes).

RÔLE. Les stéréotypes sont les images dominantes d'une époque, le stéréotype est le modèle du rôle. La vie d'un homme est ainsi un constant défilé de rôles : « automobiliste, employé, chef, subordonné, collègue, client, séducteur, ami, philatéliste, époux, père de famille, téléspectateur, citoyen,... » (173). Le rôle est une caricature de soi, une impuissance à jouir aussi, d'où le besoin de compensation, qui agit comme cache-misère. Ce jeu de rôles passe par une véritable initiation dès l'enfance, un « effarant scoutisme à tous les niveaux » (185).

FASCINATION DU TEMPS. Le rôle, c'est le temps mort, l'écoulement, l'usure du temps, le figement du temps vécu.

1.4. La survie et sa fausse contestation

LE MAL DE SURVIE. La survie est la vie réduite aux impératifs économiques. Le mal de survie consiste en ceci qu'on « voit, dans cet univers en expansion de la technique et du confort, les êtres se replier sur eux-mêmes, se racornir, vivre petitement, mourir pour des détails » (207). Ce mal de survie est dû à plusieurs facteurs : la satisfaction du consommateur ne pourra jamais être atteinte, l'accumulation des besoins falsifiés accentue le malaise et « la richesse en biens de consommation appauvrit le vécu authentique » (209). D'où l'instinct de mort, défini comme « le gâtisme à dix-huit ans, se plonger huit heures par jour dans un travail abrutissant, se nourrir d'idéologies » (210).

LE REFUS EN PORTE-À-FAUX. « Plus les impératifs de consommation englobent les impératifs de production, plus le gouvernement par la contrainte cède le pas au gouvernement par la séduction » (214). La théorie révolutionnaire doit dès lors s'adapter et poser la subjectivité comme base de la collectivité harmonieuse. Il s'agit d'éviter et de rejeter tout à la fois le christianisme, le libéralisme et le socialisme (qui purent éventuellement, mais surtout partiellement, être combattifs), mais aussi le rôle infâme de l'« homme du ressentiment » qui dégénère en nihiliste et qui, « rongé par l'envie, la haine et le désespoir, s'acharne à détruire par l'envie, la haine et le désespoir un monde si bien fait pour le brimer » (224).

2) Le renversement de perspective

Le conditionnement, exposé dans la première partie, doit être renversé en anti-conditionnement ludique, via le détournement. La Connaissance doit ainsi devenir Praxis, l'Espérance Liberté et la Médiation Volonté de l'immédiat.

CRÉATIVITÉ, SPONTANÉITÉ, POÉSIE. Tout le monde possède la créativité, même si elle reste généralement cachée et enfouie. Aliénée aujourd'hui dans la production, en passe d'être colonisée par la société de consommation, elle sera la rencontre entre la subjectivité radicale et la volonté de transformer le monde. La spontanéité est le mode d'être de la créativité; il est réservé à une élite, mais à généraliser. Il s'agit de l'expérience immédiate et vécue, d'un moment unitaire, de « la plus haute conscience de moi inséparable du moi et du monde » (253). De là émerge finalement la poésie qui change la vie et transforme le monde en organisant et en donnant de la cohérence à la créativité et à la spontanéité. Mais attention : « Seul l'art armé contre lui-même, contre ce qu'il a de plus faible — de plus esthétique — résistera à la récupération » (260). Se construire une vie passionnante, hors des œuvres, hors des musées, voilà en effet l'œuvre d'art désormais.

LES MAITRES SANS ESCLAVES. Les maîtres anciens étaient des maîtres-esclaves (de Dieu, du Roi) : soit des mystiques chrétiens devenus Dieu et l'ayant donc supprimé, soit des humanités fortes (type : Gilles de Rais) pratiquant l'inhumanité totale. Or, ce refus d'être esclave (de Dieu, du Roi), d'être aliéné, est le but de l'histoire, sa véritable raison d'être. Il s'agit donc de devenir des maîtres sans esclaves, et non pas cette parodie des grands bourgeois et chefs d'État depuis 1789, eux aussi maîtres-esclaves (puisque le capitalisme exploite sans nécessité passionnelle, sans sadisme hédoniste,

démocratiquement en un mot). Il s'agit donc de dépasser aristocratiquement l'aristocratie. Le prolétariat, « unique dépositaire de la volonté de vivre » (274), détruira l'ordre réifié selon trois passions de destruction : la passion de la puissance absolue, la passion de détruire les contraintes, la passion de corriger un passé malheureux. Comment ? Via trois dépassements conjoints : 1° le dépassement de l'organisation patriarcale (pour retrouver la magie de l'enfance); 2° le dépassement du pouvoir hiérarchisé (via une dictature du prolétariat aussitôt niée); 3° le dépassement de l'arbitraire subjectif, du caprice autoritaire (« Il faut donc fonder l'union des hommes sur ce désir commun de faire triompher sa subjectivité » (283)).

L'ESPACE-TEMPS DU VÉCU ET LA CORRECTION DU PASSÉ. *Réaliser l'enfance* est un projet analogue à celui des maîtres anciens et féodaux. La fin des séparations doit commencer par celle de la séparation de l'espace et du temps, d'où le projet « enfantin » (l'enfance est en effet seule porteuse du temps vécu, d'instinct sauvage de la totalité) d'élargir les petits espaces-temps unitaires (ceux « des moments vécus, de la créativité, du plaisir, de l'orgasme » (293)), d'éterniser le présent, seul temps vécu de la non-aliénation. Quant à la correction du passé, c'est le fait de « changer les signes du paysage, libérer de leurs gangues les rêves et les désirs inassouvis, laisser les passions individuelles s'harmoniser dans le collectif » (301). Par exemple venger les communards en faisant couler le sang des fusilleurs actuels, en détruisant toutes les bastilles, en rétablissant ce qui aurait dû ou pu être historiquement.

LA TRIADE UNITAIRE (réalisation-communication-participation). Il existe trois passions fondamentales inséparables : la création (réalisation), l'amour (communication) et le jeu (participation). Au-delà des combats d'arrière-garde pour la survie, au-delà de la volonté de puissance hiérarchique, la subjectivité radicale requiert sa réalisation : « Il faut dissoudre les forces du spectacle artistique pour faire passer leur équipement à l'armement des rêves subjectifs » (316). L'amour, en tant qu'orgasme (au sens le plus étendu de fête permanente et de société jouissante-jouissive sans névrose), acmé et séduction qualitative (communication totalement authentique, autrement dit), doit être étendu à toutes les autres passions en maintenant en permanence le principe de plaisir mais aussi « en réunissant une grande variété de partenaires valables » (326) en vue de favoriser et multiplier les rencontres amoureuses. Le jeu, la praxis ludique, sont réduits à néant par la rationalité mercantile bourgeoise. Ne restent que des jeux

inauthentiques : compétitions, jeux télévisés, élections, casino... Les caractéristiques attendues et nécessaires d'un « bon » jeu sont « – refus du chef et de toute hiérarchie ; – refus du sacrifice ; – refus du rôle ; – liberté de réalisation authentique ; – transparence des rapports sociaux » (334). Le jeu est ainsi *sérieux*, puisqu'il nécessite une tactique assurant sa continuité avec la poésie : la créativité armée et l'étude des insurrections populaires feront ainsi émerger une « poésie des insurgés ». Le grand jeu est une guerre révolutionnaire totale, qui ne ménage pas d'accommodement avec les ennemis de la liberté (« anéantissement des contre-révolutionnaires » (341)). C'est dans cette voie que s'engage l'Internationale Situationniste. Dans ce but, le détournement est le jeu à la fois le plus naturel et le plus radical, puisqu'il retourne contre l'ennemi ses marchandises qu'il croyait univoques.

L'INTERMONDE ET LA NOUVELLE INNOCENCE. L'intermonde, c'est le reflux intérieur, chose qu'il s'agit d'éviter absolument. On peut ainsi reprocher à Antonin Artaud d'avoir sacralisé l'intériorité plutôt que de l'avoir extériorisée dans les faits. « Ceux qui hésitent à jeter au-dehors l'incendie qui les dévore n'ont que le choix de brûler, de se consumer, selon les lois du consommable, dans la tunique de Nessus des idéologies — que ce soit l'idéologie de la drogue, de l'art, de la psychanalyse, de la théosophie ou de la révolution, voilà ce qui précisément ne change rien à l'affaire » (348). Ces rêveries sanglantes, ce refoulé maléfique, vont trouver à se réaliser dans la « barbarie des émeutes, le pétrolage, la sauvagerie populaire, les excès » (349). La Nouvelle Innocence c'est ainsi quand « le jeu de la violence pure est englobé par la pure violence du jeu révolutionnaire » (349).

Le livre se conclut par un « toast aux ouvriers révolutionnaires », eux qui seront éclairés par la théorie situationniste, qui aura une fonction axiale démultiplicatrice en montrant la voie tout en imprimant un mouvement d'édification de « foyers de guérilla en lutte pour *l'autogestion généralisée* » (355). Mais afin de poser les questions concrètes et d'y répondre radicalement (bref, de faire la révolution), il importe de sanctionner toute baisse de niveau théorique, tout abandon pratique, toute compromission, par l'exclusion et la rupture.

1.2. Le Chant des Paroxysmes

L'édition utilisée est l'édition originale de 1967 (il y eut une réédition en 2005 chez VLB éditeur, une maison d'édition québécoise), publiée dans la collection « Littérature » de Buchet-Chastel (avec par exemple *Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry). Le *Chant* occupe la première moitié de l'ouvrage (pages 9 à 112), tandis que *La Nukai*¹ (« Notes intestines, pensées en vrac sur le problème de vivre, hantises, éclairs et confidences » (113), sur le mode aphoristique : 4 fois 90 jours pour une année de fragments sur le modèle nietzschéen) s'étend sur la seconde moitié de l'ouvrage (pages 115–252). Le *Chant* est organisé en treize chapitres (non numérotés), de longueur variable. Le résumé ci-dessous en respectera la structure.

Marcel Moreau « annonce la couleur » sur la quatrième de couverture : il s'agira ici d'une méditation lyrique consacrée aux *paroxysmes* (les paroxysmes étant le sens même de la vie, se suffisant à eux-mêmes). Méditation lyrique dont l'objectif vital est déjà performatif : « Ici le paroxysme “chante”; demain il “dansera”, ou mourra. »

QU'EST-CE QUE LA DÉMESURE ?

La démesure est le spirituel, tandis que la mesure est esprit, donc *savoir*. La démesure est un instinct qui se trouve au fond de la misère humaine, dans le cœur noir du criminel, chez les peuples supérieurs. L'homme moderne est *séparé* de la démesure, il est donc un homme d'esprit. La démesure se compose d'une pensée démesurée coulée dans un style démesuré, ce qui produit dès lors un chef-d'œuvre durablement bouleversant (« La démesure, certes, mais à condition de lui donner un style » (15)). La démesure, acceptant et promouvant totalement l'*être*, produit le spirituel. « Le spirituel, c'est-à-dire l'instinct, le sexe, la sensibilité et la pensée et la noirceur centrale de l'être comme une seule et même chose » (21). Le spirituel et la démesure *unissent* ainsi le sujet, ne séparent plus l'homme de lui-même.

Là où Dieu absent et athéisme vide laissent une place, se situe le royaume de la démesure : *l'espace excessif*. La raison dessèche la passion, elle promet le feu mais ne répand que le désert. À la place du Dieu intangible, elle en place des tangibles : État, Techniques, Propagandes. Le rationnel transforme des connaissances qui accèdent à un statut divin. D'abord spirituel, le rationnel se met très vite au service des marchands. Et

1. Soit « la nuque des ennemis » (MOREAU 1967 : 116), qu'il rêve d'étrangler.

tout devient *matérialiste*. Il faut donc, d'un même mouvement, répudier Dieu et la matière. Si la démesure, solitaire et non sociale, fait descendre en soi-même, ce n'est pas pour y trouver refuge, pour fuir le monde, mais pour combattre ce dernier. La démesure est ainsi criminelle mais de manière éclatante, à l'inverse de la mesure, également criminelle, mais de manière *administrative*.

DÉMESURE ET SCANDALE

Un exemple de mesure : « Je n'aime pas X. » Un exemple de démesure : « Je hais X, je le hais à mort. » La démesure implique, contient, le scandale, le scandale majeur, « l'irruption diabolique de la démesure dans un lieu que la mesure a consacré » (34). Par exemple, un employé poignardant un autre employé dans le bureau d'une entreprise pleine de mesure. La démesure n'est pas cette immoralité commune, « à la petite semaine », ces horreurs quotidiennes qui rassurent l'exploité moral.

« La démesure est le Scandale » (35). « Elle est le scandale et la vie, le scandale parce qu'elle est la vie » (36). La moralité veule, l'immoralité veule (organisée) sont également sans beauté ni grandeur. Les minorités criminelles et les majorités raisonnablement criminelles sont également parts de la mesure (la bombe atomique est une œuvre de ces hommes de la mesure). Si on permet à un « imbécile d'assassiner un peuple entier en poussant sur un bouton » (39), alors les démesurés ne doivent plus craindre d'oser, de se rendre en droit la liberté de leur folie. Cette démesure n'est en définitive qu'une riposte esthétique « aux inhumaines immoralités de la morale » (39). Sur quoi ces crimes de la mesure prolifèrent-ils ? Sur les ruines de l'instinct : « Il y a quelque chose de plus grave que la mort de Dieu, et c'est la mort des instincts » (41).

DÉMESURE ET CORRUPTION

Il faut transformer le pourrissement, la maladie, le fond fangeux de l'homme (sa corruption) en *santé*. La mesure, par le pourrissement qu'elle entraîne, est l'anti-vie par excellence. Elle revêt plusieurs masques : « tolérance, droits de l'homme, justice, unité mondiale ou solidarité prolétarienne » (46). Tous ces moyens travaillent à la domestication des forces irrationnelles. À la corruption par la mesure.

Bien que constituant une ascèse, en tant qu'elle s'oppose à la domination de l'argent, la démesure n'est pas pureté, elle est au-delà de cela : en tant que chant, en tant que ce qui chante, la démesure est la beauté, la beauté sans égards pour la morale. La démesure,

et donc le démesuré, s'opposent et échappent aux catégories du déshonneur parce qu'ils sont, par nature, excessifs et jusqu'au-boutistes.

DÉMESURE ET GÉNÉROSITÉ

Intempérante, la démesure, bien que plutôt préoccupée de haine, ne doit pas s'y spécialiser et doit se rendre disponible également pour la générosité (l'amour, le « pour »). La générosité ne doit pas être entendue au sens charitable, qui « [dégénérerait] sans coup férir en morale, et se [déshonorerait] en affectivité » (55). La sainteté naîtra en fait de l'affrontement entre le plus grand amour (générosité) et la plus grande haine (démesure).

DÉMESURE ET JUSTICE

Le démesuré a une conception particulière de la justice : l'aboutissement de sa tension la plus insensée lui permet de la comprendre. La justice se trouve à la limite de la folie. Dans le monde de la mesure, justice, compréhension et objectivité ne sont que mort ; la démesure ne peut exister qu'en niant cette justice-là.

DÉMESURE ET DESTRUCTION

La démesure peut être le cancer des sociétés pourries en même temps qu'elle réinstitue l'unité fondamentale de l'être. « Il est vain d'espérer retrouver ses commencements fous sans retrouver en même temps son essence criminelle » (62). « L'homme qui a redécouvert sa source criminelle et qui, l'ayant solennellement lavée de l'immémoriale accusation, lui jure fidélité, cet homme se rapproche vertigineusement de l'Homme » (62).

Il faut assumer dès lors cette agressivité, la réinsérer de façon « sublimée » dans le réel. Non pas de façon molle, terne et banale, comme le mesuré commun, mais comme le démesuré, c'est-à-dire celui « qui a décidé une fois pour toutes de vivre dans la pleine lumière de ses germes d'anéantissement, et de leur conférer les rythmes, les chants et les formes que leur dignité réclame » (64). Il faut ainsi adresser les plus durs reproches aux apologues fantaisistes du meurtre, simples joueurs puérils, qui n'ont pas su accorder leur liberté démesurée avec un style puisant aux sources, aux racines mêmes de cette inspiration, de ces tumultes primitifs.

DÉMESURE ET DÉSIR

Le démesuré a foi en l'impulsion. « L'homme de démesure se retourne inmanquablement vers son désir, qui lui renvoie l'image de plus ancienne innocence »

(67). La raison d'être de la démesure, c'est de désirer sans cesse, mais, à nouveau, pas ces « petits désirs » de l'homme de mesure, mais bien ces noirs désirs esthétiques, cette puissance destructrice, ce libre jeu des impulsions générateur de magnifiques excès. La démesure est glorieuse mais tout aussi bien douloureuse : c'est une inadaptation, une infirmité, un en-dehors. « Je suis de l'élite qui danse dans les maquis » (71).

DÉMESURE ET GIGANTISME

« Aucun peuple n'est grand sans la démesure » (p. 73). Les Grecs anciens sont un exemple de cette sauvagerie canalisée dans un style équilibré mais consentant à l'excès. On a d'ailleurs transformé la vérité : les Grecs faisaient de la philosophie et de la science *inutilitaire* pour se délasser de la démesure, de l'*hubris* — tout comme Gengis Khan, d'ailleurs, qui s'entourait de prêtres non pas pour s'adoucir les mœurs mais pour bercer ses grouillements lugubres.

Or, le gigantisme du XX^e siècle n'est pas le fait de la démesure. « Il n'y a pas de place pour les démesurés dans l'organisation des sciences et des progrès » (77). On peut ainsi compter dans ce gigantisme mesuré « les entreprises à l'américaine, les guerres technologiques, la soif de puissance matérielle, l'Empire States [*sic*] Building, le combinat russe, les fusées, les satellites » (78). La démesure, elle, n'est pas gigantesque, elle n'a pas besoin de boursoufflement extérieur, puisqu'elle est un excès d'abord intérieur. L'excès, oui ; l'exagération, non (car fille de la mesure). Pour autant la démesure comporte aussi quelques risques : l'enflure, le pathos et le ridicule.

DÉMESURE ET POLITIQUE

Il n'existe aucun rapport entre les deux, si ce n'est « dans la clandestinité ou dans le désordre des violences où il se fonde » (83). Le démesuré est *a priori* en dehors de toute entreprise commune (donc d'un « parti politique »). Il doit assumer cet extrémisme : s'il est du côté des esclaves, c'est pour les soutenir dans leur haine. Cette sauvagerie est le meilleur remède contre les partis et les syndicats, remparts de la Révolution terrible. Le projet assumé par le démesuré est le suivant : reconstruire l'aristocratie sur des bases de démesure et de folie. Le démesuré, comme Nietzsche, hait la grégarité (et la démocratie est grégaire), le troupeau, la masse, non plus au nom d'une aristocratie mais tout simplement à cause de la médiocrité de la servitude sans aristocratie. « Il faut avoir le courage de le dire : l'aristocratie est vaincue partout, mais partout où l'homme écrasé cultive et stylise son intensité, elle peut encore resurgir, en un éclair suffisant » (91). La

« liberté », à ce titre, n'existe pas. Ce qui existe, c'est la libération, la libération continue et infinie, seule à même d'agréger les autres aristocraties se libérant.

DÉMESURE ET OBSESSION

Oui, la démesure est obsédée, mais ses obsessions sont ses puissances motrices. Quelles obsessions? *Sexualité-Révolte-Mort* ou bien *Dieu-Crime-Perfection*. Les obsessions les plus torrentielles sont cela dit le sexe et la destruction, « parce qu'ils montent de la vieille animalité humiliée par les valeurs d'administration et de raison » (97). Corporellement, orgastiquement, l'homme est limité (brièveté, inextensibilité), d'où la nécessité du spirituel, pour étendre l'ivresse.

Il existe aussi le danger de la marchandise sexuelle cachée derrière la liberté de mœurs : « la "liberté" sexuelle que nous vivons aujourd'hui ne reconduit nullement aux primarités innocentes de la fornication » (100). Le sexe doit rester relégué dans l'empire obscur des forces du mal, car connaître (sans même parler d'acheter) c'est apprivoiser, c'est lasser et ennuyer. Il faut « saisir les racines du désir dans leur volubilité monstrueuse » (101). L'obsession doit échapper à la fois à la science (qui la ternit par ses connaissances) et à la psychanalyse (qui la vainc et la canalise vers des institutions).

DÉMESURE ET DÉSESPOIR

Le désespoir, naturel dans notre société, est un mauvais désir mais aussi « un chant atroce pour une vengeance illimitée » (107). Le désespoir n'est pas un pessimisme, car le désespoir a pour lui les rythmes. Le désespoir n'est pas une déploration inoffensive d'une nature bucolique, c'est l'injonction au soulèvement de la nature terrible et effrayante. Le désespoir est un nihilisme, mais le nihilisme des avatars civilisés et maladifs. « La démesure est l'espoir du désespoir » (110).

DÉMESURE ET LITTÉRATURE

L'essai est la cage, la démesure le lion. Il faut ici exprimer des regrets, notamment celui d'avoir ainsi *classicisé* le chaos. Une consolation pourtant à apercevoir : nombre de « productions artistiques élaborées en dépit des règles classiques » (111) sont très loin d'atteindre à la démesure et perpétuent la puissance de l'ordre. La démesure est (doit être) révélation, résurgence et perpétuation « d'un état de l'homme antérieur et supérieur à la raison » (111). « Arrivé ici, j'éprouve le besoin de me secouer, de m'envoyer rouler dans d'autres directions, je ne sais où, je ne sais où... » (111).

4. Analyse des ouvrages : données complètes

4.1. Intertextualité interne citative-référentielle (Moreau)

- *Souvenirs de la Maison des Morts* (11) : un roman de Dostoïevski (ce dernier n'est pas mentionné). Moreau assimile les forçats criminels à des êtres éminemment spirituels.

- Nietzsche (cité quatre fois, p. 13, 14, 87 et 89) : « Tout comme Nietzsche, le démesuré hait la grégarité, le troupeau, la masse » (89).

- *Les Liaisons dangereuses* et *Histoire d'O* (14) : les deux romans, dont les auteurs ne sont à nouveau pas mentionnés, seraient de beaux exemples de « classicisme au service du Mal absolu ».

- Les présocratiques : toujours ce modèle artistico-classique pour aviver les luxures (72).

- Léon Bloy (75) : sa lave, sa haine.

- Gengis Khan (75) : le conquérant assoiffé de sang mais entouré de poètes.

4.2. Intertextualité interne allusive (Moreau)

- Nietzsche, plusieurs fois : « la démesure n'est *a priori* ni le bien ni le mal » (19), « rire dionysiaque » (43), « la grande santé » (43), les « valeurs surhumaines » (95).

- Baudelaire : la démesure transforme « la boue en or » (20).

- Proust : opposition entre la sensiblerie et la sensibilité (73), cette dernière étant valorisée. Reprise de *La Prisonnière* (chez Proust, il s'agit d'*Empfindung*, « sensiblerie » et d'*Empfinderei*, « sensibilité »).

- Rimbaud : les « dérèglements de toutes sortes » (106).

- Les Surréalistes : « Naguère, des plumes fantaisistes s'essayèrent fougueusement à des apologues du meurtre. Ce n'étaient là que jeux puérils, dépourvus de toute base pyrique, ignorants de l'extraordinaire relation du feu destructeur présent au fond de l'homme avec son adhésion tragique à la vie. [...] Il ne suffit pas d'être incohérent pour exprimer une vérité suprême, une réalité oppressante » (66).

4.3. Intertextualité interne citative-référentielle (Vaneigem)²

- Les moralistes des XVI^e et XVII^e siècle (26), pionniers, mais banals, de la vie quotidienne.

- Jean Meslier (27)

- Lautréamont (28 et 128, entre autres)

- Serge Essénine (28) : assassiné par les mains du collectivisme.

- La Commune, le Mouvement spartakiste en Allemagne, « Cronstadt-la-Rouge » et les anarchistes espagnols de la fin des années trente (29). Ces modèles historiques sont cités très souvent (avec, en plus, la Terreur de 1793, vue positivement), et leurs protagonistes (Durruti, Caraquemada, etc.) de nombreuses fois mis en avant également.

- Lacenaire (très souvent cité, en tant qu'écrivain-assassin), Borel (Pétrus), Lassailly (Charles), Büchner (Georg), Baudelaire, Hölderlin : « tous ceux qui cherchaient, dans le refus d'être esclaves, une vie riche et une humanité totale » (32). Beaucoup de « romantiques » ici.

- Ravachol (38 et 133) et ses bombes. D'autres *propagandistes par le fait* sont également cités, parfois plusieurs fois. C'est le cas de Paul Brousse (133) ou encore de Léon Léhautier (134).

- Mallarmé (38), qui appela les terroristes anarchistes des « anges de pureté » au Procès des Trente.

- Kafka et *La Colonie pénitentiaire* (42). Mais aussi Witold Gombrowicz (128).

- Edvard Munch et *Le Cri* qui « évoque pour moi une impression ressentie dix fois par jour » (50).

- Jacques Vaché (54).

- Arthur Cravan (65).

- Charles Fourier (55). Très souvent cité lui aussi, pour son très *désirable* projet utopique.

- Malcolm Lowry et *Au-dessous du volcan* (55) : « No se puede vivir sin amor ».

- Max Stirner (59) et Nietzsche (« les petits hommes dont parlait Nietzsche » (93)).

2. Impossible d'être exhaustif, tant l'intertextualité est omniprésente (et même envahissante) chez Vaneigem. Si la recension peut paraître fastidieuse, c'est qu'il fallait pouvoir prouver ce qui était avancé.

- « Les hommes sont, comme l'écrit Rosanov, écrasés par l'armoire » (p. 66). Il s'agit en fait de Vassili Rozanov (un écrivain russe mort en 1919), la référence est obscure. Ce « Rozanov » sera encore cité plus loin (225 et 227).

- Brecht, les Frères du Libre Esprit (une référence souvent citée), Gracchus Babeuf, Fourier, Marx, la Commune (encore), la violence anarchiste (81).

- « Ceux qui n'ont pas fini de jouer le grand jeu de la liberté » (82) : Sade, Fourier, Babeuf, Marx, Lacenaire, Stirner, Lautréamont, Léhautier (qui réalisa le mot d'ordre « crever le bourgeois » en 1894), Vaillant (Auguste, terroriste anarchiste), Henry (Émile, terroriste anarchiste), Villa, Zapata, Makhno, les Fédérés de Hambourg, de Kiel, de Cronstadt, des Asturies. Cette liste est sans doute la plus remarquable du livre.

- André Breton et ses amis (97).

- Raoul et Laura Makarius, auteurs de *Totem et exogamie* (98). On sait aussi (« potlatch ») l'importance qu'a revêtu une certaine ethnologie (celle de Malinowski notamment) pour le primitivisme particulier développé par les situationnistes.

- Le « jeune Wilhelm Reich » (p. 110, 122 et 196), celui qui pensait pouvoir retrouver la « vraie nature » de l'homme. *La Fonction de l'orgasme* est nommément cité (196).

- Gilles de Rais et Dante : « toutes les aventures qu'il faut laisser s'épanouir » (115).

- Marx et Engels : ce qu'ils appelaient « notre parti » (116). Marx et Engels sont souvent cités (p. 123 et 129 par exemple).

- Hegel, cité dans le texte : « La médiation est l'égalité avec soi-même se mouvant » (123).

- Jacob Boehme (133).

- Anselme Bellegarrigue (représentant parfait du *libertarianisme* à la française) et son journal *L'Anarchie, journal de l'Ordre* (132).

- Le Dadaïsme : son « explosion langagière » étant assimilée à une activité terroriste (134).

- Louis-Ferdinand Céline : « Ô chanson des Gardes Suisses, [qu'il] nous fit aimer » (142). Cette « chanson » (« Notre vie est un voyage dans l'hiver et dans la nuit, nous cherchons notre passage dans le ciel où rien ne luit ») fait penser également à Guy Debord, dont on se rappellera le titre de film en forme de palindrome (*In girum imus nocte et consumimur igni*, soit « Nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes consumés par le feu »).

- Jules Vallès (143), en tant que combattant pour la Commune.
- Jean de Meung, La Boétie, Vanino Vanini, Descartes, Pascal, Calvin, les anabaptistes de Münster et les paysans révolutionnaires de 1525 (156).
- Nietzsche encore (160), Shakespeare (161), Molière, Haendel et John Gay (165).
- Albert Libertad, Lewis Carroll, les travailleurs noirs de Johannesburg, Giorgio de Chirico (189).
- Kasimir Malévitch, *Ulysses* de Joyce, Chirico (encore), Héliogabale, Tamerlan (alias Timour), Gilles de Rais (encore), Tristan, Perceval (190).
- Le Romantisme, qui est « l'odeur de Dieu pourrissant, le reniflement de dégoût devant les conditions de survie » (191).
- Antonin Artaud (198).
- Kierkegaard (207) qui a bien su décrire le « mal de survie ».
- Uccello, Kandinsky, Norman Cohn et les Fanatiques de l'Apocalypse (215).
- « L'anarchiste Pauwels qui dépose une bombe à la Madeleine en 1894, ou le jeune Robert Burger qui égorge un prêtre en 1963, c'est la tradition hérétique qui se perpétue » (215).
- Joyce, *Finnegan's Wake*, *Ulysses* (« le *Das Kapital* de la créativité individuelle »), « les Leopold Bloom du monde entier s'unissant pour se défaire de leur pauvre survie » (222). La dernière citation relevant bien sûr du détournement (du *Manifeste* de Marx et Engels).
- Gustave Flaubert (223).
- « La raison passionnelle de Sade, le sarcasme de Kierkegaard, l'ironie vacillante de Nietzsche, la violence de Maldoror, la froideur mallarméenne, l'Umour de Jarry, le négativisme de Dada, voilà les forces qui se sont déployées sans limites pour introduire dans la conscience des hommes un peu de la moisissure des valeurs pourrissantes » (228).
- Jack l'Éventreur (230).
- Émile Pouget et son journal anarcho-syndicaliste *Le Père Peinard* (232).
- Sade, Fourier, Lautréamont : « des individualités parfaitement admirables » (234).
- Platon et son *Théagès* (263).
- Maître Eckart, Héliogabale, Gilles de Rais, Erszebet Bathory, Spartacus, Caligula, Dosza Gyorgy, le chef d'une révolte paysanne hongroise au XVI^e siècle (265).

- « L'admirable principe de Keats : "Tout ce qui peut être anéanti doit être anéanti pour que les enfants puissent être sauvés de l'esclavage" » (276).
- Victor Serge et son roman *Ville conquise* (300).
- « Les irréguliers de l'ordre » (311) : Salvatore Giuliano, Billy the Kid et les blousons noirs.
- Charles Lassailly (déjà cité) et Netchaïev (un nihiliste russe, par ailleurs terroriste), pour la « performativité [de leurs] rêves » (315).
- Guy Debord et son « film d'agitation *Critique de la séparation* » (315).
- « Il me plaît de saluer comme un slogan révolutionnaire l'exhortation de Breton : "Amants, faites-vous de plus en plus jouir!" » (329).
- « Comme dit Diogène : "L'amour est l'occupation des paresseux" » (330).
- Clausewitz (337).
- L'anarchiste Duval répondant au « flic » venu l'arrêter : « Et moi, je te supprime au nom de la liberté » (350).

4.4. Intertextualité interne allusive (Vaneigem)

Il s'agit, très généralement, de détournements (ils seront précisés), dont on sait l'importance qu'ils revêtirent pour les situationnistes.

- « L'insignifiant signifié » (25) : allusion au structuralisme saussurien (et dénigrement de celui-ci).
- Marx : « les idées dominantes sont les idées de la classe dominante » (29).
- Alfred Jarry : « les machines à décerveler portatives que sont les milliers d'idéologies parcellaires » (30).
- Le Surréalisme : « transformer le monde et changer la vie » (32).
- Détournement de Lénine : « Le désespoir est la maladie infantile des révolutionnaires de la vie quotidienne » (39).
- Détournement de proverbe : « Et tant va la vie au désespoir qu'à la fin elle s'y noie » (64) ou bien « Tant vont les noms aux choses que les êtres le perdent » (188).
- Hegel : « la dialectique du maître et de l'esclave » (112).
- Détournement d'expression : « Très tôt, les grandes idéologies lâchent la foi pour le nombre » (116).

- Détournements de proverbe et de loi scientifique très commune : « Instant par instant, le temps fait son puits, tout se perd, rien ne se crée » (119).

- Détournement d'Anatole France : « On croit lutter pour le prolétariat, on meurt pour ses dirigeants » (141).

- Georges Darien : allusion (à son *Voleur*) via le (léger) détournement « Tous les métiers sont sales, faisons-les salement » (182).

- Détournement de Nietzsche : « Ce qui ne tue pas le pouvoir le rend plus fort » (213).

- Détournement autodénoncé : « Nihilistes, aurait dit Sade, encore un effort si vous voulez être révolutionnaires ! » (235).

- Gérard de Nerval : « La treizième revient, c'est encore la première », allusion à son poème « Artémis » (288).

- Arthur Rimbaud : « Chaque fois que *je* est un autre » (297).

- Friedrich Nietzsche, auquel il est fait allusion deux fois. « La volonté de réalisation devient volonté de puissance » (306) et « Le plus froid des monstres froids trouve son accomplissement dans le projet d'État cybernétisé » (307).

4.5. Pronoms et segmentation du monde (Vaneigem)

- JE : « Je ne le crois pas » (25); « Qu'irais-je faire ... ? » (30); « Pour moi — et pour les autres j'ose le croire » (37); « J'avance vers je ne sais quelle incertitude de me saisir jamais » (121); « J'ai montré » (135); « J'ose dire » (190); « Je veux le croire » (285).

- TU : « Es-tu prêt, afin que jamais ton désir ne se brise, es-tu prêt à briser les récifs du vieux monde ? » (52); « En toi aussi le vide ne cesse de gagner » (61).

- NOUS : « Nous ne faisons que fermer sur nous-mêmes d'embarrassantes parenthèses » (36); « Nous voici quelques-uns » (52); « Il nous est arrivé, mes amis et moi » (342).

- VOUS : « Les voici, en chacun de vous, les gestes futiles et ternes » (31).

- EUX (ou « voilà l'ennemi ») : « Foules et promeneurs non solitaires » (36); le ON (dénigrant et commun), le « Big Brother Bon Sens » (40); « le troupeau » (157); les « masturbations collectives » (157); « le spécialiste, le rouage, la chose mécanique » (185); « les zombies » (185). Il faudrait encore citer (le texte en est truffé) : les progressistes, les bons esprits de gauche, la solidarité, l'altruisme de gauche, le collectivisme, l'individualisme libéral, la survie, l'immense machine à conditionner, la

vie impossible, la médiocrité étouffante, l'absence de passions, les sortilèges néfastes de la foule, la morale de l'épicier, la monotonie du spectacle idéologique, l'honneur du travail, les désirs mesurés, le monde des « ismes » (alcoolisme, individualisme, collectivisme, activisme, gauchisme), la morale du profit, la morale de l'honneur, le pouvoir de l'argent.

4.6. Pronoms et segmentation du monde (Moreau)

- JE : « Ce qui se passe en moi et définit mon être, je ne le sens que trop bien » (19); « pour soi »; « pour moi »; « se réaliser soi » (21-22); « ma solitude » (27); des « je » ou des « me » innombrables.

- TU : « Jusqu'au cœur de ton rassérèment quelque chose [de la démesure] veut causer de la souffrance à l'Ordre » (29).

- NOUS : « Nous les démesurés » (25); « Nous les fauves frustrés » (29).

- EUX : « La société » (27); « Le commun des hommes » (30); « le jugement commun » (34); « les gens de bien » (34); « la routine morale » (34); « les bonnes consciences » (36); « les adeptes du Bien » (37); « la majorité » (38); « le chœur bêtifant des supporteurs » (42); « les masses pullulantes » (47); « cette grosse majorité compacte et moyenne » (50); « l'uniformité commune » (70); « la commune entreprise » (83); « l'homme de la foule » (96); « la cité molle et corrompue » (97). Il faudrait encore citer (ici aussi, l'abondance est remarquable) : l'exploitation de la misère, l'écoulement au grand jour des produits les plus illusoirs, les harmonies déficitaires, les systèmes, le surcroît de rhétorique, les préjugés, les commodités, la tempérance, la vulgarité, le mal absolu des hommes de mesure (la bombe atomique), le quotidien plat et chronométré, l'informe, l'indistinct, la fraction, la petitesse, l'homme séparé, les abstractions tempérantes, les défauts ternes (et falots et amorphes), les Artistes des Académies, les Organisations froides, la grande monotonie égalitaire, la Société à finalité grégaire.

4.7. Lieux communs (Vaneigem)

Lieux axiologiques

- Lieu de l'universelle évidence et des faux ennemis : « Comme s'il n'était pas établi partout que le capitalisme est lentement accompli par une économie planifiée dont le modèle soviétique aura été un primitivisme » (37).

- Lieu du sens de l'histoire et du progrès inévitable : « L'homme se décide à la propriété privée en sachant que cela seul lui permettra de se débarrasser des aliénations naturelle puis sociale » (100).

- Lieu de la jeunesse dépositaire du changement : « la nouvelle vague insurrectionnelle » (217) toujours opposée à, *mot de passe* de l'époque, le « Vieux Monde ».

- Lieu de l'enfance dépositaire de la subjectivité radicale la plus pure : « L'enfant possède le sens de la transformation du monde, c'est-à-dire la poésie, à un degré illimité » (277) ou bien « Qui se souvient ? les solitudes enfantines s'ouvraient sur les immensités primitives, toutes les baguettes étaient magiques » (279).

- Lieu de la chose « prise à la racine » : « La théorie radicale, seule garantie du refus cohérent, pénètre les masses parce qu'elle prolonge leur créativité spontanée » (121). Deux autres lieux communs dans cette phrase, le premier celui des « masses dépositaires de la révolution vraie » et le second celui de la promotion *supra omne* de la spontanéité comme *super naturelle*.

- Lieu de la domination de l'appellation trompeuse : « Une société soucieuse d'appeler "policé" ce que l'évidence des faits s'obstine à traduire "policier" » (45).

- Lieu de l'inéluctabilité de la Révolution : « À force de morceler les vexations et de les multiplier, c'est à l'atome de la réalité invivable que l'on va s'en prendre tôt ou tard, libérant soudain une énergie nucléaire que l'on ne soupçonnait plus sous tant de passivité et de morne résignation » (44).

Lieux pratiques

- Lieu du « ne tente rien ou va jusqu'au bout » par la reprise de la phrase de Saint-Just « Ceux qui ont fait la révolution à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau » (95). Mais aussi : « Malheur à celui abandonna en chemin sa violence et ses exigences radicales » (244) ou bien « ce qui ne supprime pas radicalement la séparation la renforce » (153) ou bien « Chaque fois que l'esclave rend son esclavage supportable, il vole au secours du maître » (15).

- Lieu du « céder une fois, c'est céder toujours » : « Céder d'un pouce sur le qualitatif, c'est céder sur la totalité du qualitatif » (221).

- Lieu de l'action urgente : « Il reste une trentaine d'années pour empêcher que l'ère transitoire des esclaves sans maîtres ne dure deux siècles » (90). Ou bien : « Ce sera maintenant ou jamais » (67). Ou bien « On ne juge pas les choses, on les empêche de nuire » (269).

- Lieu du dépassement de la lecture dans la réalité : « J'entends bien, en écrivant que le pouvoir nous écorche, que personne ne se borne à le lire » (63).

4.8. Lieux communs (Moreau)

Lieux axiologiques

- Lieu de la révolte : « La démesure est une contestation. La démesure ne fuit pas le monde, elle le combat » (29).

- Lieu de l'unique (du rare, du difficile, du plus risqué) : « La démesure est une vocation pénible. La démesure est la voie la plus difficile » (61), mais aussi le « Je » comme « singulier et inimitable » (27). Ou bien « La démesure prend des risques » (43). Ou encore « Ce moment parfait de l'existence où je suis seul non tant parce que je n'aime pas que parce que je suis singulier et inimitable » (22).

- Lieu du romantisme victimaire et torturé : « [La nerveuse solitude du démesuré] dans le monde est déjà une indication sans cesse renouvelée des besoins infinis de l'homme, de ses aspirations trahies, bafouées, de ce qu'on lui a pris, de ce qu'on a tué en lui, de ce qu'on complotte encore contre son orgueil » (84). Ou bien : « Quelles que soient les "améliorations" apportées à sa condition, le démesuré ressent plus douloureusement que tous les autres l'humiliation » (86).

- Lieu de l'enfance : « L'enfance encore partiellement imprégnée des premières religions impulsives » (68).

- Lieu de l'irrésistiblement puissant : « La question de la démesure, c'est la question de la plus forte vie » (65).

- Lieu de la valorisation par l'effort et par la fin : « Il faut avoir longtemps poussé devant soi comme un forcené la fatalité sans compensation de la mort avant de voir un jour l'éternité consentir à se sectionner pour soi » (22).

- Lieu de la responsabilité devant le don reçu : « L'obsession nous fait don de l'énergie nécessaire à des accomplissements grandioses. Il ne tient qu'à nous de lui donner un sens » (104).

- Lieu de la valorisation par la plus lointaine et pure origine : « Plus loin plonge le désir dans les fondements de la vie, plus innocente est l'impulsion grâce à laquelle il atteint au chant » (67). Ou bien « En fait, [la démesure] ne se sépare [du monde extérieur] que pour se retrouver dans une authenticité sans rivages, comme la pure origine » (28). Ou encore : « Si l'homme a une unité, elle ne peut être qu'au commencement, au commencement sanglant et igné de l'aventure humaine » (61).

- Lieu de l'inadaptation et de la lucidité : « Je suis inadapté, je participe mais n'en pense pas moins » (71).

Lieux pratiques

- Lieu du « ne tente rien ou va jusqu'au bout » : « le démesuré qui a décidé une fois pour toutes de vivre dans la pleine lumière de ses germes d'anéantissement » (64).

- Lieu de l'urgence à agir radicalement : « La lutte contre l'aliénation n'a jamais réclamé de celui qui la livre plus d'ombrageuse malveillance, plus de rage sourde qu'aujourd'hui » (90). Ou bien « Aussi n'y a-t-il pas de plus urgente tâche que d'investir ses obsessions dans des actes qui le rehaussent, non pour les liquider, mais pour les soustraire à la persécution des maîtres équilibrés » (104).

4.9. Idéologèmes (Vaneigem)

- « Il y a plus de vérité dans 24 heures de la vie d'un homme que dans toutes les philosophies » (26).

- « Dans le familial naissent les chances de liberté les plus sûres » (28).

- « Je ne renoncerai pas à ma part de violence » (45).

- « La communauté véritable reste à créer » (49).

- « Il n'y a pas d'amour possible dans un monde malheureux » (52) et « Hors de la loi révolutionnaire, il n'y a pas d'amour heureux » (320).

- « C'est moins la mort qui épouvante les hommes du XX^e siècle que l'absence de vraie vie » (60).

- « Il n'y a de vraie joie que révolutionnaire » (61).

- « Il faut le rappeler sans trêve : le projet insurrectionnel n'appartient qu'aux masses, le meneur le renforce, le chef le trahit » (77).

- « Vraiment, le prolétariat porte le projet de plénitude humaine, de vie totale » (97).

- « Une égale carence frappe les civilisations non industrielles, où l'on meurt encore de faim, et les civilisations automatisées, où l'on meurt déjà d'ennui » (106).
- « Arrachée à ses maîtres, il est possible que la cybernétique libère les groupes humains du travail et de l'aliénation sociale » (108).
- « Les médiations usurpées séparent l'individu de lui-même, de ses désirs, de ses rêves, de sa volonté de vivre » (109–110).
- « Le qualitatif est plurivalent, le quantitatif univoque » (118).
- « On ne peut parler opportunément des moments révolutionnaires sans les donner à vivre à brève échéance » (129).
- « La créativité est par essence révolutionnaire » (147).
- « Jamais, sauf dans la jouissance, nous ne sommes adonnés à ce que nous faisons » (151).
- « Et par-dessus tout cette loi : “Agis comme s'il ne devait jamais exister de futur” » (151).
- « Quand les peuples cessent d'être abusés, ils cessent d'obéir » (157).
- « Le déchaînement du plaisir sans restriction est la voie la plus sûre vers la révolution de la vie quotidienne, vers la construction de l'homme total » (159). Ou bien « Il n'y a pas d'autre guide que le plaisir » (328).
- « La maladie mentale n'existe pas » (177).
- « Les blousons noirs sont les héritiers légitimes de Dada » (212).
- « “La subjectivité est le seul vrai” (Kierkegaard) » (249).
- « L'œuvre d'art à venir, c'est la construction d'une vie passionnante » (260).
- « L'alibi des gouvernants est dans la lâcheté des gouvernés » (269).
- « L'éternité est le monde du jeu, dit Boehme » (303).
- « Il suffit d'une étincelle, et d'une tactique adéquate » (312).
- « La démarche purement spirituelle de l'imagination subjective cherche toujours sa réalisation pratique » (315).
- « L'angoisse du plaisir inassouvi entrave les déclenchements orgasmiques futurs » (327).
- « Ce qu'il n'est pas nécessaire de détruire mérite d'être sauvé : c'est la forme la plus succincte de notre futur code pénal » (351).

4.10. Idéologèmes (Moreau)

- « Ceux qui vivent selon la mesure sont *séparés* des rythmes de la spontanéité. La morale commence à la séparation » (20).

- « La démesure est réellement la mesure de la nature humaine. Elle est naturelle et naturellement humaine » (17).

- « La dysharmonie de la démesure est une harmonie » (18). Ce qui est d'ailleurs répété (deux fois!) quatre lignes plus loin.

- « La démesure n'est a priori ni le bien ni le mal » (19).

- « Le spirituel n'est a priori ni le bien ni le mal » (20).

- « La démesure est la mesure du spirituel » (21).

- « Je ne me réalise que dans la démesure » (21).

- « La mesure tue la passion. Et la passion dans la sécheresse est une imposture » (24).

- « La démesure est l'ennemie des nombres et les nombres oppriment » (31).

- « La démesure est le Scandale. Elle est le scandale et la vie, le scandale parce qu'elle est la vie » (35).

- « Il y a quelque chose de plus grave que la mort de dieu, et c'est la mort des instincts » (41).

- « En vérité, la démesure, loin de porter atteinte à l'espèce humaine, la perpétue; jusque dans ses crimes, elle soutient, exalte, exhausse l'espèce humaine » (47).

- « Il n'est rien dans la mesure qui ne se pacifie ou se vende » (50).

- « La démesure est la vie la plus riche » (61).

- « Le lieu naturel du sexe est la démesure » (100).

- « La démesure est l'espoir du désespoir » (110).

4.11. Exemples, paraboles et anecdotes

Elles sont présentes chez Vaneigem uniquement et sont listées ci-dessous.

- La corde et le fakir (p. 26–27).

- Jean-Jacques Rousseau et l'esprit de l'escalier (p. 34–35).

- La parabole de la cage et des négriers (p. 48–49).

- La parabole de l'armoire (p. 66–67).

- L'anecdote de Brecht (p. 149–150).

- L'anecdote de M. Keuner (tirée de Brecht, là encore) (p. 239–241).
- La parabole du petit Chinois amoureux de la Reine des Mers (303).

4.12. Antimétaboles (Vaneigem)

- « Où l'illusion d'un changement réel est dénoncée, le simple changement d'illusion devient insupportable » (30).
- « Le bon sens de la société de consommation a porté la vieille expression “voir les choses en face” à son aboutissement logique : ne voir en face de soi que des choses » (41).
- « À défaut de fonder sa vie sur la souveraineté, on tente aujourd'hui de fonder sa souveraineté sur la vie des autres » (47).
- « Le désespoir de la conscience fait les meurtriers de l'ordre, la conscience du désespoir, les meurtriers du désordre » (56).
- « Le pouvoir d'achat est la licence d'acheter du pouvoir » (85).
- « Voici le temps où l'idéologie de la consommation devient consommation d'idéologie » (93).
- « La démocratie est le pouvoir limité du plus grand nombre et le pouvoir du plus grand nombre limité » (93).
- « Le pouvoir ne protège plus, il se protège contre chacun. Création spontanée de l'inhumain par l'humain, il n'est plus aujourd'hui que l'inhumaine interdiction de créer » (126).
- « Il existe un réformisme du sacrifice qui n'est qu'un sacrifice au réformisme » (139).
- « Le plaisir limité de se détruire risque fort de détruire en fin de compte le pouvoir qui le limite » (158).
- « La décomposition du spectacle passe désormais par le spectacle de la décomposition » (163).
- « Ce qui n'est pas dépassé pourrit, ce qui pourrit incite au dépassement » (203).
- « La rage de détruire doit se reconvertir en rage de vivre » (205).
- « Si l'on détruit la passion, elle renaît dans la passion de détruire » (209).
- « L'absolu refus du social par l'individu réplique ici à l'absolu refus de l'individu par le social » (231).
- « Il faut bien que les armes de la critique rejoignent la critique des armes » (255).

- « Nos désirs d'enfance retrouvés retrouvent l'enfance de nos désirs » (283).

- « La réalisation du plaisir passe par le plaisir de la réalisation, le plaisir de la communication par la communication du plaisir, la participation au plaisir par le plaisir de la participation » (329).

4.13. Majuscules et Essentialisations (Moreau)

« Mal absolu » (14) ; « Valeur aristocratique » (89) ; « HORREUR » (15) ; « Révélation » (17) ; « Excès » (24) ; « Erreur » (24) ; « États, Techniques et Propagandes » (25) ; « Morale » (108) ; « Ordre » (29) ; « Folie » (62) ; « FOLIE » (58) ; « Mal » (30) ; « La démesure est Le Scandale » (37) ; « Bien » (37) ; « Fou » (42) ; « Homme » (62).

4.14. Néologismes (Moreau)

Ils sont indiqués en italique ci-dessous.

- « La *damnance* de l'immoralité intense face à la tranquillité sociale » (34).
- « L'immoralité doit se *ré-enférocer* dans la magnificence des instincts » (37).
- « La démesure est *immathématique* » (47).
- « *Prostitutivement* » (en parlant des hommes mesurés) (50).
- La *brûlance* intérieure (58).
- La *viscéralité* (88).
- La *subvertivité* (90).
- La *déconcertance* (94)

4.15. Insultes (Vaneigem)

- « Bouffons de la gauche » (45).
- « Chiens de garde du colonialisme larvé » (46).
- « La chaise percée des partis » (54).
- « Les sectes pataphysico-religieuses » (54).
- « L'ignoble tare des religions » (57), « La vermine cléricale » (58).
- « La vermine des contraintes » (64), « le marécage des contraintes » (66).
- « Le vieux pet idéologique va son chemin partout où la soumission est exigée » (71).

- « Les ciseaux castrateurs du travail et des loisirs chargés d'améliorer la race des chiens soumis » (73).
- « La laisse de la soumission » (76).
- « L'humaniste Fourastié » (85); « Les bons apôtres de l'humanisme » (248).
- « La mangeoire de l'idéologie libérale » (107).
- « Les résidus métaphysiques des universités et des centres de pensée pure » (111).
- « On ne remplace pas impunément le grand rut du salut éternel par de petites masturbations privées » (140).
- Les « rats-laveurs de l'abstrait » (144).
- « La pataphysique, le sous-dadaïsme, la mise en scène de la pauvreté quotidienne vont border la route qui conduit en hésitant vers les derniers cimetières » (164).
- Les « usines scolaires » (184).
- « Le prestige d'une vedette, d'un père de famille ou d'un chef d'État ne vaut même plus un pet de mépris » (185).
- « Les larves néo-dadaïstes du *pop-art* » (233).
- Le « troupeau de Staline » (234).
- « Claudel, ce crétin » (254).
- « Les flatulences critiques du spectacle » (357).

4.16. Insultes (Moreau)

- « La fidélité de caniche de la mesure » (15).
- « Avant la démesure, le corps est un moutonnement serré de facultés assoupies dont la mesure est la bergère. La démesure est un heureusement un loup pour la mesure » (16).
- Les « formes inférieurs de la vie » (17), dénigrées en « culs-de-jatte » (17).
- « Dieu, la plus célèbre des charognes » (23).
- « L'avachissement de la lucidité » (24).
- Le « grouillement démographique à suffoquer » (25). L' « agglutinement » (27) et la « promiscuité » (28).
- « La mesure est la providence des larves » (45).
- « La vie rampante et bactérienne de la mesure » (30).
- « La mesure est en quelque sorte le centre contagionnaire de l'être » (45). « La mesure ronge l'âme » (47).

4.17. Mots d'ordre et injonctions (Vaneigem)

Les « menaces », le ton « sentencieux-péremptoire », les « prophéties autoréalisatrices » et les « questions rhétoriques » y ont été ajoutées.

- « À toute allure [la pensée actuelle] se jette au-devant de la réalité qui va la briser » (25).

- « on le sait » (28), « on sait depuis longtemps » (109), « personne n'a le droit d'ignorer » (210), « personne n'échappe désormais » (39), « chacun conviendra » (59).

- « Rien ne me dissuadera de cette conviction » (61).

- « Qu'on en finisse une fois pour toutes avec cet esprit d'ancien combattant » (63).

- « L'égalité dans la grande famille des hommes exalte l'encens des mystifications religieuses. Il faut avoir les narines obstruées pour ne pas s'en trouver mal » (64).

- « Ceux qu'on assassine lentement dans les abattoirs mécanisés du travail, les voici qui discutent, chantent, boivent, dansent, baisent, tiennent la rue, prennent les armes, inventent une poésie nouvelle. Déjà se constitue le front contre le travail forcé, déjà les gestes de refus modèlent la conscience future » (69).

- « Que sorte enfin des brumes historiques la formidable réalité de la troisième force, ce qu'il y avait de passions individuelles dans les insurrections ! » (81).

- « Jamais la bourgeoisie n'aura été si grande qu'en disparaissant » (98).

- « En détruisant le pouvoir magique des féodaux, la bourgeoisie a condamné la magie du pouvoir hiérarchisé. Le prolétariat exécutera la sentence » (99).

- « Il faut retrouver le plaisir de donner » (104), « Il faut renouer avec l'harmonie de la société unitaire » (105), « Il faut en finir avec l'amour chrétien, l'amour sacrifice, l'amour militant » (324).

- « Quels beaux potlatchs sans contrepartie la société de bien-être va, bon gré, mal gré, susciter quand l'exubérance des jeunes générations découvrira le don pur ! » (104).

- « Il faudra parler encore jusqu'au moment où les faits permettront de se taire » (135).

- « Rien ne peut empêcher désormais la reconversion du spectacle en un jeu collectif dont la vie quotidienne va créer par ses moyens de bord les conditions d'expansion permanente » (183).

- « L'organisation de la spontanéité sera l'œuvre de la spontanéité elle-même » (262).

- « Le prolétariat brisera le mur des contraintes par le souffle de son plaisir et la violence spontanée de sa créativité » (274).

- « Construire la vie quotidienne, réaliser l'histoire, ces deux mots d'ordre, désormais, n'en font qu'un » (285).

- « La réalisation de l'enfance dans le monde adulte, comment le nouveau prolétariat n'en serait-il pas le plus pur détenteur ? » (288).

- « Le moment révolutionnaire n'est-il pas une éternelle jeunesse ? » (295).

- « Trois mille ans d'enténébrement ne résisteront pas à dix jours de violence révolutionnaire. La reconstitution sociale va pareillement reconstruire l'inconscient individuel de tous » (349).

4.18. Métaphores (Moreau)

Les métaphores, parfois tout à fait *catachrétiques*, ont été classées ici par registres. Ces registres se recourent parfois.

Explosion - Fulgurance

« jaillissement de la pensée » (20), « mon irruption somptueuse dans l'espace excessif » (27), « crimes éclatants de la démesure » (29), « éclairs d'immoralité qui jaillissent et flamboient » (34), « effusions solaires et violences ténébreuses » (62), « le démesuré veut MINER les constructions de la tempérance » (63), « éclair de l'aristocratie » (92), « celui qui s'accepte obsédé fulgure » (96), « le sexe, grande fulguration discoïde » (100).

Feu – Chaleur (opposition à la froideur)

« mon magma » (20), « ma matière brûlante » (59), « la haine et la générosité, mauvais soleils qui grillent la peau » (55), « la démesure passe à la flamme le fond énergétique de l'homme » (53), « le feu de la générosité » (56), « le soleil rouge épileptoïde de l'impulsion » (69), « l'intensité démesurée portée clandestinement au cœur des organisations froides » (70), « les flamboiements de la primitivité retrouvée » (97), « l'astre du désir » (100), « les substructures brûlantes et chaotiques de l'érection » (101).
A contrario : le « glacier des modernes raisons » (59) et la « matière refroidie des matières humaines » (59).

Gouffres – Profondeurs (spatiales et temporelles)

« la démesure se creuse outrageusement comme le sein d'une mer » (55), « vertige primitif » (59), « abîme humain » (59), « la démesure plonge ses racines dans l'être et se

nourrit de lui » (11), « subtile présence du gouffre en l'homme » (15), « racines du feu » (59).

Torrent

« le spirituel déferle » (22), « le grondement des roues de folie de l'espace excessif » (26 — à classer potentiellement dans d'autres registres métaphoriques), « le tumulte originel » (26), « la justice du démesuré peut sourdre à tout moment et répandre dans l'effroi général l'injustice de la justice » (93), « flots de rage » (97), « le grondement des flux souterrains » (90).

Primitivisme – Sauvagerie – Virilité guerrière

« la mobilité grimaçante des sorciers à l'œuvre dans la démence » (26), « résurrections barbares de notre chair et de notre esprit » (39), « assaut des démesurés » (57), les puissances, ces mâts au centre de notre ivresse » (70), « l'émasculat exégétique de la mythologie grecque » (72), « les cris sauvages de la démesure à travers l'arbre des nerfs » (67), « la jungle intérieure » (94).

Animalité - Carnation

« la démesure s'éploie en tentacules incommensurables » (55), « la blessure ouverte jusqu'aux origines du mal » (22), « l'indompté » (90), « crimes "écumants", surgissant au galop » (38), « fauves frustrés » et « remuemements féroces de la sauvagerie » (39), « les fauves en instance de capture [par la société] » (90), « voracités du démesuré » (91).

4.19. La question du terrorisme et de la criminalité

Nous avons indiqué ci-dessous les extraits que nous considérons comme *apologistes du crime*, et donc non pas seulement terroristes au point de vue de la forme ou du contenu, mais directement (plus ou moins directement) criminels.

Marcel Moreau

– « Il est bien vrai que la démesure peut conduire au crime, mais les crimes de la démesure sont éclatants, d'une visibilité sans bornes. La mesure ne conduit qu'à des crimes parfaits, des crimes administratifs » (29).

– « Si dans la ferveur du Mal, je dis : "Je hais X, je le hais à mort", je possède d'un seul coup la totalité de mon projet, je parle selon le chant souverain qui berce mon être, je clarifie tout mon vouloir. Certes, *j'exagère* peut-être, demain j'aurai peut-être oublié parce que ce n'était qu'un instant, l'instant de ma plus haute haine. Il n'est même pas

impossible qu'au moment de passer au crime, serais-je sûr de mon impunité, je recule » (30).

– « Dans tout son éclat, m'apparaît l'impulsion criminelle, l'authentique, l'irréfragable » (31).

– « Les crimes jaillis de la démesure sont des crimes antérieurs à toute science, ils naissent tout nimbés de l'étrange et ardente virginité des mystères protozoologiques, ils sont commis bien avant d'être saisis par des considérations raisonnantes, [...] ils semblent émerger au terme d'une longue course, ils furent perpétrés il y a longtemps déjà dans l'innocence immémoriale des origines, et à présent les voilà qui surgissent, au galop, écumants, en une application brutale, dans le sommeil des unités humaines domestiquées » (37-38).

– « Il est vain d'espérer retrouver ses commencements fous sans retrouver en même temps son essence criminelle » (62).

– « L'homme qui a redécouvert sa source criminelle et qui, l'ayant solennellement lavée de l'immémoriale accusation, lui jure fidélité, cet homme se rapproche vertigineusement de l'Homme » (62).

– « La démesure a compris le "meurtre", elle a réussi à l'assimiler durement en veillant à ne l'éduquer point, de manière à pouvoir en décharger la puissance au moment voulu, que ce soit dans l'imaginaire ou au bout des membres tournoyants » (65).

– Fantôme du passage à l'acte surréaliste le plus simple : « Un événement extraordinaire se prépare dans un endroit très austère, un grand bureau vitré, propre, nettoyé chaque matin par une escouade de femmes de ménage. Au fond de la salle, un portrait officiel du directeur général de la firme, mondialement réputée. Dans un strict alignement, des tables de travail métalliques devant lesquelles des hommes et des femmes impeccablement vêtus se livrent à une besogne d'une parfaite rentabilité. Les murs ripolinés brillent doucement, autour d'immenses plans strictement rectangulaires où les graphiques ascensionnels témoignent de la constante progression des affaires. Tout ici respire la mesure, l'ordre, la sécurité. Soudain, un employé se lève, approche de son voisin et lui plante un couteau dans la nuque. Le sang gicle. Le scandale éclate, d'une lumière aveuglante, insoutenable, proportionnel à la longue, à l'immémoriale tradition de non-violence s'attachant, comme il se doit, à toute entreprise digne de ce nom. D'abord chacun refuse d'y croire, de croire que la mesure régnante et maîtresse indiscutable du jeu

bureaucratique puisse être d'un seul coup, et quel coup ! brusquement foudroyée. C'est un formidable "ce n'est pas possible !" qui reste un moment noué dans les gorges. Mais pendant ce temps, le sang continue de gicler, de sourdre en hauteur, et quand bien même il n'éclabousserait pas les murs, ce sont les murs, soudain, les beaux murs ripolinés, naguère encore si rassurants, si reposants pour l'œil, ce sont les machines à écrire, si exactes, si modernes, et par surcroît immaculées, c'est le parquet, toute la boissellerie délicate, étrangère aux fureurs humaines, qui sont à leur tour inondés de sang, ce sont ces monuments à la netteté, à la ponctualité, à l'application qui se trouvent profanés, souillés à un degré à peine imaginable, qui se convulsent, se tordent et se précipitent vers les témoins pour se serrer contre eux, les aspergeant de pourpre, multipliant autour de leur personne sans défense l'horreur par cent, par le portrait du directeur général, par la béance de la plaie... Il a donc suffi d'un coup de couteau pour que la mesure se révèle dans toute sa douteuse obésité, car c'est elle qui saigne, qui bondit affolée d'un coin à l'autre de la pièce, ce n'est pas la victime. La victime est morte. Ou elle expire lentement, sans un cri. Tandis que la mesure, un instant agglomérée autour de la lame, se tord encore, et lance ses tripes ensanglantées partout où il y a l'œil d'un témoin pour en juger ainsi, elle se déploie, sort par essaim de la moindre pièce du mobilier, de l'ombre surtout, de l'ombre qu'elle avait patiemment réifiée et dont elle avait enveloppé l'homme afin de lui faire oublier définitivement qu'il est d'abord une démesure. C'est elle qui, maintenant, proteste, s'indigne, s'horrifie, sans se douter qu'elle est éventrée, et que par la blessure centrale fuient en tous sens, sous des formes pâles et rabougries, les réalités fantastiques qu'elle déroba aux hommes. Ce n'est pas le crime qui est scandaleux, c'est l'ample mesure surprise, subitement assaillie, et violée, ensevelie sous les lumières resurgies d'un tréfonds humain que l'on croyait vaincu. A la même heure, le même crime a lieu quelque part dans le monde, il figure peut-être déjà en bonne place à la une des journaux, et tantôt, qui sait ? lorsque la nuit sera tombée, il se répétera dans une ruelle. Mais une ruelle et la nuit sont parties intégrantes de la démesure, elles abritent dans leur sein les noces lugubres du mal et de l'insécurité, du fanatisme et de la mort, et si répugnants que puissent être les actes qu'elles favorisent, ils ne peuvent être comparés à ce scandale majeur qu'est l'irruption diabolique de la démesure dans un lieu que la mesure a consacré » (31–34).

– « Si Einstein, au lieu de sacrifier à la déesse Raison pour regretter plus tard de n'avoir point choisi le métier de plombier, s'était efforcé de rendre à ses palpitations leur

grandeur plutonienne, il eût peut-être au cours de son existence éventré deux ou trois femmes, décapité quelques ennemis, mais il n'eût certainement pas concouru à pulvériser par personne interposée des villes entières dont les monstres survivants témoignent encore aujourd'hui de ce que signifie pour toute l'humanité le triomphe des mathématiques sur la somptuosité vitale » (40).

Raoul Vaneigem

– « Je ne doute pas, pour l'avoir éprouvé maintes fois, que quiconque passe une heure dans la cage des rapports contraignants ne se sente une sympathie pour Pierre-François Lacenaire et sa passion du crime » (38).

– « Ma sympathie pour le tueur solitaire s'arrête où commence la tactique, mais peut-être la tactique a-t-elle besoin d'éclaireurs poussés par le désespoir individuel » (38).

– « Ni meurtrier, ni humaniste ! Le premier accepte la mort, le second l'impose. Que se rencontrent dix hommes résolus à la violence fulgurante plutôt qu'à la longue agonie de la survie, aussitôt finit le désespoir et commence la tactique » (39).

– « Un assassin de seize ans déclarait dernièrement : "J'ai tué parce que je m'ennuyais". Quiconque a déjà senti monter en lui la force de sa propre destruction sait avec quelle négligente lassitude il pourrait lui arriver de tuer les organisateurs de l'ennui. Un jour. Par hasard » (54).

– « Le suicidé n'a pas l'heureux esprit d'entrer dans la mort à la manière des princes orientaux, en immolant tous ses esclaves : juges, évêques, généraux, policiers, psychiatres, philosophes, managers, spécialistes et cybernéticiens » (76).

– « Le larbin fidèle qui s'identifie au maître peut aussi l'égorger en temps opportun. Diderot l'a fort bien montré dans *Le Neveu de Rameau*, et les sœurs Papin mieux encore » (179).

– « Pas de vaines querelles, pas de discussions oiseuses, pas de forum, pas de colloques, pas de semaines pour la pensée marxiste ! Quand il faudra frapper pour te libérer vraiment, frappe pour tuer ! Les mots ne tuent pas » (194).

– « Il n'y a pas d'accommodement possible avec les ennemis de la liberté, pas d'humanité qui tienne pour les oppresseurs de l'homme. L'anéantissement des contre-révolutionnaires est le seul geste humanitaire qui prévienne la cruauté de l'humanisme bureaucratifié » (341).

X. ANNEXES

– « Dans les villages libérés par sa colonne, Durruti rassemblait les paysans, leur demandait de désigner les fascistes et les fusillait sur-le-champ. La prochaine révolution refera le même chemin. Sereinement. Nous savons qu'il n'y aura plus personne pour nous juger, que les juges seront à jamais absents, parce qu'on les aura mangés » (350).

– « Les objets ne saignent pas. Ceux qui pèsent du poids mort des choses mourront comme des choses » (350).

5. Tableau récapitulatif et contextuel des grandes tendances des rôles et des statuts de l'intellectuel français depuis 1945 (et jusque dans les années quatre-vingts).

MODE DE PRODUCTION	RÔLES	STATUTS	REPÈRES		EXEMPLAIRES	MODÈLES	CIBLES
			chronologiques	économiques			
Capitalisme concurrentiel libéral	Grand clerc <i>(Les Temps modernes)</i>	Prescripteur	La Libération	Le plan Marshall	L'existentialisme <i>St-Germain-des-Prés</i>	L'engagé Le café, le cinéma, le disque, les surpluses américain, etc.	Petite bourgeoisie traditionnelle
	Petit clerc	Diffuseur	"	"	Le freudo-marxisme <i>Le Nouvel Observateur</i>	Le libertaire Le féminisme, l'écologie, la drogue, l'expression corporelle, le sexe, etc.	
	Grand clerc <i>(Grasset)</i>	Prescripteur	Mai 68	La relance La Ve République	La nouvelle philosophie	Le dissident	
Capitalisme monopolistique d'Etat	Petit clerc	Diffuseur	"	"	<i>La télévision</i>	La FNAC, Paris-Dakar, le jogging, la nouvelle cuisine, etc.	Nouvelles couches moyennes
			La crise				

(Negroni 1985 : 215)

